

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
0045565
Digitized by Google


Digitized by Google

Hist. 3527
R. 41 C 8

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ANTIQUITÉS
D'HERCULANUM.

TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANTIQUITÉS

D'HERCULANUM,

*Ou les plus belles Peintures antiques, et les Marbres, Bronzes, Meubles, etc. etc. trouvés dans les excavations d'*Herculanum, Stabia *et* Pompeïa,

GRAVÉES PAR F. A. DAVID,

AVEC LEURS EXPLICATIONS,

PAR P. S. MARÉCHAL.

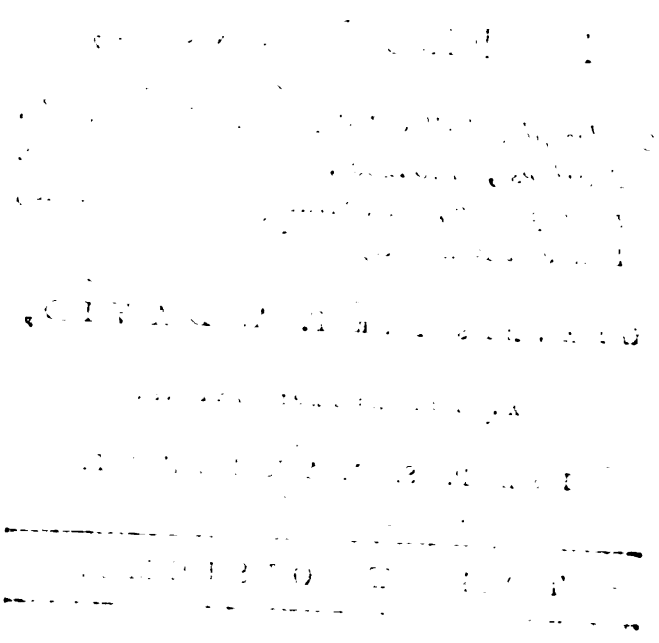
TOME TROISIÈME.

BIBL. UNIV. GAND.

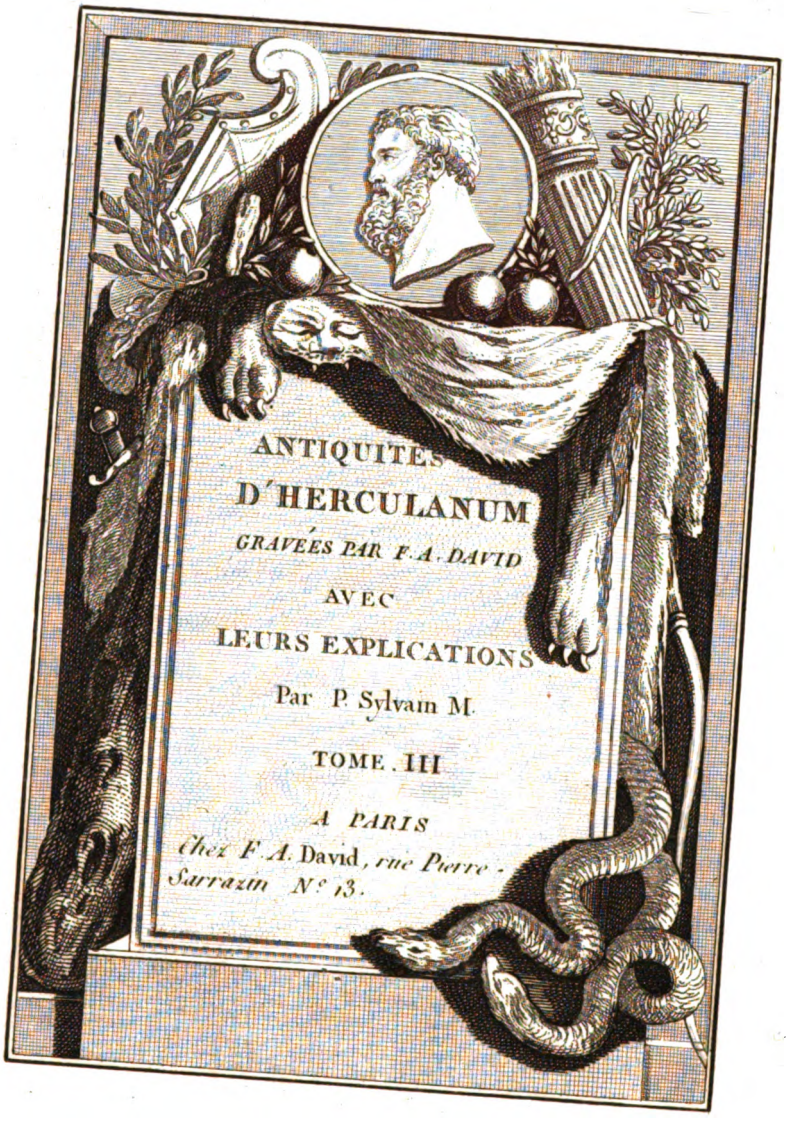
A PARIS,
Chez l'AUTEUR, F. A. DAVID,
rue Pierre-Sarrazin, n°. 13.

M. DCC. LXXX.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

ANTIQUITÉS D'HERCULANUM.

TOME TROISIÈME.

PLANCHE PREMIÈRE

CE Tableau, trouvé dans la fouille de Portici, représente un Apollon. Quoiqu'endommagé dans quelques parties, on peut néanmoins admirer la beauté de son coloris. Cet Apollon tient une lyre appuyée sur un Autel. Le costume de la figure annonce évidemment ce Dieu. Tel les Poëtes anciens (1) nous l'ont décrit sous les dehors d'un jeune homme plein de *dignité* et de *vénusté*, joignant à la force de son sexe les graces de l'autre : tel les Antiquaires (2) les plus célèbres nous l'ont dépeint : tel on le voit dans ce Tableau. Sa tête environnée d'un cercle lumineux, est ceinte d'une branche verte du laurier qui lui est consacré, et qui, depuis la métamorphose de sa chère Daphné (3), a remplacé sur son front le lierre, le myrthe et les autres feuillages dont il le couvroit. Sa chevelure longue et

(1) Tibulle, Lib. III. Eleg. IV. Apulée Flor. I.

(2). Montfaucon, T. I. P. I. Li. III, c. 3. §. 6. MM. le Blond et de la Chaux ont reconnu dans cette figure un Apollon. Description des Pierres gravées, Tom. I, pag. 199.

(3) Tel est le sentiment d'Ovide, Met. I, v. 450 et seq.

Nondùm laurus erat : longoque decentia crine
Tempora cingebat de qualibet arbore Phœbus.

Digitized by Google

blonde retombe et se divise en ondoyant sur ses épaules. Tout son corps est nu, à l'exception d'une partie du bras gauche que couvre une draperie *violet-pourpre*, qui, aggraffée sur l'épaule droite, pend le long de ses reins. Le Peintre a pu choisir cette couleur, afin de rappeller le souvenir de son amour pour Hyacinte, qui fut changé en ces lys *bleu-rouge* qui tirent sur le *violet* (1), comme le pensent les Auteurs les mieux instruits. Notre Dieu a la main droite posée sur le ventre de sa lyre, et cet instrument est d'une couleur rougeâtre. Je le supposerois volontiers de buis, dont on avoit coutume de faire les lyres (2), s'il ne paroissoit pas rude au toucher, ou *de sandal*, bois connu des Anciens (3); mais il paroît plus rude encore que celui-ci : peut-être est-il d'yeuse ou chêne verd (4) : au surplus, de quelque bois qu'il soit, on peut croire que les Anciens donnoient une teinte roussâtre à leurs lyres et à leurs cystres, comme il est hors de doute que leurs musiciens (5) portoient un manteau rougeâtre, et comme de nos jours nos luthiers teignent d'une couleur convenue presque tous nos instrumens. Notre figure tient un archet ou *plectrum* dans sa main droite, qui pose sur le montant courbe de la lyre dont on reconnoît la forme antique imitée des cornes qui la composoient dans l'origine (6). Cet archet est courbe et rappelle les premiers archets, qui n'étoient que des pieds ou des ongles de chèvres (7). L'attitude de la figure et le linge de couleur blanche

---

(1) Voyez MM. le Blond et de la Chaux, pierres gravées, Tom. I. pag. 204.

(2) Philostrate.

(3) Saum. Exerc. Plin. pag. 726. E.

(4) Théophraste, liv. V.

(5) Ovid. Fast. II, en parlant d'Arion, dit :

Induerat Tyrio bis tinctam murice pallam.

(6) *Voyez* Philostrate.

(7) Pollux. IV, 60 : dit : *αἰγὸς δὲ τὰ πλήκτρα.*

Digitized by Google



Tom . III.

Digitized by Google

Digitized by Google

qui est sur l'Autel où pose la lyre, semblent indiquer que le Dieu se repose un instant, et médite de nouveaux chants (1).

Au-dessous, dans le milieu du cadre qui renferme ce Tableau, s'apperçoivent les restes de la figure d'un jeune homme qui, si l'on en juge à son rapprochement avec Apollon, à ses cheveux bruns et bouclés, et à ses yeux noirs, pourroit bien être Hyacinte.

Planche II.

Cette Peinture, pendant de la précédente, fut trouvée avec elle au même endroit du même mur dans la fouille de Portici. Quoique moins bien conservée que sa compagne en quelques parties, cependant son coloris fin et délicat flatte de même. La position de la figure est vraie, le dessin en est correct, et il n'est pas plus difficile de l'expliquer que la précédente. C'est évidemment un Bacchus qu'elle représente, son air jeune et gracieux le désigne : l'éternelle jeunesse est le partage de Bacchus ainsi que d'Apollon, comme le disent Tibulle dans ses Élégies (2) et Ovide dans ses métamorphoses (3), etc. Quoiqu'on ait quelquefois représenté ce Dieu sous les traits d'un enfant couronné de lierre, ou dans l'âge viril et même avec de la barbe, quand on le faisoit servir d'emblême au soleil, dont ces différens âges désignoient les différentes périodes (4),

---

(1) On sait que la coutume des Anciens, avant les sacrifices, étoit d'orner leurs Autels de linges et de bandelettes sacrées.

(2) Tibule I, Eleg. IV. 33.

Solis æterna est Phœbo Bacchoque juventa.

(3) Ovide, Met. L. IV.

Tu puer æternus, tu formosissimus alto
Conspiceris cœlo.

(4) Saturnal. Lib. I. cap. 18.

Digitized by Google

cependant il fut plus souvent représenté dans l'âge de la jeunesse, qui, suivant la remarque judicieuse de l'Abbé Winckelmann (1) convenoit plus à la Divinité. La nécessité de lui donner un corps, forçoit à la revêtir de celui qui, par ses formes, son élégance et sa fraîcheur, avoit l'air plus aérien et plus immortel. La chevelure longue et bouclée de ce Dieu, nouvel attribut que n'a pas oublié Euripide (2), et la couronne de lierre, sa plante favorite, qui, d'un double contour, ceint son front comme d'un diadême, servent encore à le caractériser.

On sait que, près d'Athènes, les Arcaniens (3) adoroient *Bacchus - hedera*, parce qu'en cet endroit, pour la première fois, le lierre avoit été trouvé : le lierre même avoit pris le nom de lierre *Arcanien* (4), et les Tyrses en étoient ornés (5); mais le Canthare que tient notre figure dans sa main droite, et le Tyrse qu'elle a à sa main gauche, ne laissent point de doute sur notre conjecture : ces attributs, suivant Sidoine Apollinaire, accompagnent toujours Bacchus (6). En effet, nous les retrouvons sur plusieurs médailles frappées dans des villes de la Grèce (7). La poitrine de couleur naturelle et découverte, ajoute encore à notre opinion. Ce caractère de Bacchus n'a point échappé à Fulgence (8), et il a

(1) Hist. de l'Art, Tom. I. pag. 273.

(2) Eurip. Bacch. V. 455. et suiv.

(3) Pausanias. I. 31.

(4) Suidas.

(5) Stace Th. XII. 633.

Quæque rudes Thyrsos hederis vestistis Acharnæ.

(6) Sidoine, Apollin.

Cantharus et Thirsus dextrâ lavâque feruntur.

(7) Pell. Rec. de Med. de Peupl. et de Vill. Tom. II. en plusieurs endroits.

(8) Fulgence, II, 15.

Digitized by Google

cru qu'il devoit convenir à ce Dieu : parce que, comme père des Buveurs, il devoit exprimer dans sa figure les effets du vin, et que l'effet de cette boisson perfide est de faire dévoiler les secrets les plus cachés des cœurs, et de découvrir même les corps par les mouvemens tortueux qu'elle occasionne.

L'artiste qui a peint ce Tableau a couvert la partie inférieure des cuisses du Dieu d'un manteau d'une couleur qui tire sur le blanc. Ainsi, au rapport d'Athénée (1), ceux qui se vêtissoient de robes blanches, célébroient dans le *Pritanée* les jours de la naissance de Vesta, et les fêtes de Bacchus. Le manteau qui des épaules descend par derrière jusqu'en bas, couvre en retombant une partie de l'Autel sur lequel la figure est appuyée, et va rejoindre ses pieds qu'elle laisse nus.

Cet Autel fait naître une idée bien naturelle. Les raisons qui en ont fait donner un à l'Apollon du Tableau précédent, ne convenant point à Bacchus, ne pourroit-on pas dire avec fondement et vraisemblance qu'il désigne la protection que les Dieux accordoient à leurs Autels, auprès desquels ils se rendoient présens, suivant l'opinion des Payens (2), qui s'imaginoient, comme le dit Eusèbe d'après Porphyre (3), que les sacrifices et l'encens faisoient descendre corporellement les Dieux sur leurs Autels à la voix et aux prières des hommes? C'étoit une suite de cette croyance grossière que les Dieux se nourrissoient du sang et de la graisse des victimes sur lesquelles

---

(1) Athenée IV, 12, p. 149.

(2) Virgile, Enéide IV, v. 204.

.... Antè Aras media inter numina Divum.

Tibulle IV. v. 130 *et seq.*

Jupiter ipse levi vectus per inania curru
Adfuit et cœlo vicinum liquit Olimpum,
Intentaque tuis precibus se prabuit aure.

(3) Eusèbe, *Præpar. Evang.* V. 8. *et suiv.*

Digitized by Google

ils tomboient, pour ainsi dire, comme des mouches, ainsi que le dit plaisamment Lucien (1). Ce sentiment sur-tout étoit celui des Stoïciens (2). Il est bien vrai que cette présence des Dieux n'étoit pas sensible aux yeux des assistans, mais ils ne la croyoient pas moins réelle, sur-tout à l'égard d'Apollon (3) et de Bacchus (4), et delà venoit à ces Divinités le surnom de *Praesentes* et d'Ἐπιφανεῖς, titres qui se rencontroient encore sur les médailles que l'adulation frappoit aux Rois et aux Empereurs (5).

Ce ne seroit donc pas sans cause que nous attribuerions à cette croyance l'Autel près duquel est le Bacchus de notre Tableau, et peut-être eussions-nous dû donner la même origine à celui sur lequel est appuyé l'Apollon du Tableau précédent.

Le Canthare d'or, porté par notre Dieu, a deux anses (6). Elles s'étendent en dehors depuis le bord supérieur jusqu'au fond. Le Thyrse est semblable à un roseau long et noueux qui pourroit bien être une canne de *Férule*, plante consacrée à Bacchus (7), dont les feuilles sont longues, et que Théophraste nomme noueuse. La partie supérieure du Thyrse est entourée d'une bandelette, et comme dans tous les autres (8)

---

(1) Lucien, *de Sacrific.*

(2) Marc-Aurèle.

(3) Hymne de Callimaque, v. 3 et 13.

(4) Aristophan. Ran. v. 325. Euripid. *in Bacch.* v. 142.

(5) Sphanhem de V. et P. N. Diss. V.

(6) Athenée V. 7, et Macrobe, Sat. V. 21, décrit ainsi le *Carchesium : Carchesium procerum, et circà mediam partem compressum mediocriter, ansatum ansis à summo ad infimum pertingentibus.*

(7) Pline XIII, 22, décrit une espèce de *Férule* qui a les mêmes caractères que cette Canne ou Roseau.

(8) Pol. Stratag. I. 1. Diodore, III, 64, et IV, 4. Macrobe, Sat. Lib. I. La lance se voit ainsi recouverte dans plusieurs monu-

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Thyrses, son sommet est couvert de feuilles de lierre qui laissent cependant entrevoir la pointe nue d'une lance.

Planche III.

Rien de plus connu que le sommeil d'Endymion, et ses Amours avec la Lune; mais il n'est peut-être pas de Fable que l'on raconte de tant de manières et aussi différentes. Les uns veulent que ce jeune homme ait choisi pour demeure une caverne du Latmus, mont de Carie (1). Cette caverne, suivant eux, étoit le lieu mystérieux des rendez-vous de la Lune. Ils lui donnent pour père OEtlius, fils de Jupiter, et Calix pour mère. Jupiter, ajoutent-ils, le rendit immortel. Si l'on en croit Epiménide, conversant avec les Dieux, Endymion devint amoureux de Junon; et voyant la jalouse colère de Jupiter, il lui demanda un sommeil éternel. Il en est qui veulent qu'Endymion ait été célébré à cause de son amour pour la justice, et qu'il ait obtenu du souverain des Dieux un repos qu'on ne put troubler. D'autres Auteurs prétendent qu'Endymion étoit un grand chasseur, et qu'à la clarté de la Lune, poursuivant les animaux qui sortoient des forêts pour chercher leur pâture pendant le repos des humains, il étoit obligé de se livrer le jour au sommeil, desorte qu'il paroissoit sans cesse dormir. Ceux qui veulent ramener la fable à l'astronomie, soutiennent qu'Endymion, s'appliquant à l'observation des corps célestes, des astres, et principalement de la Lune, étude qui le privoit du sommeil pendant la nuit, étoit obligé de se reposer pendant le jour. Dans les Scholies d'Apollonius, pour rendre raison de l'antiquité que les Ar-

---

mens antiques; néanmoins, comme le remarquent MM. le Blond et de la Chaux, Descrip. des pierres gravées, Tome I, p. 244, plus communément les Thyrses sont terminés en forme de Pomme de Pin, et presque toujours ornés de bandelettes.

(1) Apollonius, IV, v. 57.

Digitized by Google

cadiens prétendent avoir sur la Lune, on dit que leur prétention est fondée sur la découverte qu'Endymion, Arcadien, avoit faite des mouvemens, des périodes et des phases de cet astre. Le Scoliaste de Théocrite (1), Nonnus (2), Pline (3), rapportent encore cette fable d'Endymion à l'étude qu'il faisoit de cette planète. Endymion, dit le dernier, découvrit ce que nous observons dans la Lune, et c'est ce qui fit croire à ses amours avec elle. Lucien rapprochant la fable d'Endymion de celle de Phaëton, dit que le premier expliqua le cours de la Lune, le second celui du Soleil, dont il étoit fils; mais que celui-ci étant mort avant d'avoir terminé ses observations, on feignit qu'il avoit été précipité du Char de son Père (4). Cette interprétation de la fable d'Endymion, qui paroît la plus vraisemblable, fut néanmoins contredite par d'autres Auteurs, qui regardoient ce jeune homme comme l'ami de la paresse et de l'oisiveté, pour justifier, sans doute, le proverbe que l'on applique aux paresseux qui travaillent à peine et agissent avec nonchalance, et dont on dit, *ils ont le sommeil d'Endymion* (5).

Si l'on est divisé sur l'origine du sommeil d'Endymion, on ne l'est pas moins sur sa durée. Les uns veulent qu'il dorme toujours, qu'il dorme même encore, et que la Lune n'ait de lui que des baisers pour prix de son amour (6). Les autres prétendent que le Sommeil épris d'Endymion, le fait dormir

(1) Théocrite, Idil. III, v. 49.

(2) Nonnus, XLI, 379.

(3) Pline, II, 9.

(4) Lucien, *de Astrologiâ.*

(5) Natal. Com. de Endymione, etc.

(6) Cicéron. Tuscul. Quæst. I. *Endymion vero, si fabulas audire volumus; nescio quando in latmo obdormivit, qui est mons Cariæ. nondùm opinor experrectus. Num igitùr eum curare censes, quùm Luna laboret, à qui consopitus putatur, ut eum dormientem oscularetur.*

les

les paupières relevées, pour jouir de la beauté de ses yeux (1). Fulgence ne donne à son sommeil que la durée de trente années (2). Nonnus au contraire appelle Endymion ou ἀκοιμήτου, qui ne dort jamais (3). Que ne dit-on pas encore des effets de son amour avec la Lune? Pausanias le fait père de cinquante filles qu'il fait naître de cette Déesse (4). D'autres bornent à trois fils les fruits de leur amour (5). La Lune n'est pas la seule, si l'on en croit un Mythologiste célèbre, qui ait obtenu les faveurs d'Endymion, et dont il ait eu des enfans (6). Au surplus, quoi qu'il en soit, et du sommeil d'Endymion et de la durée de ce sommeil, et des effets multipliés de ses amours, c'est la fable connue des amours de ce jeune homme avec la Lune que représente la peinture que nous expliquons. Elle ne pouvoit pas être rendue avec plus de génie et plus de goût. On trouva dans les ruines de Portici cet ingénieux Tableau.

La Déesse qui, dans les médailles antiques (7), a tantôt la chevelure relevée sur le sommet de la tête, et tantôt flottante, réunit, comme dans un des camées du Cabinet d'Or-

(1) Licimnius de Chio dans Athénée, XIII, 2, p. 564.

(2) Fulgence, c. 1

(3) Nonnus, VIII, 239,

(4) Pausanias, V, 1.

(5) Natal. Comes, de Endymione.

(6) Ibid. *Hic est scribit Pausanias in prioribus Eliacis à Lunâ fuit amatus, ex quâ filias quinquagintâ suscepisse fabulantur, cùm tamen alii tres tantùm filios inquiant, Pœnem, Epeum, et OEtolum, filiam Euridicem ex Asterodea, vel Chromea, vel Hyperippe illum suscepisse. Habuit præterea Pisam quæ Pisæ Olimpiæ nomen dedit. Habuit Endymion filiam etiam OEtolum à quo OEtoliæ dicta est..... Alii dicunt quod Phter fuit Endymionis filius, quidam addiderunt illi filium Eleum quem ex Enrycyda, suscepit qui imperavit Epeis : à quo posteà vocati sunt Elei.*

(7) Voyez MM. le Blond et de la Chaux, Description des Pierres gravées, in-fol. T. I. pag. 73.

Digitized by Google

léans (1), ces deux caractères. Les cheveux noués avec art sur le devant de la tête et flottans par derrière, elle porte un grand manteau de couleur *rouge changeant*. Orphée, dans ses hymnes (2), lui donne le même attribut; et lorsqu'Ovide conduit Diane au bain, il fait prendre son manteau par une des Nymphes, tandis que deux autres dénouent sa chaussure (3). Ordinairement cette robe est relevée de manière qu'elle retombe à-peu-près au genou (4). Une ceinture l'arrête au-dessous du sein qu'elle laisse à découvert, ainsi que l'épaule droite (5) Dans ce Tableau, son vêtement un peu plus libre, enflé par le vent, voltige derrière ses épaules. Il n'est retenu que par l'une de ses extrémités qui entoure le bras gauche auprès de la main. L'autre partie retourne sur le devant de la figure, dont elle couvre les cuisses, contre lesquelles elle semble se coller. La moitié du corps reste nu. Il est bien rare de voir cette Déesse dépouillée de tout vêtement; et si dans une médaille de Milet (6) et dans un autre monument publié par Léonard Agostini (7), on la voit nue, cet exemple doit être rarement suivi, et il faut avoir les plus grands talens pour oser entre-

---

(1) *Ibid.*

(2) Orphée, Hymne à la lune, v. 10 l'appelle Ταινύπλεπον.

(3) Ovid. Metamorph. III. 167.

Altera depositæ supponit brachia Pallæ,
Vincla duæ pedibus demunt.

(4) Ovide, parlant de la ressemblance de l'habit de chasse de Vénus avec celui de Diane, s'exprime en ces termes :

Nuda genu, vestem ritu succincta Dianæ.

(4) ἀσύλλοισι δὲ φᾶρος ὤμοις
Δεξιτερῆς, καὶ γυμνὸς ἀεὶ παρεφαίνετο μαζός.
Call. Hymn. in Dian. v. 213.

(6) Cette Médaille est gravée, pag. 76 de la Description des Pierres gravées d'Orléans, Tom. I.

(7) *Ibid.*

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

prendre de le suivre. La Déesse est peinte marchant sur la pointe des pieds, telle que l'a décrite Lucien (1), vers Endymion, près duquel la conduit par la main un petit amour porté sur un nuage. Ce jeune homme dort assis sur une pierre ombragée d'un arbre. Cet arbre n'est point un pin, comme le croyent quelques-uns, à cause de la ressemblance du nom de ses fruits appellés φθεῖρες, et de celui de Phtir, l'un des fils d'Endymion, il me paroît plutôt être un chêne (2). Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que suivant quelques Auteurs, le lit d'Endymion étoit placé sous un chêne, voisin de la Grotte des Nymphes, où se voyoient des pierres si blanches, que de loin on croyoit appercevoir le lait des vaches d'Endymion répandu sur la terre. Endymion est presqu'entièment nu, tel que Properce nous le représente dans les momens délicieux de ses embrassemens avec la sœur d'Apollon (3). Sous son bras droit qui lui sert d'appui, est jetté un manteau de couleur rougeâtre, et sa main tient deux dards, armes bien dignes d'un chasseur. Ses cheveux sont épars, seulement une petite bandelette semble les lier sur le sommet de sa tête qu'elle ceint. Cette bandelette paroît confirmer l'idée de certains mythologues qui pensent qu'Endymion a été Roi d'Elide (4), quoique d'autres le mettent au simple rang des Pasteurs (5). Le génie du Peintre de ce Tableau ne pouvoit mieux s'annoncer que par le dernier trait que je vais faire remarquer. Il n'a pas voulu, comme l'Auteur du Marbre publié par San-

(1) Lucien, Dialog. de Vénus et de la Lune.

(2) Q. Calabr. X. 131.

(3) Properce II, Eleg. 12; v. 15.

Nudus et Endimyon Phabi cepisse sororem.
Dicitur, et Nudæ concubuisse Deæ.

(4) Les Scol. d'Apollonius, c. L.

(5) Serv. Georg. III. 391.

Digitized by Google

drat, et expliqué par Gronovius (1), peindre la Lune montant sur son char, accompagnée de beaucoup de petits amours, pour aller voir Endymion; mais plus simple dans sa composition, il nous a représenté la Lune seule, sans char, sans cette troupe d'amours, et, conservant l'idée de timidité que doit avoir la chaste Diane, il ne la fait marcher que comme contrainte par Cupidon; c'est avec pudeur et sans vouloir l'éveiller que la Déesse s'approche, et cependant, ne voulant pas laisser douter que ce fût elle, l'Artiste a placé le croissant de la lune près de la tête d'Endymion.

Planche IV.

Il est presqu'impossible de percer tous les nuages de la Fable qui, pour l'ordinaire, n'est elle-même qu'un nuage jetté sur l'histoire, dont elle empêche de découvrir la vérité. Est-ce donc une fable, est-ce une histoire que nous représente ce tableau trouvé dans les fouilles de *Civita*, le 8 Juillet 1760? Rapportons d'abord ce que l'histoire nous fournit de plus analogue à cette peinture : disons ensuite ce que l'esprit fécond des Poëtes a inventé pour embellir le fait historique, et vraisemblablement alors la peinture s'expliquera toute seule.

Thèbes, ville de la Béotie, eut pour Roi Athamas, fils d'OEolus, arrière-petit fils de Deucalion (2). Ce Prince, que d'autres Auteurs font seulement Roi d'Orochmène (3), prit pour épouse Néphelé (4), de laquelle il eut Phrixus et Hellé (5); mais, l'ayant répudiée, il s'unit à Ino (6) qui lui donna deux fils, Léarque et Mélicerte (7). Ino chérissoit ces derniers, et

(1) Gronovius, A. G. Tom. I. Tab. O.
(2). Apollod. L. I.
(3) Pausanias in Attic.
(4) Natal. Com. de Phrixo, etc.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.* Voyez Banier. Tom. III. pag. 261.
(7) On l'appelle aussi Palæmon.

Digitized by Google

n'avoit pour les enfans de sa rivale que des sentimens de marâtre. Elle voyoit avec désespoir le diadême réservé à Phrixus, et, dans sa colère, elle jura de l'en frustrer. Elle eut bientôt enfanté son projet abominable, et la religion devoit lui servir de voile pour cacher son forfait. La famine désoloit le pays, on prétend même (1) qu'elle l'avoit fait naître en jettant dans l'eau bouillante les grains destinés à ensemencer les terres; mais, si elle ne fut pas l'auteur de ce fléau, du moins elle sut en profiter. Le peuple désolé demandoit que l'on consultât les Oracles, ils espéroient qu'ils seroient favorables, et qu'ils annonceroient la fin de ses maux. Les Oracles l'annoncent, il est vrai; mais à quel prix les Dieux devoient-ils être appaisés? La scélérate Ino avoit corrompu les Prêtres, ou, suivant d'autres, le messager qui devoit rapporter la réponse des Prêtres, et l'Oracle prononçoit qu'il falloit immoler les enfans de Néphélé. Phrixus, averti de la supercherie d'Ino (2), équipa secrètement un vaisseau, et muni d'une partie des trésors de son père, il partit avec sa sœur Hellé, pour aller chercher un sûr asyle dans la Colchide, près d'Aœtes, son parent. Hellé, comme le raconte Diodore (3), tomba du tillac du vaisseau dans la mer qui, depuis cette époque, prit le nom *d'Hellespont* (4). Phrixus prit terre pour ensevelir sa sœur; d'autres

(1) Hygin., Liv. I. Fab. II.

(2) Diodore de Sicile, Liv. IV, 47. Les Scol. d'Apoll. I. v. 256.

(3) *Id. ibid.*

(4) Ovid in Epistol. Leand.

Fluctibus immodicis Athamantidos æquora canens.
Vixque manet portu tuta carina suo.
Hoc mare, cùm primum de Virgine nomine mersa
Quæ tenet, est nactum tale fuisse puto.
Est satis amissa locus hic infamis ab Helle:
Utque mihi pareat nomine crimen habet.
Invideo Phrixo quem per freta tristia tutum
Aurea lanigero vellere vexit ovis.

(Ovid. Epist. XVIII. 139. Ep. XIX. 224. Valerius Flaccus l'appelle *Fretum angustæ Hellæ.* Arg. III. 7).

Digitized by Google

disent qu'il laissa ce soin à (1) des pêcheurs qui lui élevèrent un tombeau sur le rivage. Arrivé en Colchide, Phrixus consacra à *Jupiter Phrixius* la proue de son vaisseau, qui représentoit un bélier d'or, ou lui immola un bélier, comme l'indiquoit le tableau que Pausanias (2) dit que l'on voyoit à Athènes.

Les poëtes amoureux du merveilleux trouvèrent trop simple ce récit, et bientôt ils l'embellirent. D'accord avec les Historiens, dans les principaux faits, ils en ont déguisé les circonstances. Ce n'est plus un vaisseau qui porte Phrixus et Hellé, c'est un Bélier officieux que la prévoyante Néphelé (3) leur procure, après les avoir enlevés aux coups barbares et à la mort que leur réservoit un père crédule et superstitieux, dupe lui-même des oracles de Prêtres (4) payés par Ino. Ce bélier parle (5) : ce bélier vole (6) : ce bélier à une toison d'or (7); c'est cette toison qui, après le sacrifice du bélier fait par Phrixus à son arrivée dans la Cholchide, est suspendue dans le Temple de *Jupiter Phrixius*, commise à la garde d'un dragon (8), qui devient par la suite l'objet de la cupidité des

---

(1) Horodote in Polymnia.

(2) Pausanias, I. 24.

(3) Natal. Com. de Phrixo. Ovid. Fast. III, 865. Tzetzes in Licoph. v. 22.

(4) Diodor. Sicul. Liv. IV.

(5) Tzetzes Licoph. v. 22. Les Scoliastes d'Aristoph. Nub. v. 256. Les Scol. d'Apollon. I. 286. II. 1150.

(6) Lucien, de Astrol. Tzetzes Licoph. v. 22. Philostrat. II. S. Augustin, C. D. XVIII, 13.

(7) Ovid. Fast. III. 867.

Testis tibi laniger ipse
Cùm vitreum findens aurato vellere Pontum,
Orbatumque suâ Phrixum per fata sorore.
Phasidos ad ripas et Colchida regna revexit.

Marc. Manil. Lib. IV. Astronom.

(8) Natal. Com. de Phrix.

Digitized by Google

Grecs et la cause du voyage des Argonautes (1). Ce bélier n'a-t-il pas eu aussi sa généalogie (2)? Les aimables Théologiens de l'antiquité profane publièrent qu'il étoit fils de Neptune et de Theophane (3), que ce Dieu, pour mieux cacher son intrigue, avoit changée en brebis, s'étant lui-même métamorphosé en bélier. L'infortunée Hellé, séparée par sa chûte de Phrixus, son frère, et submergée dans les eaux qui portent son nom, devient la Nymphe de ces mers (4), et l'épouse de Neptune (5). Des Auteurs moins hardis n'ont point osé changer en Bélier le vaisseau qui porta Phrixus; mais ils lui donnèrent pour compagne de voyage, *Crius*, son Gouverneur, dont le nom signifie Bélier. Ils prétendent qu'à leur arrivée en Colchide, arrêté avec Phrixus, le Prince fut réservé pour Aëtes qui l'éleva comme son fils, et le donna, quelque tems après, en mariage à Calciope, sa fille; mais que Crius fut immolé suivant l'usage du pays; que son corps fut dépouillé de sa peau, et que cette peau fut suspendue au Temple principal, dorée par les soins d'Aëtes, confiée à la garde de plusieurs soldats, que leur cruauté et leur vigilance firent prendre pour des dragons. Ces précautions étoient la suite d'un Oracle qui avoit annoncé à Aëtes qu'il périroit, lorsqu'un étranger viendroit enlever cette peau dorée qu'il avoit consacrée aux Dieux (6). Ce n'est point à nous de rapprocher de ces fables les interprétations

---

(1) Hygin. Astronom. Poët. II. 20. etc.

(2) Hygin. Fab. III. Scoliaste de Germanic.

(3) *Qua condita Ponto.*
Fluctibus invisis jam Nereis *imperat* Helle.
Statius, Achill. I. 24.

(4) *Flebat, ut amissa Gemini consorte pericli,*
Cœruleo junctam nessius esse Deo.
Ovid. Fast. III. 874.

(5) Hygin. Astronom. Poët. II. 20.

(6) Diod. Paleph. Bannier, Tom. III. p. 203. Nat. Comes. de Phrixo.

Digitized by Google

des Mythologues moralistes qui veulent absolument découvrir sous ces emblèmes une suite précieuse de principes de la morale la plus pure (1), ni celles des amateurs de l'Astronomie, qui rapportent à leur science toute cette fable de Phrixus, d'Hellé, du bélier qui est actuellement une des constellations.

Revenons à notre peinture, d'autant plus intéressante qu'elle est unique, et que nous ne connoissons aucun autre monument qui représente cette fable. Il est impossible de la méconnoître. Hellé, remarquable par une carnation délicate et fraîche, plongée dans la mer jusqu'au sein que recouvrent un vêtement *verd de mer*, et un manteau jaune, les cheveux épars et mouillés, les yeux supplians, la bouche ouverte, demande du secours à son frère Phrixus, vers lequel elle tend la main droite. Le jeune homme dont la peau est un peu brune, a une draperie d'un rouge vif, dont les bords d'un bleu clair retombent sur ses cuisses, lui laissant la moitié du corps à découvert. Triste et morne, il tend avec vivacité son bras droit à sa sœur qu'il voudroit secourir, tandis que du gauche il se tient au bélier, sur lequel il est assis. La laine de ce bélier est blanche, et sa blancheur ne s'oppose point à notre conjecture, puisque, suivant quelques Auteurs (2) que le peintre peut avoir suivis, ce ne fut qu'à l'arrivée de Phrixus en Colchide, et après que le bélier fut immolé, que Mercure dora sa toison. Le bélier semble courir à grands pas pour annoncer la fuite qu'il favorise. Ses pieds de derrière touchent à la mer, suivant le sentiment du plus grand nombre des Mythologues, et ce qui ne laisse point de doute sur notre interprétation, c'est le soin que le peintre a eu de représenter des dauphins que l'on sait être en grand nombre dans le détroit des Dardanelles.

---

(1) Natal. Com. de Phrixo.

(2) Apollonius II, 1147.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

PLANCHE V.

La Nymphe représentée dans cette peinture, trouvée le 24 Juillet 1759, dans la fouille de *Gragnano*, est placée sur un fond *verdâtre*, et vêtue d'une robe couleur de *safran*, dont les bords sont un *violet clair changeant*. Ses cheveux blonds sont relevés et tressés ensemble. Elle a les pieds nus, et présente tellement le dos, qu'à peine apperçoit-on une partie de la joue droite. Elle semble marcher et cueillir de la main droite une des branches fleuries d'une plante en pleine fleur qu'elle a près d'elle. L'Artiste paroît avoir voulu peindre l'une des (1) *Heures* ou *l'Aurore* même. La robe couleur de *safran* étoit son attribut, ainsi que celui des Heures ses compagnes. On le donnoit aussi à la Déesse des fleurs, parce que le *crocus* est une des productions des plus belles et des plus odorantes de son Empire. Ce vêtement et les fleurs que tient notre Figure caractériseroient assez bien cette Déesse, que les agréables Théologiens du Paganisme donnent pour épouse au fils de l'Aurore, à Zéphir, dont la douce haleine, qui s'exhale au Printems, échauffe l'air, fond l'écorce des eaux, provoque toute la Nature aux plaisirs de l'amour, et du sein de la terre

(1) (Les Anciens, plus philosophes qu'on ne pense communément, mirent de la moralité jusque dans la Mythologie des Heures. Hésiode les fait naître de Jupiter et de Thémis, et en compte autant que de Graces. L'étymologie de leurs noms grecs signifie *bon Ordre, Justice et Paix*. On sent la justesse de cette allégorie dont le but, sans doute, étoit de recommander aux hommes le bon emploi du tems. Dans la suite on multiplia les Heures jusqu'à douze, et on les appella *les douze Sœurs*. Elles avoient dans Athène un Temple où on leur offroit des sacrifices qui avoient cela de particulier, qu'on y faisoit bouillir la viande des victimes immolées, au lieu de la rôtir; emblême des vœux qu'on leur adressoit. On les prioit de ne procurer qu'une chaleur modérée, afin qu'avec le secours des pluies, les fruits de la terre vinssent plus doucement à maturité.)

Digitized by Google

amoureuse fait sortir les fleurs. Agréablement flattés par cette idée d'épouse de Zéphir et de reine des fleurs que les Poëtes donnent à Flore, nous ne les souillerons pas en rapportant l'origine de cette déesse que les Historiens font d'abord Courtisanne de Rome, et qui n'obtint, suivant eux, des honneurs divins (1), qu'en laissant par son testament le Sénat et le Peuple romain héritiers des trésors immenses qu'elle avoit amassés au prix de ses charmes. Croyons plutôt qu'il y avoit deux Flores, et que si l'on confondit dans la suite avec l'épouse de Zéphir, la Courtisanne romaine, ce fut pour donner un motif honnête à des fêtes infâmes (2) auxquelles les Sages n'o-

---

(1) (Un Temple et des Autels pour une Courtisanne !.... et cela dans la capitale de l'Univers, dans la patrie des Lucrèces et des Cornélies ! La majesté du peuple-roi dégradée à ce point ! Quel sujet de réflexion pour l'homme qui pense ! mais en même tems, si ce culte n'a été dans l'origine qu'un monument de la Reconnoissance ?.... *Larentia* lègue au peuple Romain son immense héritage.... L'ingratitude est un plus grand crime encore que la superstition. Ce n'est point à la femme prostituée que le peuple Romain à genoux brûloit son encens ; c'étoit à sa bienfaitrice. C'est peut-être là la seule manière de justifier les Romains, et de rendre raison d'une solemnité louable dans son principe.)

(2) (Les Jeux Floraux, chez les Romains, se célébroient aux flambeaux dans la rue Patricienne. On y donnoit la Comédie au peuple ; on y faisoit paroître des Eléphans qui dansoient sur la corde. On y rassembloit au son de la trompette les Courtisannes toutes nues. Quoique S. Augustin ait foudroyé avec raison un spectacle si licencieux, Juvénal en dit autant que lui dans ces quatre mots : *Dignissima prorsus Florali matrona tuba.*)

On sait que le peuple, à la célébration des Jeux Floraux, n'osa demander le spectacle des nudités d'usage ce jour là, en présence de Caton. Ce trait d'histoire est peut-être le plus bel éloge qu'on ait jamais donné à un sage.

On prétend que les Jeux de l'ancienne Flore étoient innocens. Ils avoient lieu quelques jours avant le mois de Mai. Et quelle saison méritoit mieux d'être consacrée par une fête religieuse que l'arrivée du Printems et le règne des fleurs ? les femmes honnêtes

5



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

soient assister, et qui prouvoient encore plus la corruption des Adorateurs, que de la Déesse, objet de leur culte.

Si *Chloris* ne se confondoit pas avec Flore, on pourroit croire que le Peintre, en faisant ce tableau, l'auroit eue en vue. Ce que dit Pausanias d'une des filles de Niobée prêteroit à cette conjecture. Mélibée, dit cet Auteur, voyant périr ses frères et ses sœurs, en conçut une frayeur si grande, qu'elle resta d'un jaune pâle tout le tems de sa vie; ce qui lui fit donner le nom de *Chloris*. L'Artiste auroit pu faire allusion à cette couleur en drapant sa figure. Cependant l'espèce de corne qu'elle porte détermineroit assez à ne la regarder que comme l'une des *Heures*, qui, suivant ce que dit Ovide de ces compagnes de Flore, ramasseroit dans un panier de cette forme des fleurs pour les offrir à la Déesse. Peut-être seroit-ce une des Nymphes dont parle le même Poëte, et que l'on auroit peinte dans l'action de remplir de fleurs la fameuse corne arrachée par Hercule au fleuve Acheloni, pour la donner ensuite à l'Abondance. Peut-être seroit-ce la Fortune que l'on auroit voulu représenter, et la situation de son corps, vu par derrière, seroit assez propre à caractériser l'instabilité de cette Déesse qui fuit au moment où l'on croit la tenir. Peut-être enfin n'a-t-on voulu peindre qu'une saison qui par l'emblême des fleurs annonceroit le Printems.

PLANCHE VI.

Ce Tableau, trouvé dans les fouilles de Gragnano, le 16 Juillet 1759, représente une femme placée sur un siége tra-

---

et les vierges pures, seules, en faisoient probablement les honneurs et les plaisirs, et se livroient pendant ces beaux jours à une joie innocente et douce comme l'objet de leur culte. La fête dégénéra en abus, quand on en changea la Patrone, et l'or de la courtisanne *Larentia flora* vint tout gâter.

Les Jeux Floraux modernes de la Ville de Toulouse ne sont que des fêtes littéraires, où l'on distribue des couronnes aux beaux esprits.)

Digitized by Google

vaillé avec beaucoup de délicatesse, et accompagné d'un marche-pied. Ses cheveux blonds sont moitié flottans, moitié rattachés autour de sa tête. Sa tunique est d'un jaune doré et son manteau violet. Elle a les yeux baissés, et la main droite appuyée sur le coin de son siége, tandis qu'elle élève la gauche, dont le seul doigt index est étendu. Un homme paroît debout, ayant les graces et la fraîcheur qui semblent caractériser la jeunesse. Il lui tend la main droite, et soutient de l'autre un arc détendu. Sous son bras gauche est un carquois rempli de flèches. Sa tête est couverte d'une espèce de toque ou capuchon, dont la couleur est d'un jaune brillant. Sa tunique est rouge et chamarrée de bleu (1). La *clena* est d'un bleu plus clair, et la draperie qui couvre ses jambes est d'un jaune doré. Le fond du Tableau est blanc.

L'explication de cette peinture a donné lieu à plusieurs opinions. On a cru y reconnoître le jeune Anchyse, à qui Vénus, cachée sous la forme d'une Nymphe, découvrit son amour. L'Amant heureux reconnut bientôt la Mère des Graces. Elle lui imposa la loi du secret; il ne l'observa point. Comment être à la fois aimé d'une Déesse et discret? Jupiter indigné le frappa de la foudre et ne lui donna point la mort. Anchyse n'eut plus qu'une foible et douloureuse existence, et les traits du tonnerre mirent à l'abri ceux de l'amour. Le bonnet Phrygien convient à Anchyse, puisqu'il le porte dans la table Iliaque. L'arc et le carquois sont ses attributs : on ne pouvoit en effet mieux caractériser un excellent chasseur. La situation de cette figure pourroit rappeller l'instant où Anchyse saisit la belle main de Vénus, qui tenant les yeux baissés, feignoit une honte qu'elle étoit bien loin de sentir.

Quelques Savans veulent que ces deux figures soient celles d'Œnone et de Pâris. L'Amant d'Hélène étoit en effet célèbre par son adresse à tirer de l'arc. Il nous est même représenté avec un bonnet Phrygien, semblable à celui de cette peinture.

---

(1) *Clena*, espèce de capuchon fort long.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

On sait que blessé par Philoctète, Pâris alla trouver son épouse Œnone sur le Mont Ida, pour la supplier de le guérir; mais celle-ci, femme et jalouse, ne put lui pardonner.

On a épuisé toutes les conjectures qui peuvent expliquer le sujet de ce Tableau. Les uns y voient le Chasseur Orion et l'Aurore son Amante; les autres Eurytus et sa fille Jole. On pourroit même y reconnoître Céphale et Procris, lorsque cet époux insensé vint tenter la fidélité de sa femme en empruntant les traits d'un Amant.

On pourroit supposer que la femme vue dans cette peinture est Calypso, si l'arc que tient l'autre figure pouvoit convenir à Ulysse dans le moment où il se sépara de cette amoureuse Nymphe. Il est bien plus vraisemblable que l'Artiste voulant peindre ce Prince, aura choisi l'instant où il se présenta à son épouse, vainqueur de ses rivaux. Homère dit en effet que cette Reine, avertie par sa nourrice Enriclée du retour d'Ulysse, se leva précipitamment et s'assit devant son mari. Ce Poëte décrit même le siége de cette Princesse. L'ivoire et l'argent qui le composoient avoient été travaillés par un habile ouvrier, nommé *Icmalius*. L'art en avoit décoré jusqu'au marche-pied.

L'attitude de Pénélope peint assez bien l'anxiété, et l'incertitude où étoit plongée cette fidelle épouse. Elle n'osoit en croire ses yeux; son geste peut marquer la surprise où la jetta le discours d'Ulysse, lorsqu'il lui fit la description du lit conjugal.

L'arc détendu et le carquois sont des attributs qui annoncent parfaitement ce héros. Il semble chercher à convaincre Pénélope qu'il résiste encore : il jouit de ses rigueurs.

Le capuchon ou bonnet qui couvre la tête de cette Figure est favorable à notre opinion. Nicomaque et Apollodore, Peintres célèbres de l'antiquité, avoient représenté Ulysse avec un bonnet. C'est ainsi qu'on le remarque dans la table Iliaque, dans un marbre antique de Fabretti, dans les médailles de la famille Mamilia, et dans Gronovius.

Digitized by Google

Meursius croit qu'il portoit cette coëffure à cause de Pénélope ; d'autres l'ont attribuée à ses longs voyages.

La forme de ce bonnet n'est pas moins intéressante que les événemens qui ont pu lui donner lieu. Étoit-ce une *barette* ou bonnet Lacédémonien? étoit-ce un pétase? Le Scoliaste d'Apollonius parlant des initiations aux mystères des Dieux Cabires (1), dit qu'Ulysse y ayant été admis par les Hiérophantes de Samothrace, abandonna l'usage des bandelettes, et ne se servit plus que du *credemnus*, espèce de capuchon ou de camail, qui, couvrant la tête et l'estomac, s'étendoit jusqu'aux épaules. On distinguoit le *credemnus* de la *clena*, parce que celle-ci tomboit sur les genoux et quelquefois plus bas. Homère dit que Leucothoé couvrit Ulysse de son *credemnus*, et que ce fut par son secours qu'il échappa à tous les naufrages.

On peut objecter, contre l'opinion que nous venons de développer, qu'Ulysse, revenu dans son Palais, y parut couvert de haillons et la tête nue ; que cette figure ne convient point à l'âge de ce héros ; qu'Homère parle de la barbe d'Ulysse, et que l'homme représenté dans ce Tableau n'en a point.

Il est aisé de répondre à ces objections; on voit en suivant le sublime récit d'Homère, qu'il n'est point question de la barbe d'Ulysse, lorsqu'il est reconnu de Pénélope, mais seulement de sa belle chevelure. Un miracle de plus ne coûte rien à une Déesse. Minerve en rendant sa première forme à ce Prince, lui rendit les graces de la jeunesse, afin de concilier dans le cœur de Pénélope les droits de l'hymen et ceux de l'Amour.

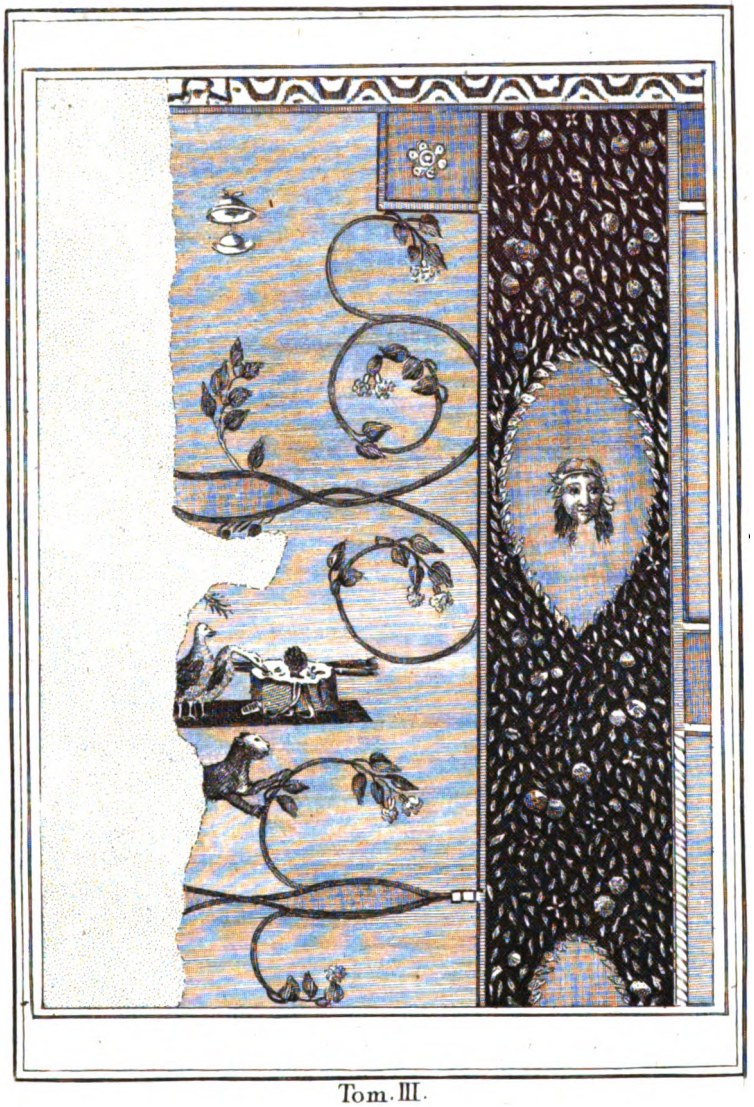
Planche VII.

Cette peinture, découverte dans les excavations de Civita, offre deux parties distinctes : l'une est un fond noir, chargé de

---

(1) L. 917. Les Payens croyoient qu'il suffisoit d'être initié à ces mystères pour ne plus craindre les dangers de la mer.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

divers ornemens de fruits et de fleurs, et au milieu, d'un masque dans une espèce de médaillon ovale. De l'autre côté, parmi des arabesques, on voit une table ou un panier sans anse chargé de deux instrumens à long manche, et de divers mets que deux oiseaux sont occupés à becqueter. Au pied de cette table est un cistre. Dans un angle de ce Tableau, on a peint une fleur ou rosette blanche. Le reste est occupé par des cymbales et un tigre dont la croupe manque, attendu la défectuosité de ce morceau antique.

Ces deux oiseaux pourroient bien être deux Ibis, ou mieux encore, deux Oies. Ces deux espèces de volatiles appartenoient à Isis; les autres objets de cette Planche paroissent aussi avoir rapport à cette Divinité Égyptienne. Dans ce cas, les deux instrumens seront censés deux flûtes posées en travers sur le panier mystique, qui paroît être couvert d'une draperie assujettie avec de petites chaînes, ou bandelettes, ou rubans.

La rose blanche n'étoit pas seulement consacrée à Vénus, mais encore à Isis. V. Apulée, mét. XI.

Les cymbales et le tigre ne peuvent convenir qu'à Bacchus, dont le masque de notre Gravure représente la tête couronnée de pampres et ceinte d'un diadême ou bandeau.

Le mauvais état dans lequel cette Peinture nous est parvenue ne nous permet pas de conjecturer autre chose, si ce n'est qu'elle paroît imiter un plancher ou parquet.

PLANCHE VIII.

Cette Peinture, retirée des fouilles de Gragnano le 13 Juin 1759, représente l'intérieur d'un appartement, dont une partie est beaucoup plus éclairée que l'autre. Dans la partie obscure est suspendue avec grace une draperie jaune : à l'autre bout, une seconde draperie de couleur verdâtre sert comme de portière. L'Artiste a peut-être voulu peindre ici les trois Amours si connus chez les Anciens : l'un repose sur le sein de Vénus,

Digitized by Google

qui est assistée de la Persuasion ; le second paroît vouloir s'échapper d'entre les mains de l'Indigence ou de la Parque, tandis que le troisième est couché dans une cage ou prison obscure. La jeune fille aux cheveux tressés, aux bracelets d'or et au vêtement violet, pourroit être prise pour Pito, Déesse de la Persuasion. Elle pose sa main sur l'épaule de la jeune femme, qui représente Vénus. Celle-ci a le front couvert ; un voile blanc retient une partie de sa chevelure blonde et tressée. Son habillement est de couleur bleu-céleste ; par-dessus elle porte un manteau verd. Ses bras sont ornés de bracelets ; et ses chaussures sont de couleur d'or. Elle est assise, et tient entre ses jambes un petit amour qui la regarde avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Le personnage de l'autre côté, qu'on dit représenter la Pauvreté, porte une coëffe blanche qui retient ses cheveux d'un blond clair. Son vêtement est jaune ; ses demi-manches sont vertes et ses chaussures blanches. Elle est assise : d'une main elle tient suspendu par les aîles un petit amour tendant les bras vers la jeune beauté assise à l'opposé. Un troisième petit amour, assis au fond de la cage de bois, paroît faire avec ses aîles et avec ses mains quelques efforts pour s'élever et sortir de captivité. Quelque soit l'intention du Peintre, ce sujet, qui renferme quelque mystère, est traité d'une belle manière.

Reprenons-en les différentes parties.

On remarquera d'abord, que chez les Anciens, les uns ne reconnoissoient qu'un seul Amour : les autres en comptoient deux, trois et même davantage. Les Égyptiens en admettoient trois, l'Amour céleste, l'Amour populaire ; le troisième étoit de même que le Soleil. Apulée distingue aussi avec Platon trois Amours ; l'Amour divin, l'Amour terrestre et l'Amour mixte, et les faisoit correspondre à trois sortes d'ames : celles qui n'aimoient que l'esprit seul ; celles qui ne s'attachoient qu'au corps, et enfin celles qui partageoient leur affection entre l'esprit et le corps. Nos trois petits Génies feroient assez bien sentir cette distinction. Celui qui est au sein de Vénus seroit l'Amour

Digitized by Google

l'Amour céleste; celui qui est en cage, l'Amour terrestre, et le troisième du milieu, l'Amour mixte. Dans son voyage en Attique, I. 43, Pausanias nous apprend qu'à Mégare, on voyoit dans le Temple de Vénus trois belles Statues, sorties de la main du célèbre Scopas, et représentant l'Amour, la Passion et le Desir; cet excellent Ouvrier, (ajoute l'Historien Voyageur), les a représentés aussi diversement que leurs propriétés et leurs noms sont différens. Nos trois petits Amours sont probablement une réminiscence de ceux de Scopas, et marquent bien les trois principales gradations de l'Amour. Le premier est encore dans les ténèbres de l'ignorance, et cherche à donner l'essor à ses sens. Le second en est au desir, et tend les mains à la beauté. Le troisième, sur le sein même de Vénus, s'enivre à la vue de ses charmes. Begerus, dans son Trésor Britannique, p. 182, cite un camée sur lequel sont exprimés trois Amours autour d'un Autel. L'un met une main sur le feu et de l'autre tient une couronne. Le second qui n'a point d'ailes, pose les deux mains sur la flamme; le troisième ne joue le rôle que d'assistant. Servius, dans son Commentaire sur l'Enéide, IV. 520, divise les Amours en trois classes: Ἵμερος, ἀντέρως, λυτέρως, l'Amour en général, l'Amour réciproque, et l'Amour malheureux, ou celui qui n'est pas payé de retour, etc. A Rome, on adoroit un Dieu sous le nom de *Amor Lethœus*

Qui pectora sonat,

dit Ovide,

Inque suas gelidam lampadas addit aquam

Rem. Am. L. II. v. 551.

V. l'Anthologie Grecque, I, 27, Ep. I.

Platon fait naître l'Amour de *Poro*, Dieu de l'Abondance, et de *Penia*, Déesse de la Pauvreté. Il semble que notre Artiste ait suivi cette allégorie ingénieuse; il a donné l'Indigence pour nourrice à ses trois petits Amours: et en effet, les Amans

ressemblent aux Pauvres, ils sont sans cesse à mendier des faveurs.

(On pourroit expliquer autrement encore cette Fable pleine de sens : les cœurs délicats et tendres trouvent l'Abondance au sein de la Pauvreté. Ils se suffisent à eux-mêmes. Le besoin d'aimer absorbe en eux tous les autres besoins ; ils sont toujours assez riches ; au-dessus de la bonne ou de la mauvaise fortune, ils ne voient qu'eux dans l'Univers ; et ils sont aussi heureux sous les lambeaux de l'Indigence que sous la livrée du Luxe.

Les Grecs, sous le nom de πείθω, et les Latins sous celui de *Suada*, donnoient la Déesse de la Persuasion ou de l'Éloquence pour compagne et pour suivante à Vénus : sans doute pour insinuer aux femmes que la Beauté même a besoin des dons de l'Esprit pour faire une impression durable sur le cœur ; et que des lèvres de rose, mais muettes, ne suffisent pas pour appeller l'Amour, ou du moins pour le retenir).

La Mythologie a beaucoup varié sur la véritable généalogie de l'Amour. On lui donne pour père Mars, ou Mercure, ou Vulcain, ou le Chaos, ou le Zéphir : et pour mère, la Nuit, la Discorde, Flore ; mais plus communément Vénus. Sapho, qui en connoissoit le pour et le contre, le fait naître du Ciel et de la Terre.

> Amour! O passion qui les renferme toutes,
> Qui du bien et du mal ouvre à la fois les routes,
> C'est toi qui du jeune homme animé de ton feu,
> Fait souvent un esclave, et quelquefois un Dieu.

Vénus, *la Chaste*, avoit la tête couverte, c'est donc elle qui est dépeinte dans notre Tableau. On se rappellera à ce sujet, que l'Antiquité distinguoit deux Vénus, la *Céleste*, ou Uranie, mère du pur Amour, et Vénus la *Vulgaire*, mère de l'Amour impur. Pausanias, IX. 16, en ajoute une troisième, nommée *Apostrophia*, ou Préservatrice, qui présidoit aux unions légitimes, et détournoit des plaisirs incestueux, et autres, contraires aux bonnes mœurs. Dans le *Pli-*

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

tus d'Aristophane, le Poëte introduit sur la scène la Déesse de la Pauvreté, sous un costume qui convient parfaitement à celui de notre figure.

Il n'est pas hors de propos de rappeller ici que Plaute, *in Trin.* donne la Pauvreté pour fille à la Luxure.

Le sein presque découvert et plein de cette figure, a fait conjecturer que l'Artiste n'a prétendu peindre qu'une Nourrice.

Plusieurs Amateurs modernes n'ont vu dans le sujet de cette Planche qu'une composition badine, et l'ont appellée la *Marchande d'Amours*. Cette idée ne s'éloigne pas trop du génie des Anciens. Anacréon et Bion on comparé l'Amour à un oiseau. Cette explication assez naturelle a été saisie dans une jolie chanson, fruit de la gaieté françoise, et dont je ne citerai que le refrain.

Achetez, achetez de mes Amours ;
Je n'en vends que dans les beaux jours.

Planche IX.

Ce petit Tableau représente une jatte de couleur de cuivre, contre laquelle est appuyée une branche de palmier ; à côté est un autre vase de couleur d'argent : une couronne est passée dans son anse : tout auprès sont deux verges ou bâtons menus, dressés, contre un pilastre. Plus loin on voit une petite pyramide, levée sur une base haute. Ce qui rappelle ces colonnes qu'on élevoit sur de petites collines, pour conserver la mémoire de certains jeux solemnels, et en l'honneur de ceux qui les donnoient ou qui s'y étoient distingués. Les Monumens publics, les Temples, les Autels, les Tombeaux commencèrent ainsi. Les premières Statues des Dieux n'étoient autre chose que des pierres informes, sur lesquelles dans la suite on grava le nom de la Divinité, en attendant qu'on ait pu en imaginer les traits, et les dégrossir avec le ciseau. C'est ainsi qu'on adoroit à Emèse, Ville de la haute Syrie, le Dieu *Elagabale*, sous la figure d'un grand cône de pierre. On croit que c'étoit un emblème du Soleil. Ce n'étoit peut-

Digitized by Google

être qu'un monument astronomique. L'Empereur Héliogabale fit venir à Rome le Dieu Cônique, lui bâtit un Temple, lui donna des prêtres et même une femme. Il maria le Cône d'Emèse avec la Statue de la Déesse Céleste de Carthage, et n'exempta aucun de ses sujets des présens de noces : manière ingénieuse de mettre un impôt. La Statue de la fameuse Vénus de Paphos n'étoit qu'une simple pyramide blanche. Tacite en parle au Livre second de ses Histoires.

Planche X.

On voit sur un fond noir trois oiseaux dans diverses attitudes. L'un deux s'amuse à becqueter une petite plante.

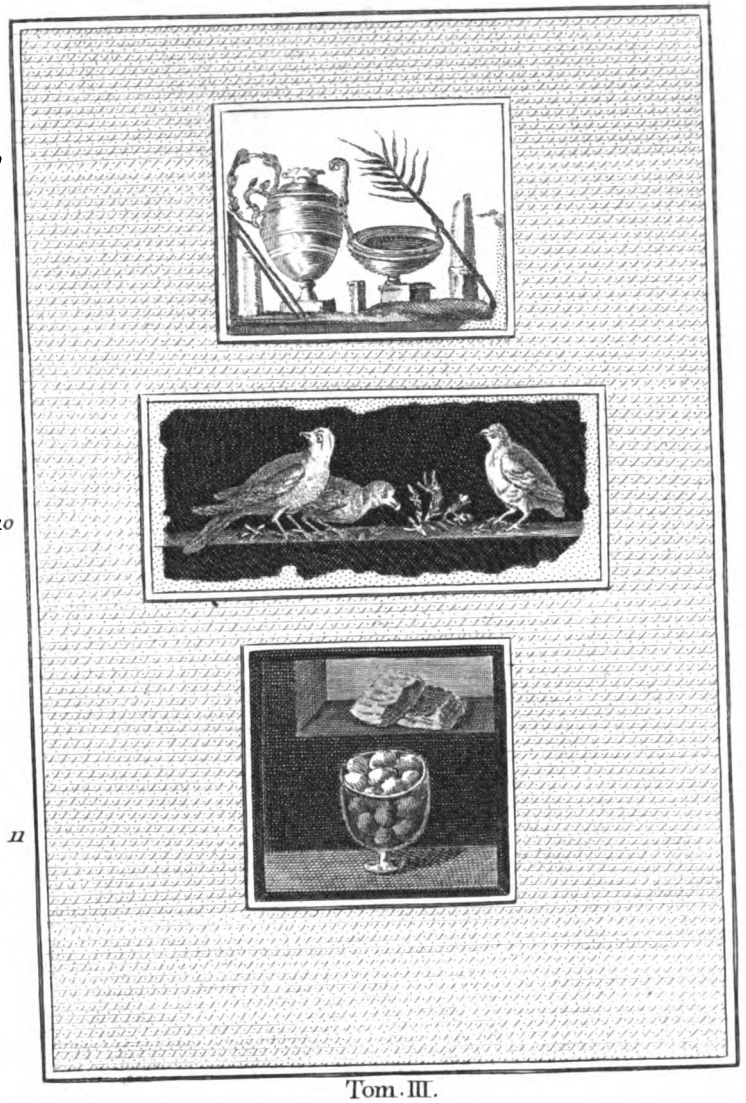
Ce petit sujet n'est recommandable que parce qu'il est traité avec beaucoup de vérité et de goût.

Planche XI.

Ce petit Tableau, trouvé dans les recherches qu'on fit à Portici, représente un vase de verre, tout rempli d'œufs. Plus haut, sur l'appui d'une fenêtre carrée-oblongue, sont, l'un sur l'autre, deux objets qu'on ne sauroit décrire. Peut-être sont-ce deux biscuits qui n'étoient point inconnus aux Anciens : les Grecs les appelloient : *δίπυρις*, ou bien de ces pâtisseries que les Romains nommoient *Vitellius*, du nom de l'Empereur qui les inventa, et qui se rendit fameux par sa gourmandise. Il dépensa sous son règne 15 millions d'écus en festins : un seul plat lui revint une fois à 16000 écus.

Les Anciens mangeoient beaucoup d'œufs, qu'ils apprêtoient de plusieurs façons. Leurs repas commençoient toujours par les œufs : ils étoient terminés par le fruit ; d'où est venu le proverbe latin, *ab ovo usque ad mala*. V. Horace, I. Sat. 3. II. 4. Ce Poëte aimable et bon convive donnoit la préférence aux œufs longs sur les ronds.

Digitized by Google



9

10

11

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

« L'œuf a long-tems servi de symbole à l'Univers : on croyoit jadis que le Monde avoit été fait d'un œuf, ce qui rendit les œufs d'une grande importance dans les sacrifices de Cybelle, mère des Dieux. Quelques-uns même des Dieux étoient censés originaires d'un œuf ».

» *L'œuf d'Orphée* étoit un emblême dont se servoit ce Poëte Philosophe, pour désigner la force intérieure et le principe de fécondité, dont toute la terre est imprégnée, puisque tout y pousse, tout y végète, tout y renaît. Il tenoit sans doute cette allégorie des Égyptiens. L'un de leurs Hiéroglyphes représentoit un jeune homme avec un œuf (l'œuf d'Osiris), qui lui sort de la bouche. Les Phéniciens plaçoient cet œuf dans celle d'un Serpent dressé sur la queue. C'est la raison sans doute pour laquelle les Grecs assignèrent à la terre une figure ovale ».

Planche XII.

Cette belle Peinture, dont on est redevable aux excavations faites à Gragnano le 24 Juillet 1759, représente sur un fond verd la Mère de la fameuse Hélène, caressant Jupiter métamorphosé en oiseau. Léda a des cheveux blonds ceints d'une bandelette; et des pendans à ses oreilles. Un manteau rouge bordé d'une frange d'or ne lui couvre que les épaules, et laisse à nu son beau sein jusqu'à l'endroit de la ceinture, ainsi que son bras droit, dont le haut du poignet est enrichi d'un cercle d'or. Comme cette figure ne porte sur elle aucun signe particulier qui puisse caractériser une Divinité, ce ne peut être que Léda elle-même : ses pieds n'ont point de chaussure. On sent le nu à travers sa draperie, tant elle est légère et jettée avec art. L'oiseau blanc, aux ailes étendues, qu'elle soutient de la main gauche, pose amoureusement sa tête sur le sein de Léda, et avance son bec entr'ouvert vers la bouche de sa maitresse, comme pour la baiser. Cet oiseau, peint avec tant d'expression, ressemble plutôt à une oie qu'à un cygne. La fable de Jupiter changé en cygne pour tromper la femme

Digitized by Google

de Tyndare, Roi de Sparte, est aussi connue qu'elle est ancienne. On a tenté d'expliquer cette métamorphose. Faut-il croire qu'elle n'a d'autre fondement que la beauté d'Hélène, et sur-tout la blancheur et la longueur de son col, semblable à celui du cygne. Pour lui donner un sens plus naturel, faut-il recourir plutôt aux galanteries de la Princesse sur les bords de l'Eurotas, fleuve couvert de cygnes. Quelques Eytmologistes malins conjecturent que Léda avoit introduit son Amant dans le lieu le plus élevé du Palais de son Père; et cet endroit, pour l'ordinaire de forme ovale, s'appelloit chez les Lacédémoniens, ὠὸν.

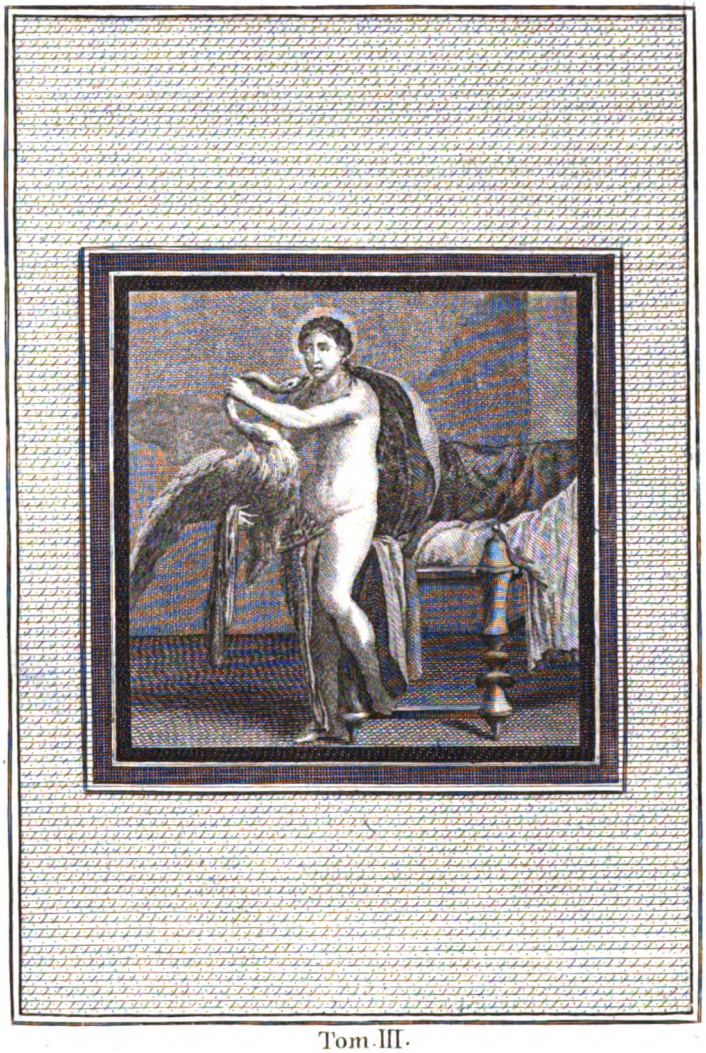
Plutarque rapporte l'opinion de quelques Mythologues, qui prétendoient que l'œuf de Léda étoit tombé de la lune.

Il existe un Tableau de Léda, l'un des chef-d'œuvres du Corrège. La tête originale en a été coupée et brûlée, elle fut refaite d'après une copie antique par M. Delyen. Ce morceau précieux, quoique mutilé, appartient au Roi de Prusse.

Planche XIII.

Ce Tableau, trouvé à Portici, offre le même sujet que la Planche précédente, mais la scène se passe dans l'intérieur d'un appartement, et elle est accompagnée de circonstances particulières qui la rendent plus importante. Notre Héroïne a la tête ceinte d'une auréole de lumière; ce qui pourroit la faire prendre pour Némésis elle-même, que les Grecs croyoient mère d'Hélène, Léda n'étant que sa nourrice. Elle n'a d'autres ornemens que des pendans d'oreilles : sa chevelure flotte sur ses épaules. Presque toute nue, un voile blanc jetté fort négligeamment, ne lui cache que la hanche et la cuisse gauches. Elle est placée debout, près d'un lit dont les pieds paroissent dorés : le dossier est rouge : les draps sont de couleur blanche. L'attitude du cygne peint l'Amour dans toute sa violence. Les ailes étendues, et les pattes fortement appuyées sur celle qu'il aime, il allonge son col et s'efforce de caresser avec son bec entr'ouvert la bouche de Némésis, qui d'un bras le repousse

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

mollement, tandis que son autre main passée sur le dos de son amant déguisé, semble le soutenir, l'animer, et vouloir l'élever sur son sein.

Hygin, Astron. Poët. II. 8. raconte ainsi la Fable de Jupiter changé en Cygne : le premier des immortels mouroit d'amour pour Némésis qui ne vouloit lui rien accorder. Jupin ordonne à Vénus de se changer en Aigle et de fondre sur lui, métamorphosé en Cygne. Le faux Cygne, pour éviter la feinte poursuite de l'Aigle, se réfugie dans le sein de Némésis, qui ne se doutant de rien, s'émeut de pitié pour l'oiseau menacé, et lui donne un asyle entre ses bras ; mais à peine Jupin-Cygne eut-il touché sa bienfaitrice, qu'elle se trouva surprise par un sommeil profond, et se réveilla enceinte d'un œuf dont elle accoucha en son tems, et que Mercure déposa entre les mains de Léda. D'autres ajoutent que Jupiter, pour obtenir une jouissance plus complette, changea probablement en Oie Némésis, fille de l'Océan.

Dans son Voyage en Laconie, III, 16, Pausanias raconte qu'à Sparte, dans le Temple des Vierges Leucippides, un œuf enveloppé de bandelettes étoit suspendu à la voûte : et le Peuple croyoit que c'étoit l'œuf dont accoucha Léda. L'Abbé Gédoyn, Traducteur de cet Historien Grec, ajoute en note : » il y a bien de l'apparence que c'étoit un œuf d'Autruche, » et le Peuple étoit assez sot pour croire que c'étoit l'œuf dont » Castor et Pollux étoient sortis. Cette sotte crédulité du vul- » gaire est de tous les Pays et de tous les tems ».

Jupiter voulut immortaliser sa passion pour Némésis ou Léda, en plaçant le Cygne dans le Ciel au nombre des Constellations. D'autres Mythologues prétendent que le Cygne n'obtint place parmi les Etoiles qu'en qualité d'Oiseau consacré à Apollon. Ce n'est pas la suavité de son chant, quand il est prêt à mourir, qui lui mérita cette faveur. Le Cygne ne chante point dans sa vieillesse, et son cri est plus rauque que celui des autres volatiles ; mais cet Oiseau étoit de bon augure chez les Anciens. Aussi les Poëtes se sont-ils toujours

Digitized by Google

montrés jaloux d'en porter le nom, sans toutefois oser prétendre aux mêmes faveurs.

Planche XIV.

L'un de ces deux petits morceaux représente un vase rempli de vivres qu'on ne sauroit spécifier. A côté, est un pain rond, de ceux qu'on appelle *Miche*. On distingue aussi deux petites courges, et derrière, un objet dont il n'est pas facile de déterminer la nature.

Dans l'autre gravure sont deux figues posées sur l'appui d'une fenêtre. On voit à terre un gros citron, ou la tête d'un fort champignon, ou quelque chose qui en approche, la couleur n'en étant pas assez déterminée.

Ces deux peintures furent retirées des excavations de Portici.

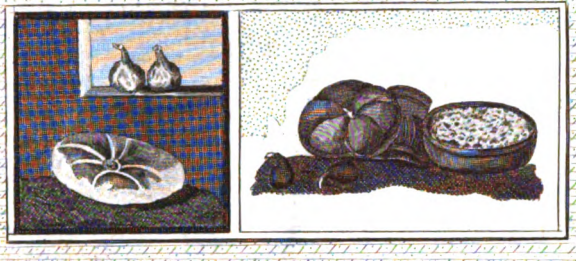
Planche XV.

Ce gracieux Tableau, découvert à Résine, nous offre sur un fond noir une Vénus Marine, avec tous ses accessoires. Le col de la Déesse est orné d'un large collier, et son bras d'un double cercle : une moitié de sa draperie légère tombe dans la mer; le reste lui sert comme de voile enflé par le vent. Elle est assise et appuyée avec grace sur la croupe d'un cheval marin, et de manière que la plante de ses pieds effleure à peine l'eau. De la main gauche elle soulève les rênes de son coursier que guide un petit Amour ailé. Ce petit conducteur porte sous son bras une cassette ; c'est sans doute une boëte de parfums. Un autre Amour voltige derrière l'aimable Divinité, et lui tient sur la tête un parasol avec ses deux mains. Un jeune Triton, précédé d'un Dauphin, va devant, tenant dans ses mains une trompe et quelqu'autre instrument; peut-être une rame.

Vénus

Digitized by Google

14



15



16



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Vénus née de la mer, ne pouvoit manquer d'être du nombre des Divinités maritimes. On l'adoroit sous les noms d'Aphrodite et d'Anadiomène. A Trœzène elle avoit un Temple sous le nom de Vénus *Pontaa* et *Limenia*, Vénus qui préside à la mer et aux ports. Les filles et mêmes les veuves alloient lui faire des sacrifices avant leurs nôces.

Vénus, née au sein de l'onde amère, étoit sans doute une de ces allégories si familières aux Anciens, par laquelle ils vouloient nous apprendre qu'il ne falloit point épuiser la coupe du plaisir, sous peine de rencontrer au fond l'amertume et l'âcreté.

Peut-être aussi, en donnant un autre sens à cet emblême moral, les Anciens avoient ordonné aux jeunes filles prêtes à se marier un sacrifice *à Vénus maritime*, afin de leur insinuer qu'il falloit assaisonner d'un certain sel le devoir conjugal, pour en conserver long-temps la fraîcheur, et pour le préserver de cette monotonie, de cette insipidité que le temps lui fait contracter si vîte.

Planche XVI.

Ce Tableau, qui nous vient de Civita, représente d'abord deux vases d'une forme différente et de couleur d'argent. L'un se termine en pointe et est couché par terre. L'autre plus grand se tient debout sur son pied. Entr'eux on apperçoit un disque ou une patère de la couleur du cuivre. Elle a trois pieds, deux anses, et est posée sur une espèce de base. Auprès est un anneau, ou cercle d'argent. A un clou est suspendu une bourse, ou une draperie verte, *clamyde*, et en travers un instrument de guerre long et menu, au bout duquel pend un lacet ou quelques rubans. Au haut d'un pilastre orné d'un voile par le milieu, sont des fruits, peut-être deux pommes : le prix des jeux Pythiens étoit une pomme. Tous les objets représentés sur cette Planche ont été rassemblés par l'Artiste, probablement pour indiquer toutes les récompenses qu'il étoit d'usage de décerner aux vainqueurs; des vases, des coupes, des armes, des cottes de maille, des

Digitized by Google

talens d'or et d'argent, des bourses, des vêtemens, des dards, des fruits, des bandelettes sacrées, etc.

Les Anciens étoient plus persuadés que nous de cette importante vérité, que l'Émulation est la mère des Vertus, et de toutes les qualités de l'esprit et du corps.

Planche XVII.

Dans ce Tableau, trouvé à Gragnano, au mois de Juillet 1759, la belle figure peinte sur un fond bleu, pourroit bien être prise encore pour Léda ou Némésis. Mais ici ce n'est plus l'Amante crédule de Jupiter métamorphosé. La sévérité du costume semble indiquer son repentir, et l'indignation de la faute qu'elle a commise involontairement. Elle a la tête couverte d'une coëffe jaune. Son vêtement blanc tombe jusques sur ses pieds, dont on n'apperçoit que le bout, et ferme exactement son sein. De la main gauche elle soutient une épée dans son fourreau et penchée sur son bras. De sa droite elle étend et soulève avec noblesse l'extrêmité de son manteau jaune : sa physionomie et son attitude expriment le dédain et la menace.

Peut-être aussi l'Artiste n'a-t-il point eu intention de peindre ici la conclusion de l'aventure du cygne de Léda. Son but étoit d'une moralité plus étendue. Il n'a prétendu sans doute que caractériser Némésis sous les traits que les Anciens donnoient à cette Divinité redoutable, dont l'invention fait bien l'éloge de leur sagesse et de leur génie. Ennemie des coupables heureux, consolatrice de l'innocent affligé, c'étoit elle qu'on opposoit à l'orgueil des oppresseurs et à l'abattement des opprimés. Elle étoit encore invoquée par ceux qui, effrayés d'un bonheur trop opiniâtre, avoient le bon esprit de prévoir et de prévenir les retours de la Fortune changeante. Cette Divinité qu'on adoroit en tremblant, avoit deux noms, propres à spécifier ses deux principaux attributs. Elle s'appelloit Némésis, quand elle veilloit à ce qu'on rendît à chacun ce qui lui est dû ; et c'étoit alors la Déesse de la Justice,

Digitized by Google

la même que Thémis. On l'invoquoit sous le nom d'Adrastée, ou Furie des enfers, quand, vengeresse des droits violés, elle punissoit les transgresseurs, des crimes cachés qu'ils avoient espéré de soustraire au fer des loix : ensorte que cette Divinité avoit été imaginée pour faire croire aux méchans que la peine du crime en étoit une suite nécessaire et inévitable. *Ultrix facinorum impiorum, bonorumque praemiatrix*, dit Ammien Marcellin, lib. 14. Ce double personnage mythologique servoit encore à caractériser la *Pudeur*, ou Astrée qui régnoit pendant l'âge d'or du monde, et qui s'envola dit-on dans le Ciel, quand le Vice vint lui disputer l'Empire de la Terre. Il ne resta alors parmi les hommes que Némésis, ou la *Crainte* du châtiment, Euménide vengeresse de la Chasteté outragée. C'est ce qu'Ovide paroît avoir eu en vue dans ce vers :

Proque metu populos *sine vi Pudor ipse regebat.*
L'homme pour *Tribunal* avoit sa *Conscience.*

Ces deux beaux Caractères ont été bien saisis par le Peintre dans cette figure ; et ce n'est pas sans raison qu'il lui fait porter une épée dans son fourreau. Sa physionomie sévère et menaçante intimide et poursuit le coupable, qui trop souvent se croit impuni, tant qu'il ne voit pas briller le fer de la Justice. Les yeux de Némésis ne semblent ouverts que pour suppléer au sommeil des loix et au bandeau de Thémis. Il est évident que Némésis n'étoit que le remords personnifié, divinisé, pour en consacrer les salutaires effets dans l'esprit religieux du peuple. Et l'on remarquera que les Anciens ne s'étoient point contentés d'en faire une froide allégorie morale, un personnage iconologique, un être métaphysique. Némésis avoit des Temples et un culte établi dans toutes les formes ; et ce n'étoit pas trop du marbre de Paros, et du ciseau de Phidias pour en faire la statue.

L'on remarquera encore que ce fut un Roi qui le premier lui bâtit un Temple ; Adraste, Roi d'Argos : d'où est venu à Némésis le surnom d'Adrastée.

Digitized by Google

Platon nous apprend que Némésis avoit une inspection particulière sur les Ingrats, et sur les offenses faites aux pères par leurs enfans; et c'est à cette occasion qu'il nous a laissé cette belle maxime : « Les hommes n'ont point dans leur sanc- » tuaire domestique de divinités plus respectables qu'un père » ou une mère accablés sous le poids des années ».

Les Égyptiens avoient relégué Némésis dans la sphère de la Lune; c'est de là qu'elle veilloit aux intérêts du juste et au châtiment des coupables. Hélas! ne seroit-ce point un Hiéroglyphe malheureusement trop vrai du peu d'influence de la justice sur les événemens de ce monde sublunaire?

Le Chancelier Bacon, dans son petit Traité *de Sapientiâ veterum*, XXII, a donné une explication aussi philosophique qu'ingénieuse des divers attributs de Némésis.

Nous avons dit que Némésis étoit quelquefois prise pour la Pudeur : la tête couverte de notre figure, son manteau blanc, et le voile qu'elle étend de son bras droit, nous le confirment, et rappellent ce trait touchant qui donne la plus haute idée des mœurs antiques. Pausanias, dans son voyage en Laconie, rapporte qu'au sortir de Sparte, on trouvoit une statue de la Pudeur; et en voici l'histoire. Icarius ayant marié sa fille à Ulysse, pressoit beaucoup les nouveaux époux de fixer leur domicile près de lui. Ulysse lassé des importunités de son beau-père, laissa le soin à son épouse d'opter entre son père et son mari : on dit qu'alors Pénélope rougit beaucoup, et ne répondit qu'en mettant un voile sur son visage. Icarius entendit ce que cela vouloit dire, et la laissa aller avec Ulysse; mais touché de l'embarras où il avoit vu sa fille, il consacra une Statue à la Pudeur, dans l'endroit même où Pénélope avoit mis un voile sur sa tête.

La Mythologie donne à Némésis quantité d'autres attributs qui sont supprimés dans notre Tableau; mais il n'en est pas moins vraisemblable que l'Artiste a voulu représenter Némésis, fille de la Justice. L'épée qu'elle porte nous apprend deux particularités curieuses. Elle désigne d'abord, moins le châtiment lui-même, que la menace du châtiment;

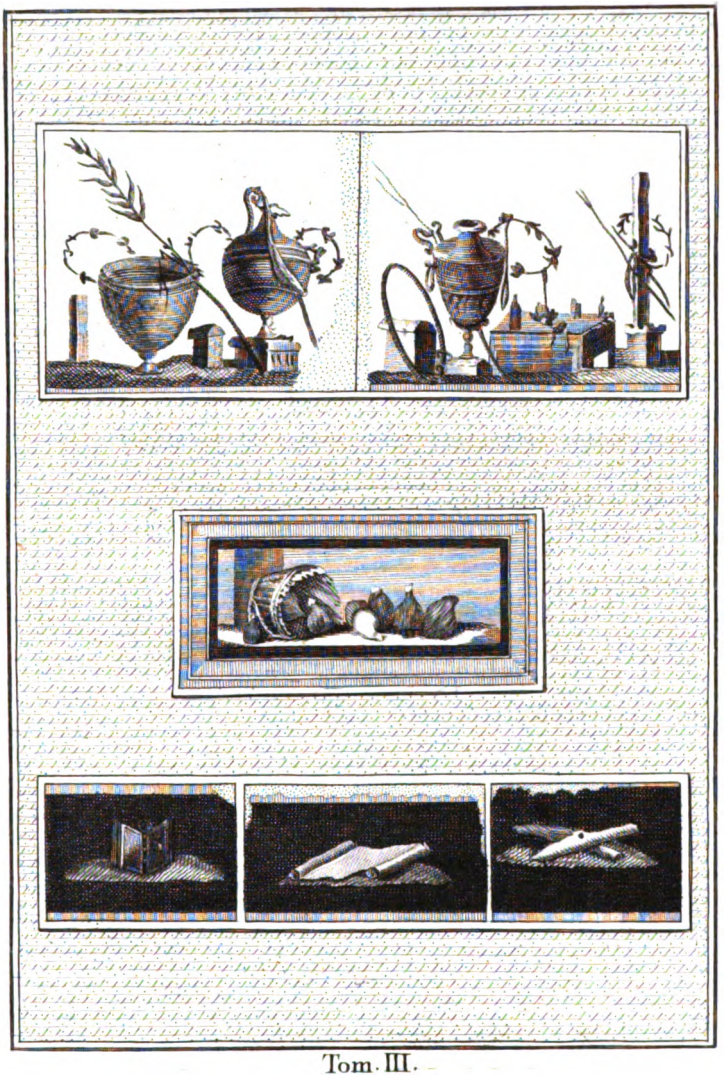
Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

et ensuite elle nous offre le modèle des épées dont se servoient les Spartiates.

Le geste que fait notre figure avec son voile ou manteau blanc, indique l'horreur qu'elle a des crimes dont elle médite le châtiment, et dont elle craint de souiller son regard ; ou bien encore, que son œil perçant pénètre dans les replis les plus cachés du cœur, et qu'elle en développe le tissu avec la même facilité qu'elle étend son voile.

Nous ajouterons en finissant, que rien n'est plus expressif que le caractère de tête donné à notre figure, et qu'il étoit bien propre à troubler le coupable, et à réveiller le remords assoupi dans son cœur.

Les Anciens mettoient plus que nous ne pensons de philosophie et de moralité dans les arts ; mais ils n'affichoient point de prétention à cet égard.

PLANCHE XVIII.

Ce petit Tableau, qui nous vient de Gragnano, est composé de deux sujets. Dans l'un, on voit de côté, et sur une base assez haute, un pilastre auquel sont suspendus une couronne de feuilles, une bandelette, une petite verge, et un long dard. Tout près est une construction basse et couverte de divers petits objets qu'on ne sauroit spécifier. A la suite on voit un grand vase qui n'a qu'une anse, et de couleur d'argent. Il est accompagné d'une couronne de feuilles, d'une longue branche de palmier, et d'un petit bandeau suspendu à la couronne. Plus loin, appuyé contre une espèce de base, est un grand cercle de métal, auquel sont attachés trois anneaux. C'est peut-être un pareil cercle que Martial a décrit dans l'Épigramme 169 du Liv. XIV. V. Oribase VI, 26. Tous ces objets semblent être un trophée des prix gagnés par un vainqueur à quelques jeux funèbres ou autres.

L'autre sujet offre un grand vase rond de couleur de cuivre, et posé sur une base ; le col en est étroit, et il a deux anses de formes différentes. Il est orné aussi d'un ruban ou.

Digitized by Google

draperie ; d'une couronne de feuilles et d'une petite verge.

A côté, est un autre vaisseau fort évasé, avec une couronne, une longue branche de palmier et des bandelettes qui tombent en feston. Deux petits pilastres séparent ces deux vases.

Planche XIX.

Cette petite Peinture encadrée contient plusieurs figues qui paroissent sortir pêle-mêle d'un cabat ou panier d'osier renversé.

L'original de cette Planche fut retiré des excavations faites à Portici.

Planche XX.

L'un de ces trois petits Tableaux carrés représente deux volumes ou rouleaux fermés et croisés. Au milieu on apperçoit en dehors un petit bouton, peut-être pour les tenir fermés. Le deuxième morceau offre un livre ouvert ou déroulé, et sur lequel on apperçoit des caractères bien réglés et écrits par petites colonnes et comme sur du papier. Dans la dernière peinture, on voit encore un livre tout ouvert, avec indication de caractères. Ce dernier volume paroît composé de plusieurs tablettes liées ensemble avec trois anneaux. Ce troisième volume a beaucoup de rapport avec nos livres modernes : il en a tout-à-fait la forme extérieure.

Ces trois petites Peintures curieuses nous viennent encore des fouilles de Portici.

Planche XXI.

Ce grouppe aimable, ce trio charmant, ce sont les Graces. A ce nom, à cette vue, le front du sage se déride : le Poëte l'Orateur, les Artistes, et sur-tout les Amans ; tous ceux qui portent un cœur sensible, tous ceux qui sont doués d'une

Digitized by Google

tendre imagination, s'arrêtent avec complaisance sur cet objet dont l'attrait sera toujours nouveau, et regrettent bien sincèrement les beaux jours de la Grèce, où les Divinités du Printemps de la vie avoient un culte public et des fêtes religieusement observées par tous les états, tous les sexes et même tous les âges. Eh ! comment ne se seroit-on pas porté en foule à leurs solemnités ? Sous l'ombrage odorant d'un bois de myrthe, au milieu d'un Temple élevé d'après les plus élégantes proportions, un Autel de marbre de Paros offroit dans toute la fleur de la beauté, trois figures, résultat des efforts de l'Art, rival heureux de la Nature dans tout ce qu'elle a de plus séduisant. Qui se seroit dispensé de venir attacher sa guirlande aux pieds de trois jeunes Vierges, couvertes et parées seulement de leur innocence, grouppées dans la plus parfaite harmonie, appuyant chacune une main sur l'épaule de sa compagne, souriant aux spectateurs avec ingénuité, et ne paroissant vouloir plaire que l'une par l'autre : telles en un mot que le burin s'est efforcé de les traduire ici d'après l'original découvert (1) à Civita ?

Nous ajouterons à ce que nous avons déja dit des Graces dans notre tome II, que, selon Plutarque, l'étymologie grecque de ce nom revenoit à cette phrase : *complaisance de la femme pour l'homme.* C'est pour cela que dans les Poésies de Sapho, les jeunes filles non mariées ont pour épithète, ἄχαρις, *sans Grace.* Pindare, dans une de ses Odes, dit que Vulcain fut engendré de Junon sans les Graces, parce que selon une variante de la mythologie, Junon toute seule, sans l'opération de son mari, conçut Vulcain. Les Grecs désignoient encore les Graces sous le mot de *sali*, *sel*, pour indiquer sans doute que le banquet de la vie seroit fade, s'il n'étoit assaisonné de l'enjouement des Graces.

Nos trois intéressantes Figures ont leurs cheveux tressés

(1) Le 28 Juillet 1760.

Digitized by Google

avec des fleurs et roulés autour d'un simple bandeau. Jamais, sur les monumens antiques, on ne voit la tête des Graces chargée de pierreries et d'or. Assez riches de leurs propres attraits, les Graces n'ont pas besoin, pour plaire, d'emprunter à la vanité et à l'opulence les ressources impuissantes de l'art. C'est spécialement pour le front et le sein des Graces que la Nature fait éclore les fleurs avec lesquelles les Graces ont tant de sympathie, et entre lesquelles seules on peut établir un parallèle. Les fleurs sont dans la Nature inanimée ce que sont les Graces dans le monde intellectuel et sensible.

On conjecture que la Grace du milieu, celle qu'on ne voit que par le dos, est Thalie; un Mythologiste Latin fournit une raison bien ingénieuse de ce qu'on peignoit ordinairement les Graces, deux vues en face, et celle du milieu par derrière : *quod* (dit-il), *omnis Gratia simplex eat, duplex redeat.* On les a toujours représentées ainsi, se donnant la main, ou les bras entrelacés. Sénèque en donne une explication morale bien imaginée : *quid illa consertis manibus in se redeuntibus chorus? Ob hoc quia ordo beneficii per manus transeuntis nihil omninus ad dantem revertitur, et totius speciem perdit, si usquam interruptus est. Pulcherrimus si cohaesit, et vices servavit, etc., etc.* Cette belle allégorie de Sénèque, contenue dans les numeros 3 et 4 du Livre premier de son Traité des Bienfaits, est fondée sur une tradition bien respectable de l'antiquité. C'est que les Graces présidoient à la reconnoissance, et représentoient trois sortes de bienfaits, donnés, pris et rendus. Les bienfaits ainsi personnifiés, l'homme assez lâche, assez peu sensible pour devenir ingrat, étoit regardé comme un sacrilége sans pudeur, qui n'avoit pas craint de porter sa main impure sur le chaste sein des Graces, et de violer les plus intactes des Vierges.

On représente aussi toujours les Graces dansantes, ou prêtes à danser, comme on les voit sur notre planche; mais on n'est pas d'accord sur leurs costumes. On les voit tantôt nues, tantôt vêtues



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

vêtues d'une draperie légère et transparente, qui ne voile une partie de leurs charmes que pour leur donner plus de prix.

L'une de nos trois figures tient à la main une branche d'arbre ou paquet de feuilles, l'autre des fleurs, et la troisième une pomme. Peut-être l'Artiste a-t-il voulu par la feuille, la fleur et le fruit, caractériser trois nuances remarquables dans la jeunesse, c'est-à-dire, l'adolescence, la jeunesse dans toute sa fraîcheur, et le terme de cet âge heureux et si court, ou le passage de la jeunesse à l'âge mûr. Pausanias, Liv. VI, chap. 24, rapporte que dans la Capitale de l'Élide, les Graces avoient un Temple où elles étoient représentées en bois avec des habits dorés; elles avoient le visage, les mains et les pieds de marbre blanc; l'une, ajoute l'Historien voyageur, tient une rose, l'autre un bouquet de myrthe, et la troisième un dé ou des osselets. Le myrthe et la rose sont consacrés à Vénus, et par conséquent aux Graces, sans lesquelles il n'y a point de beauté. Les dés ou osselets étoient un des amusemens favoris des jeunes Vierges. L'Amour étoit sur le même piédestal, à la droite des Graces. Dans notre peinture de Civita, la première de nos aimables figures tient à la main une rose, symbole du plaisir conjugal. Car, dès les temps les plus reculés, cette fleur servoit de synonyme pour exprimer ce qui caractérise le sexe de Vénus et de ses trois Compagnes, de même que la pomme que tient notre figure du milieu, partagée en deux hémisphères, indiquoit le sein de la beauté. C'est pour cette raison que ce fruit a été choisi pour servir de prix, lors du fameux jugement de Pâris; c'est pour cela encore, que les Amans de l'Antiquité donnoient en présent à leurs Maîtresses plus souvent des pommes qu'autre chose.

Chez les Anciens, ce qui constituoit spécialement la beauté d'une femme étoit le sein. Ils vantoient beaucoup les yeux de Minerve et de Junon, la taille des Nymphes, la jambe de Thétis; mais ce qui caractérisoit Vénus à leurs yeux et lui méritoit de leur part le titre de Déesse de la beauté et de mère des Graces, c'étoit son sein. Les Anciens, dont la simplicité

Digitized by Google

et la bonhommie font quelquefois sourire nos Élégans et nos Amateurs, étoient tout aussi galans que leurs neveux. Ceux qui ont créé l'allégorie charmante de la Pomme de Vénus et de la Ceinture des Graces, savoient jouir avec autant de délicatesse et plus d'énergie que nous peut-être : et en effet, le chef-d'œuvre de la Nature n'est-il pas le sein d'une femme ? il semble que la Nature ait mise toute sa complaisance à le façonner et à le placer avec avantage ; et il n'est pas facile à celle qui en est favorisée de se défendre d'un peu d'amour-propre et d'orgueil.

Parmi les fleurs que porte à la main l'une de nos Graces, on pourroit y soupçonner un lys, symbole de la virginité et de l'inpocence des trois sœurs de l'Amour. Des Mythologues prétendent que le lys étoit dédié aussi à la mère des Graces, à cause de la ressemblance du pistile de cette fleur avec un certain objet appartenant à la monture de Silène et consacré dans le culte rendu au Dieu de Lampsaque.

Ces divers attributs, la Rose, le Lys et la Pomme, confirment ce que nous avons avancé au commencement de cet article, que les Graces étoient du nombre des Divinités qui présidoient à l'union des époux. En conduisant les jeunes mariés au lit conjugal, on leur recommandoit de ne rien faire dans l'absence des Graces. Il falloit que l'épousée sacrifiât secrètement aux Graces, avant de permettre qu'on détachât sa ceinture : et peut-être a-t-on fixé à trois le nombre des Graces pour donner une leçon et un frein aux époux trop ardens, qui ravagent le champ du plaisir qu'il ne faut que moissonner.

Planche XXII.

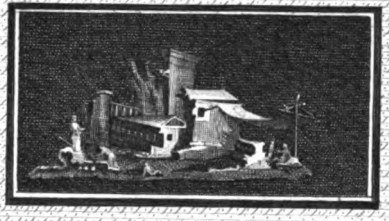
Cette Planche est une belle Marine : quantité d'édifices bordent le rivage de la mer ; ce sont des Portiques, des Galeries et des Jardins ; mais l'objet principal est un Môle qui s'étend fort avant dans la mer, soutenu par plusieurs arcades, lesquelles donnent passage à beaucoup de petites barques. Le dessus du Môle est fort riche ; on y voit trois espè-

Digitized by Google

22



23



24



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

ces d'Arcs de triomphe ou portes fort élevés et ornés de figures. Des deux côtés du Môle, est un rang de Statues, placées de distance en distance.

L'original fut découvert dans les excavations de Civita, le 21 Octobre 1758.

Planche XXIII.

Sur un fond roux-foncé, on apperçoit à peine un personnage assis sous une tente, laquelle est attachée d'un côté à un poteau, et de l'autre à un petit édifice, qui paroît tenir à un autre plus petit encore. Celui-ci a des fenêtres toutes basses; derrière est un troisième bâtiment, où il paroît y avoir deux ordres de croisées ou portiques : il est ombragé d'arbres qui paroissent être des cyprès, et d'une tour haute et carrée. A l'autre bout est une tour ronde moins élevée : sur le faîte ou fronton du premier édifice, on a placé un ornement qui ressemble à une fleur. C'est peut-être le *flos* de Vitruve. Près de là, sur le grand chemin, est un homme assis, appuyant son bras gauche à terre. Un autre individu agenouillé et le corps tout courbé, est en action de faire une offrande ou une prière à quelque Divinité, dont la Statue est placée sur une base ou sur un autel carré. Cette Statue est voisine d'un long bâton. Les cyprès peints dans ce petit Tableau, indiquent ou une maison de plaisance, ou un tombeau. Les Sépulcres chez les Anciens étoient accompagnés de plusieurs Bâtimens et de Bosquets; ils n'offroient pas l'aspect hideux de nos cimetières.

La Statue isolée est coëffée d'un ornement élevé, espèce de couverture que les Anciens avoient grand soin de placer sur la tête des Statues de leurs Divinités, pour les empêcher d'être souillées par les oiseaux. D'autres veulent que ce soit un casque ou cimier appartenant à Pallas, qui étoit comptée au nombre des douze Dieux tutélaires des Campagnes, et qui en cette qualité présidoit à la culture des oliviers. Ce pour-

Digitized by Google

roit être aussi la Statue de quelqu'un des Dieux *Viales*, *Lares Compitales*, Divinités des voyageurs, et tutélaires des grands chemins. La Mythologie des Anciens avoit tout prévu : partout et en tout temps, l'homme étoit entouré de ses Dieux ; il ne pouvoit point faire un pas sans eux.

Ce Tableau fut retiré des fouilles de Gragnano, le 24 juillet 1759.

Planche XXIV.

Sur un fond blanc, bordé d'un feston vert, ou d'une guirlande, on distingue trois Vases de couleur de terre cuite et de forme différente ; un petit oiseau peint au naturel, et un cercle appuyé contre une petite base. C'est peut-être un Tombeau : et dans cette supposition, les trois Vases contiendront les offrandes de vin, de lait et de parfums, pour en faire des libations. D'autres soupçonnent qu'on a voulu représenter les apprêts d'un enchantement, ou sacrifice magique ; comme semble l'attester l'oiseau, la pierre de forme romboïdale et le cercle de bronze, etc., etc.

Nous sommes redevables de ce morceau curieux aux excavations faites à Gragnano, le 30 Décembre 1760.

Planche XXV.

Ce Tableau, découvert à Civita, le 24 Juin 1760, excite la curiosité : au pied d'une grande roche, sous un bosquet touffu, on voit un jeune homme d'une carnation bronzée, penché sur une draperie de couleur cramoisie, et le devant du corps tout-à-fait nu. Deux ailes lui sortent du front, à la racine de ses cheveux bouclés naturellement. Il a aux pieds de petites bottes grises et garnies d'ailes par devant. Une longue Verge est à son côté et pas e sous sa cuisse. Plus loin une épée dans son fourreau, et garnie d'un nœud de rubans,

Digitized by Google

est posée sur une pierre. La poignée est de couleur d'or. De la main gauche, ce jeune homme élève en l'air le vêtement d'une jeune femme, comme pour lui couvrir la tête et le sein, qui est sans voile aucun jusqu'à la naissance des cuisses. Cette jeune Beauté a les cheveux ceints d'un diadême; elle porte des pendans aux oreilles, et un collier de perles tombe avec grace sur son col qu'embellit encore une boucle de sa chevelure. Ses pieds n'ont point de chaussures. Cette belle figure s'appuie d'une main sur une roche, et pose, en se penchant un peu, son autre bras sur l'épaule du jeune homme. Entr'eux sont deux têtes ou masques vus de profil; l'un au-dessus de leur tête, et couronné de feuilles, est placé sur un petit tronçon parmi des branches d'arbre. L'autre est à leurs pieds, élevé de terre sur une espèce de pieu. On sait que la Mythologie donne des ailes aux pieds et à la tête, non-seulement à Mercure, mais encore à Zeté et Calai fils de Borée et d'Orithie. Persée portoit aussi des talonnières ailées qu'il emprunta à Mercure.

Il faut distinguer la Verge, du Caducée de Mercure. L'une est antérieure à l'autre.

Comme il n'est pas ordinaire que Mercure ait pour attribut une épée, on conjecture que le sujet de notre Tableau est Persée et Andromède; ou Borée et Orithie; ou bien aussi Hécate ou Proserpine, et Mercure qui en eut trois filles. Nous laissons cette décision aux Mythologues.

Il est plus vraisemblable que ces deux belles figures sont Vénus et Mercure. Les Anciens aimoient à rapprocher ces deux Divinités aimables: soit pour faire sentir le charme attaché à l'Éloquence et pour apprendre aux Orateurs qu'il faut d'abord parler au cœur; soit pour engager les femmes douées de la beauté à la culture des dons de l'esprit, plus durables que les attraits de la figure; soit encore pour montrer que la persuasion règne dans tout son empire sur les lèvres d'une jolie femme. C'est ce qui a fait dire à Apulée, Métam. VI, *Venerem sine Mercurii Praesentiâ nihil unquam egisse.*

Digitized by Google

Vénus ne peut rien sans Mercure. Aussi fait-on naître l'Amour de l'union de ces deux puissantes Divinités. L'Amour, fils du Dieu de la Persuasion et de la Déesse de la Beauté ! rien de plus philosophique que cette généalogie.

Enfin, ces deux figures pourroient encore être prises pour Mercure et la Déesse *Mania*, la même que la Nymphe *Lara* ou *Larunda*, que Mercure viola dans un bosquet, en la conduisant aux enfers. Cette Nymphe fut bien excusable; elle ne pouvoit crier, Jupiter lui ayant coupé la langue, pour la punir d'avoir révélé à sa femme Junon ses intrigues avec Juturne. Lara accoucha de deux petits Dieux, connus sous le nom de *Lares* ou *Penates*, Divinités domestiques qu'on plaçoit derrière la porte, et que l'Empereur Caligula, mécontent de leur service, fit sauter par la fenêtre.

Si les deux têtes ou masques de notre Tableau étoient ailés, on pourroit conjecturer qu'ils représentent les Vents, accompagnant Borée et Orithie. L'Artiste a peut-être voulu figurer les songes auxquels présidoit Mercure. Quand on les représentoit en pied, on leur donnoit des jambes contrefaites : la justesse de cette Allégorie est sensible. Il est plus probable de croire que ce sujet représente Mercure et la Déesse *Mania*, mère des Dieux Lares, auxquels d'abord on immola des petits enfans : mais bientôt on conçut une juste horreur d'un pareil sacrifice; et pour y suppléer, on apporta pour offrande deux têtes en effigie que l'on suspendit aux arbres et aux portes.

Comme on dévouoit aussi aux Dieux infernaux la tête des mortels, on pourroit encore faire cadrer notre sujet avec la fable de Proserpine et de Mercure. Il fut un temps où l'on offroit à Saturne des victimes humaines toutes entières; on n'immoloit à Pluton que la tête. On rapporte à ce sujet que quand Hercule aborda en Italie, il fit cesser ce culte barbare, et y suppléa par des simulacres.

Il est d'autant plus vraisemblable que ces deux têtes feintes ou masques représentent les Dieux Lares, que ces Divinités

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

avoient leur place assignée dans tous les bosquets ; Varron appelle le lieu qui leur étoit consacré : *Lucus fagutalis, et larum querquetulanum facellum.* On les appelloit *Lares querquetulani, Lares viales.*

Ce qui confirme encore cette conjecture, c'est qu'il existe des médailles de la famille Anzia où les Dieux Lares sont représentés avec deux têtes de jeune homme seulement, dont l'une est couronnée.

Nous ajouterons, en finissant, que quelquefois les Dieux Lares ou Penates étoient pris pour Castor et Pollux, deux frères, dont l'un étoit mortel et l'autre immortel ; et c'est peut-être pour cette raison que de nos deux masques, celui qui est élevé sur un arbre porte une couronne, symbole de l'immortalité.

Planche XXVI.

Cet agréable sujet, peint sur un fond bleu, a été retiré des excavations de Gragnano, le 6 Août 1759.

La jeune femme qu'il représente est vêtue assez négligemment d'une draperie de couleur jaune-changeant. Son manteau ou voile est d'un rouge-clair. Sa chevelure blonde est ramassée en nœud derrière sa tête, et n'a pour ornement qu'un étroit bandeau. Son épaule et presque la moitié du sein sont à découvert, et font desirer le reste. Elle porte des bracelets d'or aux bras. Ses regards sont fixés sur un arc détendu qu'elle tient d'une main, tandis qu'une flèche est soutenue entre les doigts écartés de son autre main. Ses pieds sont nus. Ne seroit-ce point Diane, ou une Nymphe de sa suite? C'est peut-être la célèbre Athalante, qui, la première, dit-on, fit usage de flèches, à la chasse des bêtes féroces. Cependant son double vêtement qui lui tombe jusque sur les pieds, les cercles d'or qui lui servent de parure, ne sont pas le costume propre aux exercices de la chasse, et donnent lieu à diverses autres conjectures.

Digitized by Google

L'arc, comme on sait, est l'attribut distinctif de Diane; on ne la représente jamais sans son arc et son carquois, à moins qu'on ne la considère comme la Lune, Hécate, ou sous d'autres fonctions qu'elle réunit en la même personne. Pindare la caractérise sous cette dénomination : *la Vierge amante des flèches.*

L'arc détendu entre les mains de Diane semble indiquer un repos de chasse, ainsi que son vêtement qui n'est point relevé. Sur plusieurs monumens, on rencontre Diane couverte d'un long vêtement, étendue sous un arbre, son arc posé à terre, à ses pieds, et s'occupant à remettre ses flèches dans le carquois.

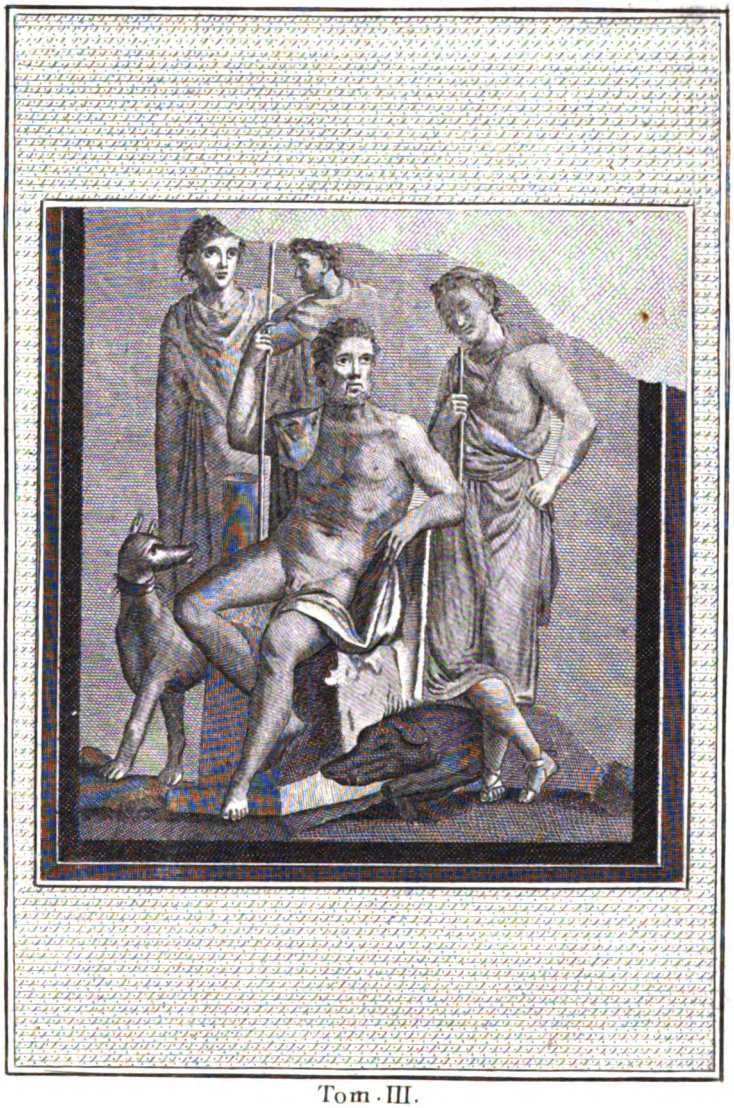
Il faut se rappeller que la Fable compte deux Athalantes, toutes deux grandes chasseresses, et qu'on a confondues plus d'une fois; et peut-être a-t-on eu raison. On sait qu'elle tua le fameux sanglier de Calydon, dont on lui donna en récompense la hure et la peau; qu'elle se laissa surprendre à la course par une ruse de son Amant; et que pour punition d'avoir profané avec son mari un temple de Cybèle, elle fut changée en lionne et Hyppomènes en lion.

Il est bien plus à propos de croire que notre aimable figure n'est autre que Vénus elle-même, qui a désarmé l'Amour : il semble qu'elle ne considère les armes de son fils qu'avec une sorte de défiance. On pourroit dire encore qu'elle médite l'usage qu'elle en doit faire.

PLANCHE XXVII.

L'original de cette Peinture antique, qui est belle et curieuse, fut un des premiers monumens qu'on a découvert dans les excavations de Résine; il étoit détaché de la muraille.

Le Sujet peut avoir rapport à la fameuse chasse de la forêt de Calydon. Le vieillard presque tout nu, n'ayant sur l'epaule et sur la cuisse qu'un bout de draperie dont on distingue mal la couleur, peut être supposé le Roi de Calydonie. Il a le coude appuyé en arrière sur le dos d'une espèce de trône de pierre, grossièrement



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

grossièrement taillée où il est assis : il s'appuie de l'autre à une longue pique qu'on pourroit prendre pour un sceptre. Il paroît prêter l'oreille au message d'un homme qui est debout, les jambes croisées, et se soutenant sur un bâton. Celui-ci a la tête couverte d'une espèce de calotte. Son vêtement de couleur verte est fort court : retenu sur une épaule autour de son col, il vient tomber sur sa hanche, et passe sous son épaule et son bras droit qu'il laisse à nu. Ses sandales sont liées avec de petites cordes ou lannières de cuir. Il porte au quatrième doigt de la main gauche un anneau avec son chaton d'une forme ronde. Ce personnage est dans l'attitude d'un homme qui raconte, et il peut bien figurer le messager des Étoliens. On voit en partie, couché à ses pieds, un sanglier dont une des pattes est tronquée; de l'autre côté du trône est un chien de chasse, dont le collier rouge est armé de pointes de fer; il peut appartenir au jeune homme qu'on apperçoit sur le plan plus reculé et dont on ne peut distinguer la couleur du vêtement. Il a le bras nu. Seroit-ce Méléagre, regardant attentivement un autre personnage vêtu de vert, qui est peut-être sa femme Cléopâtre?

Il paroît que le peintre a voulu rassembler dans son Tableau les principales circonstances de la fameuse chasse du sanglier de Calydon. Voyez les Mythologues; consultez Pausanias, X; et Strabon, X, qui donne une explication historique de cette Fable.

On conjecture que l'homme debout est un Prêtre, un Ambassadeur de paix. Il en a le costume; c'est-à-dire, la tête couverte, les chaussures d'un messager, le sceptre des héros, et l'anneau dont le chaton servoit de cachet. Les Etrusques faisoient beaucoup d'usage de ces sortes de bagues : ce qui a fait conjecturer à quelques Savans que cette peinture étoit Etrusque.

D'autres Savans sont d'avis que le sujet de ce Tableau est Hercule présentant à Euristhée le Sanglier d'Erimanthe qu'il

Digitized by Google

vient de tuer. L'anneau peut même fortifier cette opinion, en ce que c'est Hercule qui en a introduit l'usage pour servir de cachet.

Toutes ces conjectures plus ou moins heureuses, doivent d'autant moins nous arrêter, que ce Tableau capital a beaucoup souffert, et ne nous est parvenu que fort endommagé.

PLANCHE XXVIII.

Cette femme jeune et triste, qui est assise, en action d'agraffer sur son épaule, avec sa main gauche, son vêtement blanc, nous rappelle Phèdre en présence d'Hyppolite. Le marche-pied qu'on ne donnoit qu'aux Divinités et aux Reines, nous confirme encore que cette belle femme est l'épouse du Roi Thésée. Elle tient le coude appuyé sur l'un des bras de son siége, dont les pieds paroissent travaillés au tour; il est couvert d'une draperie bleue qui semble faire partie du manteau de la Princesse, dont le sein est presqu'à moitié nu. Une coëffe lui couvre la tête, et le reste de sa chevelure tombe épars sur son col et sur ses épaules. Debout, à côté d'elle, une vieille femme lève les mains et paroit parler avec beaucoup d'empressement à un beau jeune homme tout nu, n'ayant qu'un manteau, *clamyda*, fort court, qui tombe derrière ses épaules auxquelles il est attaché. Il tient d'une main une longue pique ou javelot, instrument de chasse, et de l'autre il fait un signe d'horreur aux propos de la vieille. Ce ne peut être qu'Hyppolite qui reçoit avec indignation la déclaration de l'amour incestueux que Phèdre a conçu pour lui, et que lui fait la nourrice de sa belle-mère. A travers la porte de l'appartement où se passe la scène, est un jeune écuyer à pied, tenant par la bride un cheval tout harnaché dont on ne voit point la croupe : peut-être pour faire allusion au genre de mort que souffrit *Hyppolite*, ou seulement à son nom. Les Artistes anciens avoient coutume aussi, pour ca-

Digitized by Google

ractériser un héros, de le faire accompagner d'un coursier, dans les tableaux qui les représentoient.

Les beaux vers d'Euripide, de Sénèque, d'Ovide, et surtout de Racine, nous ont trop familiarisé avec l'aventure de Phèdre et d'Hyppolyte, pour qu'il soit besoin de la rappeller ici.

Polygnote, célèbre Peintre de l'antiquité, avoit aussi consacré ce trait de la mythologie par son pinceau; il représenta Phèdre élevée de terre et suspendue à une corde qu'elle tient des deux mains, et paroissant se balancer dans les airs. On sait que Phèdre, honteuse de sa foiblesse, se pendit. Polygnote, pour couvrir ce genre de mort honteux, l'avoit peinte se balançant dans les airs avec une corde. Ce qui nous fait entendre aussi cette espèce de balancement, *oscillatio*, que les Anciens avoient imaginés pour donner une espèce de sépulture aux suicides : car on croyoit que leurs Mânes ne pouvoient jouir d'aucun repos dans les enfers; et l'on y remédioit par l'*oscillation*, qui consistoit à attacher à une corde une petite figure qui représentoit le mort, à la balancer dans l'air; après quoi, on lui faisoit des funérailles.

Note curieuse de l'Abbé Gédoin.

Cette belle Peinture, découverte à Portici, a fait naître plusieurs autres conjectures. Les uns croient y reconnoître l'ambassade de Pélée vers le Roi Acaste, dont l'épouse, nommée Hipolite ou Astidamie, devint amoureuse du père d'Achille. Le dénouement de cette intrigue est à-peu-près le même que celui de Phèdre et Hyppolite. Quelques-uns voudroient faire cadrer le sujet de ce Tableau avec l'Histoire de Stenobée et de Bellérophon, ce Héros qui le premier monta dit-on un cheval.

La plus vraisemblable de toutes ces conjectures, est celle qui croit voir représenté Adonis, quittant Vénus pour aller à la chasse.

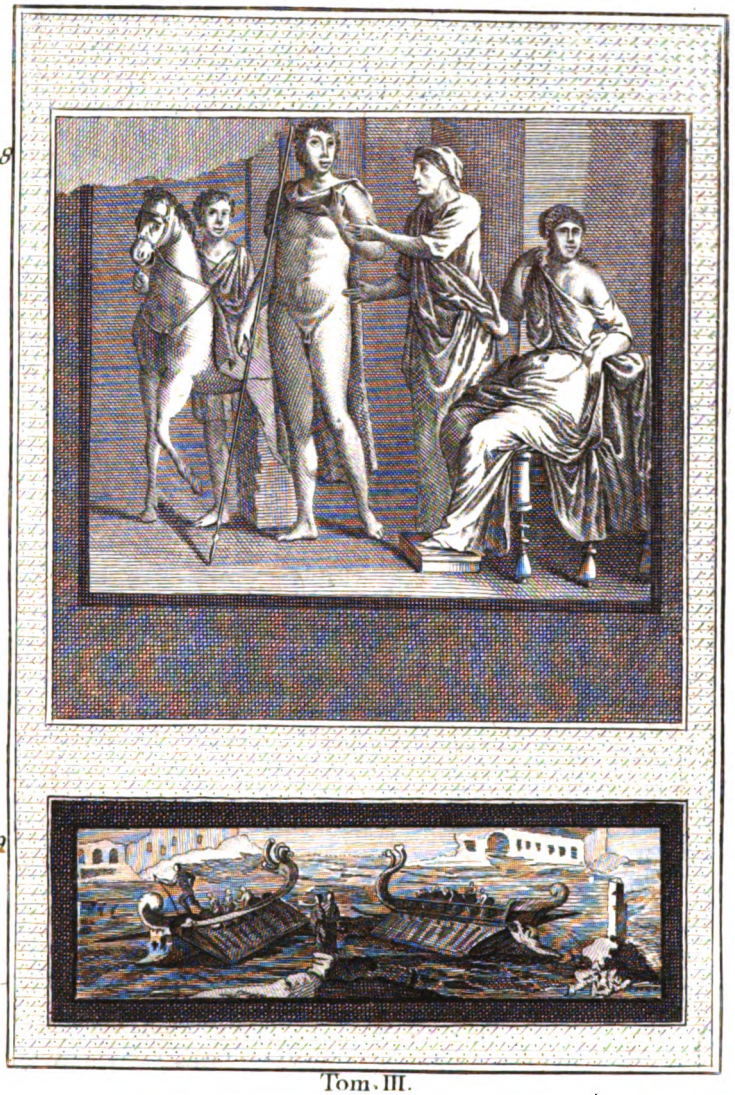
Digitized by Google

PLANCHE XXIX.

Cette Peinture oblongue, qui fait partie de deux morceaux d'Architecture que nous donnerons dans ce Volume, offre une vue de mer, enrichie de deux Trirèmes ou autres Navires de ce genre; la poupe et la proue sont garnies de leurs *aplustres*, espèce d'ornement que les Anciens mettoient au plus haut des poupes; peut-être n'étoit-ce que la flamme du vaisseau. Un rang de Boucliers paroît attaché tout le long des bancs des Rameurs, sur les côtés. Les Soldats, en entrant dans les vaisseaux, suspendoient leurs armes sur les flancs. Il y a encore d'autres accessoires qu'on ne distingue pas bien. Sur l'un et l'autre bâtiment, on apperçoit quantité de personnages, et entr'autres, un homme nu debout devant la proue, et tenant une perche ou gouvernail à la main. C'est peut-être celui qui étoit désigné chez les Anciens sous le nom de *Portisculus*, *Hortator*, *Jussor*, et dont l'emploi étoit de donner le signal aux Rameurs. Ce même Officier étoit chargé de leur distribuer tous les jours leurs vivres. Sur le rivage, sont deux figures qu'on croiroit de femmes. D'un côté une tour s'élève sur un écueil : de l'autre part, dans le lointain, sont plusieurs Fabriques ou Édifices assez vaguement peints.

Les Vaisseaux des Anciens n'étoient que des Galères plus ou moins armées, plus ou moins considérables. Le Trirème étoit un Bâtiment ou Galère des Romains, qui avoit de chaque côté trois hommes sur chaque rame, quelque nombre de rames qu'il eût d'ailleurs. Quelques Savans tiennent pour l'hypothèse des étages de rames les uns sur les autres. Scheffer et autres, ont essayé à force de supputations mathématiques, de trouver une combinaison ou arrangement pour prouver que la chose n'est pas impossible; mais de quelque manière que l'on dispose ces étages, soit en files perpendiculaires, soit en files obliques, soit en forme de rampes, difficilement pourra-

Digitized by Google



28

29

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

t-on en démontrer la possibilité pratique, c'est-à-dire qui puisse être d'un usage aisé, constant et uniforme.

Quelques Auteurs ont cru que la peine des Galères étoit connue des Romains, fondés sur un passage de Valère-Maxime, lequel en parlant d'un imposteur qui se disoit fils d'Octavie, sœur d'Auguste, dit que cet Empereur le fit attacher à la Rame de la Galère publique ; mais cela signifie qu'il y fut pendu, et non pas condamné à ramer. La plus saine opinion est que la peine des Galères n'étoit point usitée chez les Romains ; ils avoient beaucoup d'Esclaves et de Prisonniers de guerre qu'ils employoient sur leurs Galères. Ils condamnoient leurs criminels *aux mines ; ad metalla.*

Un passage de Plutarque, *in Lysandro*, paroît plutôt faire croire que la peine des Galères étoit usitée chez les Grecs.

La condamnation aux Galères n'est pas fort ancienne en France : car Charles IV fut le premier de nos Rois qui commença à avoir des Galères sur mer.

En France aussi, malgré les remontrances de la Chambre Ecclésiastique des États de 1614, on a toujours tenu pour principes que les Juges d'Église ne peuvent condamner aux Galères ; qu'autrement il y auroit abus.

La peine des Galères (ajoute l'Encyclopédie), a été sagement établie : elle conserve au service de l'État, sans danger pour la société, des sujets que leurs crimes auroient expatriés ou conduits au supplice : elle est d'ailleurs plus conforme aux loix de l'humanité.

Planche XXX.

Cette gracieuse Peinture, découverte, ainsi que la suivante, dans les excavations de Gragnano, le 4 Avril 1768, nous représente sur un fond rouge une Nymphe aimable, ou Néréide : sans aucun voile, belle de ses seuls attraits, elle tient à peine d'une main l'extrémité d'une draperie d'un pourpre

Digitized by Google

foncé, bordée d'un ourlet jaune, laquelle voltige et s'enfle au gré de l'air. Elle porte aux bras et aux jambes des cercles d'or. Une partie de ses cheveux blonds est retenue avec une petite bandelette qui forme sur le front une espèce de croissant renversé. Le reste de sa chevelure tombe avec grace sur ses épaules. Un double cordon vient se croiser au milieu de son sein qui a la forme la plus heureuse. Le goût le plus pur a présidé au dessin de cette belle figure. Le pinceau le plus léger en a marqué les contours remarquables par leur flexibilité, par cette molesse, cette aisance qu'on ne peut rencontrer et saisir qu'après une étude approfondie de la nature. Notre Néréide est assise à peine sur le dos d'un monstre ou cheval marin de la couleur de l'eau de la mer; elle en dirige le frein et les rènes avec sa main gauche. Les Néréides montoient quelquefois aussi des chevaux ailés, des dauphins, etc.

Les Nymphes des eaux étoient en grand nombre. Hésiode compte jusqu'à trois mille filles de l'Océan (Océanides), habitantes de lacs; mais on ne donne à Nérée que cinquante filles, dont la mer étoit le séjour spécialement consacré. Parmi les Nymphes de l'Océan, le bon Hésiode nomme Téleste au manteau jaune. Philostrate, en faisant le portrait de Galatée, l'une des Néréides, lui donne une draperie de pourpre marine. Homère caractérise Thétis, divinité de la mer, par son grand voile. Tous ces détails prouvent la fidélité du Peintre au costume de la figure que nous avons sous les yeux.

Quant à la couleur des cheveux, les Poëtes n'ont pas toujours été d'accord. Horace, Ovide et Théocrite donnent aux Néréides et à Glaucus une chevelure verte ou azurée. Virgile au contraire dit que Lycoris, Nymphe de la suite de Climène, fille du Fleuve Pénée, la Nymphe Aréthuse et quelques autres Néréides, étoient blondes. Homère, quelque part dans son Iliade, nomme une certaine *Amatia*, du chœur des Néréides, laquelle avoit de belles tresses.

Il n'est pas rare de rencontrer sur les médailles des monstres

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

marins, femmes jusqu'à la ceinture, le reste du corps se terminant en queue de poisson. Plusieurs Antiquaires s'accordent à les appeller *Néréides*, et non *Sirènes*. Pline n'a pas craint de leur donner une existence physique dans son Histoire Naturelle; mais les Savans Naturalistes modernes ont vu dans cette assertion d'un Ecrivain d'un tel poids, non pas la crédulité d'un esprit ordinaire, mais la fidélité d'un Historien, rapportant les Fables de ses contemporains sans y croire, et pensant qu'il suffisoit de les citer pour les réfuter : et voilà le sens qu'il faut donner à quantité d'autres passages de ce grand Peintre de la nature.

L'Artiste s'est montré aussi le rival heureux des Poëtes qui tous peignent les Néréides d'une beauté sans tache, et d'une jeunesse dans toute sa fleur. Voyez la Galatée d'Ovide. Ce qui a donné lieu à plus d'une intrigue amoureuse. On connoît les aventures d'Eacus et de Psamatée, de Pélée et de Thétis, etc. Ensorte que ces Divinités ne furent point toujours censées vierges. Virgile n'en cite qu'une qui résista à l'exemple de ses compagnes, la sage Panopée. Cependant Orphée, dans ses Hymnes, les appelle *Filles chastes et pures;* mais ce Poëte théologien parle mystiquement, et n'entend par Néréïdes que les ames qui n'ont point été, ou ne seront plus unies à des corps. Cette théogonie d'Orphée explique les bas-reliefs trouvés sur des tombeaux antiques, et représentant des monstres marins, des Néréïdes. Ces Nymphes (1) n'étant qu'un emblême des ames, habitantes les Champs-Elysées, qu'on plaçoit dans l'Océan, et le mot Phénicien *Nephas.*, répondant à

(1) On sait que pour donner une idée sensible de l'ame, les Anciens lui assignoient pour emblême un papillon : d'un autre côté, les Naturalistes appellent *Nymphe* cette petite coque, cette pellicule déliée qui renferme le ver avant sa métamorphose en papillon : ne pourroit-on pas présumer que le nom de *Nymphe* des Mythologues répond au nom de *Nymphe* des Naturalistes ?

Digitized by Google

celui d'*Anima*, *Ame*. Par *Nérée*, Orphée désigne aussi dans ses Hymnes le principe de toutes choses, par allusion, sans doute, au système de Thalès, Philosophe grec, qui prétendoit que l'eau étoit la cause efficiente et primitive de l'Univers.

Quelques Mythologistes imaginent que Nérée peut avoir été quelque Prince célèbre dans l'art de la navigation, et qu'on venoit le consulter de toute part sur cette matière. On pourroit conjecturer aussi qu'on a donné le nom de Néréïdes à des Princesses qui habitoient des îles ou les bords de la mer, et qui se rendirent fameuses par l'établissement du commerce maritime.

Les Néréïdes avoient des bois sacrés et des autels en plusieurs endroits de la Grèce, sur-tout sur les rivages de la mer. On leur offroit en sacrifice du lait, du miel, de l'huile, et quelquefois on leur immoloit des chèvres.

Les noms que les Poëtes donnent aux Néréïdes, sont presque tous tirés de la Langue Grecque, et conviennent fort à des divinités de la mer, puisqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, la bonace, les rades, les îles, les ports, etc.

Tout cela étoit personnifié, divinisé. Le génie poétique des Anciens donnoit de la vie à tout. Tous les corps à leurs yeux prenoient un ame; et ils revêtissoient d'un corps toutes leurs idées abstraites; ensorte qu'on pouvoit appeller leur mythologie : *la Philosophie en images.*

Planche XXXI.

Ce Tableau, trouvé dans le même appartement que celui qui précède, et auquel il fait pendant, représente sur un fond rouge une Nymphe ou Néréïde toute nue, vue par le dos : ses cheveux blonds, tressés autour de son front, forment un nœud derrière la tête. Des perles lui pendent aux oreilles : une draperie

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

draperie de couleur changeante de verd en jaune voltige autour d'elle, retenue par un lacet d'or qui lui passe pardessus l'épaule ; des cercles d'or ou bracelets ornent ses poignets. De la main droite elle verse dans un plat d'or pur, d'une certaine liqueur contenue dans un vase de la même matière. Elle est couchée sur le dos d'un monstre, de couleur d'eau de mer et tacheté, espèces de Tygre marin ou de Panthère, en action de lécher ce qui tombe dans le plat : fruit du caprice et de l'imagination de l'habile Artiste.

Les Anciens croyoient que les femmes qui perdoient la vie dans la mer, étoient métamorphosées en Néréïdes.

Sur quelques Monumens, on voit des Néréïdes, moitié femmes, moitié poissons. En Phénicie on adoroit une Nymphe qui avoit cette forme. Peut-être n'est-ce qu'un Hiéroglyphe de la Métempsicose, ou passage de l'ame humaine dans le corps de quelqu'animal ou de quelque plante. Ce système que plusieurs Philosophes ont sans doute enveloppé de ténèbres, ou embarrassé d'absurdités, à dessein de mettre, pour ainsi dire, la Vérité à l'abri sous le mensonge même : ce système, dis-je, n'étoit, peut-être, dans l'origine, qu'une façon de s'exprimer, pour faire sentir que tout, dans la Nature, est cause et effet tout ensemble ; que la vie et la mort ne sont que des manières d'être relatives ; que les trois règnes de la nature existent l'un par l'autre et l'un dans l'autre, composés des mêmes élémens, qui ne diffèrent que par leurs formes accidentelles ; qu'il n'y a ni perte, ni gain dans l'ordre universel ; que tout y est compensé et dans un équilibre parfait : ensorte que, par exemple, si la plante nourrit l'homme, l'homme, à son tour, rendu à la terre, fournit à la plante des sucs nourriciers, etc. etc. etc. La doctrine Evangélique est venue épurer ce système trop hardi de la Théologie Payenne.

Digitized by Google

PLANCHE XXXII.

Ce petit Sujet, découvert à Portici, est assez curieux. On y voit aux deux côtés deux Autels carrés, dont les angles et les bords inférieurs sont ornés de larges feuilles. Au milieu est un petit cadre, contenant des Arabesques. Entre ces deux Autels est une niche garnie en devant d'une balustrade, sur laquelle paroît appuyé un grand bassin de forme ronde et de couleur jaune. Derrière est une figure nue et debout, touchant ce vase de ses deux mains. De part et d'autre de la niche sont deux Candélabres travaillés en façon d'arbre ou d'arabesque. Sur chacun d'eux est perchée une colombe de couleur brune. Les aîles étendues, toutes deux paroissent regarder en l'air et sont tournées du côté de la figure du milieu.

Ces détails pourroient faire croire que l'Artiste a voulu représenter le vase de Dodone, et les fameuses colombes qui parloient sur les chênes de la forêt de Chaonie.

Les vases d'airain ou chauderons raisonnans de Dodone ont été très-célèbres dans l'antiquité. En voici la description d'après Etienne de Bysance : il y avoit à Dodone deux colonnes parallèles et proches l'une de l'autre. Sur l'une étoit un vase de bronze, et sur l'autre une statue d'enfant qui tenoit un fouet d'airain mobile et à plusieurs cordes. Lorsqu'un certain vent venoit à souffler, il poussoit ce fouet contre le bassin, qui résonnoit tant que le vent duroit. Et comme ce vent régnoit ordinairement à Dodone, le chauderon résonnoit presque toujours. Delà le proverbe : *Æs Dodonæum, airain de Dodone,* qu'on appliquoit à quelqu'un qui parloit trop, ou à un bruit qui duroit trop long-tems. On auroit pu en faire aussi l'emblème des flatteurs et des faux amis, qui parlent selon le vent qui règne.

Quelques Auteurs ont prétendu qu'il y avoit dans le Temple de Jupiter Dodonéen beaucoup de bassins contigus et

Digitized by Google

placés de manière qu'en touchant à un seul, tous les autres résonnoient aussi-tôt. Dans la description du Temple de Dodone, Strabon, Liv. VII, ne parle point des deux colonnes; et dit seulement que la statue de l'enfant étoit placée sur le vase même. Philostrate II, Imag. XXXIV, n'admet non plus qu'un seul bassin; mais à la place de l'enfant et de son fouet, il met une statue de la Déesse Echo, portant sa main à la bouche.

Le nombre des colombes de Dodone n'est pas déterminé. On en compte tantôt deux, tantôt trois, quelquefois une seule. Hérodote, qui les fait noires, raconte ainsi l'origine de cette Fable : deux Prêtresses Egyptiennes et par conséquent noires, furent enlevées de Thèbes et vendues, l'une en Libie, l'autre en Grèce. Elles y établirent les premières des Oracles, et fondèrent celui d'Ammon et celui de Dodone; ces femmes furent appellées colombes, parce qu'étant étrangères on n'entendoit pas ce qu'elles disoient, et qu'elles parloient un langage qui ressembloit à celui des oiseaux. Quand dans la suite elles parvinrent à se faire comprendre, on dit que la colombe avoit parlé.

Tout rendoit des oracles dans la forêt de Dodone; les oiseaux, les ruisseaux, les vases d'airain, les feuilles de chêne et de hêtre : mais rien n'étoit moins miraculeux : les Prêtres se postoient dans le creux des vieilles souches de la forêt, et rendoient des réponses au peuple, qui, se tenant par respect éloigné de ces arbres sacrés, n'avoit garde de reconnoître le charlatanisme.

Cicéron, *de Divinatione*, lib. I et II, fait entendre que c'étoit une femme qui présidoit aux oracles qu'on rendoit à Dodone, en jettant les sorts dans une urne. Ce qui explique assez bien le sujet de notre Tableau. A moins qu'on veuille prendre notre figure pour Vénus; d'après quelques Savans qui prétendent que le Temple de Dodone étoit consacré tout à la fois à Jupiter et à Vénus. Les femmes qui rendoient des ora-

Digitized by Google

cles s'appelloient Dodonides, et parloient tantôt en vers, tantôt en prose. On a fait un recueil de leurs réponses.

La fontaine de Dodone étoit célèbre aussi : outre qu'elle rendoit des oracles par son murmure, elle avoit la propriété de rallumer les torches nouvellement éteintes, et même d'éteindre celles qui étoient allumées ; effet tout naturel de la densité plus ou moins grande des vapeurs sulfureuses qu'elle exhaloit. Notre Province du Dauphiné possède des Fontaines non moins merveilleuses.

L'oracle de Dodone étoit le plus ancien de la Grèce. Il fut fondé environ 1400 ans avant J. C.

Consultez l'excellente Histoire des Oracles, par Fontenelle.

Planche XXXIII.

Cette Planche est composée de deux petits Sujets. Le premier représente, entre deux pilastres égaux, un tigre s'approchant d'une espèce de corne, ou vase à boire, dont la forme n'a peut-être été déterminée ainsi que par le caprice du Peintre. Les tigres étoient consacrés à Bacchus, parce que, dit-on, ils aiment beaucoup le vin, ou plutôt pour caractériser les effets trop souvent funestes de cette boisson prise sans mesure.

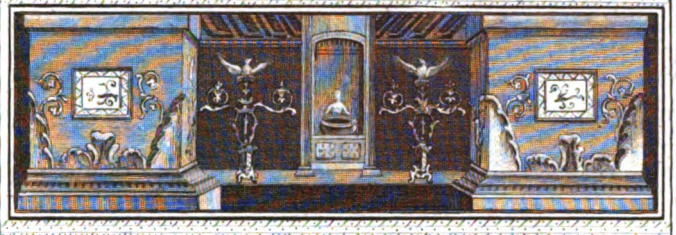
Dans la seconde partie, on voit entre deux autres pilastres inégaux en hauteur, deux pigeons sauvages ou ramiers, dont l'un à terre, l'autre perché sur le couvercle d'une boite carrée oblongue, soutenue sur six pieds et entre-ouverte. Le fond de ce Tableau est noir.

Planche XXXIV.

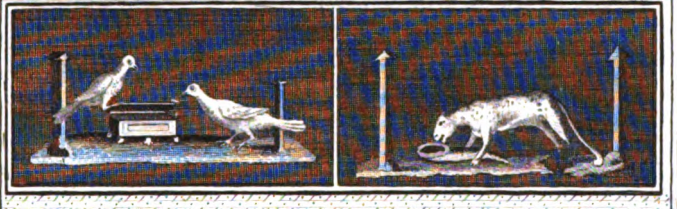
Cette Peinture, sur un fond noir aussi, offre parmi quelques herbages, deux oiseaux qui ont les pattes, le col et le bec longs comme ceux de la cigogne. Peut-être sont-ce

Digitized by Google

32



33



34



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

35



36



Tom. III.

Digitized by Google



Digitized by Google

deux ibis, oiseaux d'Egypte, qui ressemblent beaucoup aux cigognes.

Planche XXXV.

Il est fâcheux que cette gracieuse Peinture, trouvée dans les excavations de Civita, ait tant souffert. La Nymphe ou Néréide qu'elle représente est l'ouvrage d'un pinceau délicat et suave. Cette belle figure est presque toute nue, la draperie rouge qui passe par-dessus l'une de ses épaules, paroissant emportée par le vent. Sa chevelure blonde est proprement ajustée avec une petite bandelette entrelacée de feuilles de quelque plante de mer. Le taureau marin, au col duquel elle se tient embrassée et qui a un beau mouvement de tête, est d'une couleur qui approche du vert. Si ce n'étoit pas un monstre marin, on pourroit voir en lui le Taureau qui enleva Europe. Mais l'attitude et l'expression de la Nymphe nous interdisent cette conjecture. Notre Néréide semble caresser le monstre et approcher sa bouche de ses naseaux, comme pour lui donner un baiser. Cette familiarité, naturelle à une Divinité de la mer envers un sujet de son Empire, ne pourroit convenir à la fille d'Agénor, qui fut enlevée malgré elle, dit-on, par un taureau qu'elle ne soupçonnoit pas d'abord cacher le maître des Dieux lui-même.

Planche XXXVI.

Cette Peinture antique, moins endommagée que la précédente et découverte au même endroit, représente un Centaure courant au galop. Une peau nouée sur sa poitrine passe sous son aisselle droite, et va couvrir son épaule gauche. D'une main il tient un bâton : l'autre est élevée par-dessus sa tête, comme pour arranger ses cheveux qui sont hérissés. La partie du cheval est couverte d'un poil long et rude.

Digitized by Google

Nous avons déja parlé des Centaures. Nous ajouterons ici que Plutarque rapporte qu'on présenta aux sept Sages de la Grèce un Centaure né d'une cavale; que Pline dit en avoir vu un apporté d'Égypte à Rome, et embaumé à la manière du pays. Saint Jérôme raconte que Saint Antoine rencontra un Hyppocentaure dans le désert. Toutes ces autorités et d'autres qu'on pourroit y joindre, ne suffisent pas peut-être pour décider la question, s'il peut exister des Centaures, des Faunes, etc. C'est aux Naturalistes modernes à fixer notre croyance sur ce point, ainsi que sur beaucoup d'autres.

PLANCHE XXXVII.

Le sujet de cette peinture, trouvée à Civita le 28 Juin 1760, est le même que celui de la trente-deuxième Planche de notre premier volume, dont l'original fut découvert à Résine vingt-ans auparavant : mais le Tableau que nous avons sous les yeux est d'une manière moins franche, moins correcte et moins noble que l'autre.

Le vieillard, assis sur une roche au pied d'un arbre, est presque tout nu. Le mauvais état de l'original nous empêche de bien distinguer ce qui lui passe sur la cuisse gauche; on peut conjecturer que c'est une peau. Il n'est donc point difficile de reconnoître dans cette figure barbue, aux longues oreilles et au front cornu, le Silène Marsias enseignant au jeune Olympe à jouer de la flûte, garnie de ses deux chevilles. La figure nue aussi du jeune élève est pleine de vérité et de naturel.

Nous avons déja parlé du Satyre Marsias et d'Olympe. Nous dirons seulement ici qu'on fait honneur à Iagnide de l'invention de la flûte, qu'on fait remonter, d'après les marbres de Paros, à l'an du monde 2499.

Plutarque rapporte qu'à Délos on voyoit la statue d'Apollon, qui tenoit dans sa main gauche le groupe des trois Graces, dont l'une avoit pour attribut la lyre, l'autre la flûte, et la

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

troisième les pipaux. Et cette statue étoit crue si antique qu'on la disoit l'ouvrage du ciseau de Mérope, artiste contemporain d'Hercule.

Pausanias, dans son voyage de Béotie, IX, 12, nous apprend que les Thébains érigèrent une statue, tout à côté de celle du grand Epaminondas, à Pronomus joueur de flûte, lequel en inventa une avec laquelle il exécutoit toutes sortes d'airs, dans quelques modes qu'ils fussent composés. Avant lui on se servoit de trois sortes de flûtes, suivant les trois modes de musique, le Dorien, le Phrygien et le Lydien. Pronomus le Thébain mérita une statue de ses compatriotes pour avoir imaginé ces deux espèces de chevilles propres à modifier, à varier les tons. Il étoit encore excellent acteur, et composoit aussi des cantiques religieux.

Dans ce tems, la théorie de la musique n'étoit point séparée de la pratique. Le même homme, communément composoit des Hymnes patriotiques, les mettoit en chant, et les exécutoit sur des instrumens, que souvent lui-même aussi avoit faits, ou du moins perfectionnés. Un tel homme de génie méritoit sans doute une statue à côté du défenseur de la Nation. Faire passer dans l'ame de ses Concitoyens un noble enthousiasme, les rendre sensibles à l'harmonie, et souvent les enflammer du plus généreux courage, étoit un aussi grand service, peut-être, que celui de les mener en campagne et de les mettre en présence de l'ennemi.

Planche XXXVIII.

Cette Peinture, découverte à Gragnano, ainsi que les deux Sujets suivans, représente un jeune homme ailé, couronné de feuilles, une petite draperie jaune passée sur son bras gauche et une crosse à la main droite.

C'est peut-être un Bacchus. On lui donne quelquefois des ailes : les buveurs en ont besoin. La crosse peut encore lui

Digitized by Google

convenir ; ce Dieu étant invoqué avec Cérès, et mis au nombre des Divinités rustiques.

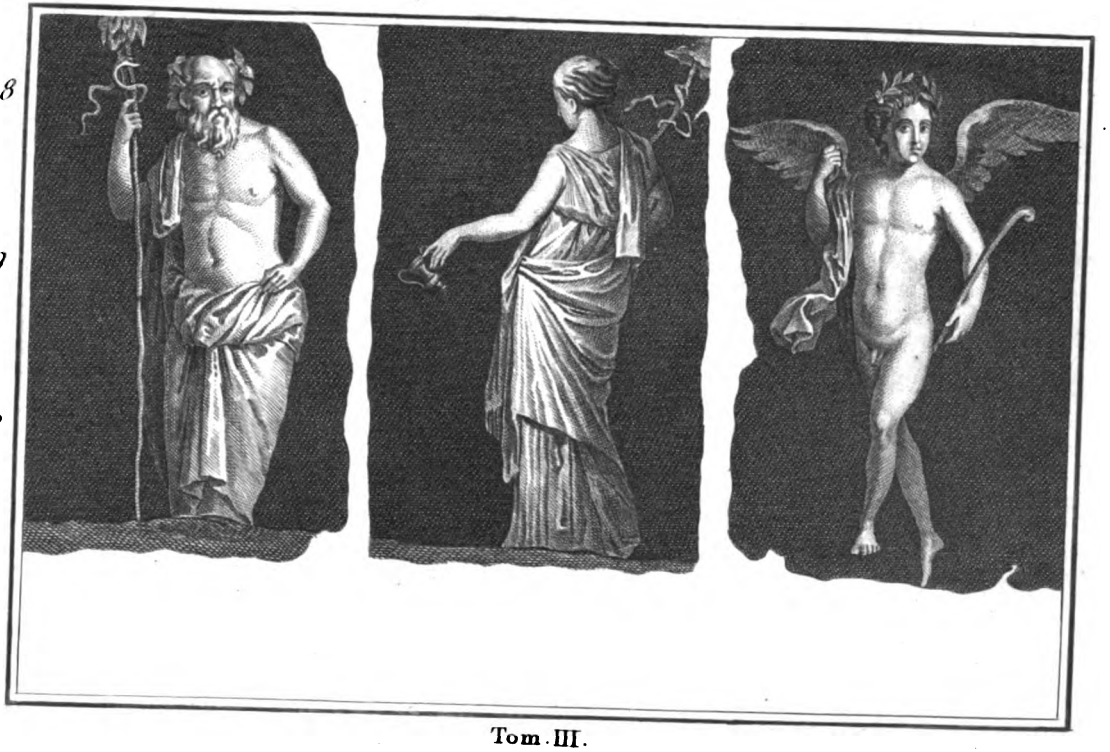
Peut-être aussi n'est-ce qu'un Faune, dont la crosse et la couronne de feuilles étoient les principaux attributs. Quant aux ailes, les Etrusques en donnoient à tous leurs Dieux : soit comme symbole caractéristique de la Divinité, soit pour exprimer le prompt secours que les Dieux accordent à ceux qui les prient, soit encore afin d'avertir que pour être exaucé, il faut se détacher de la terre, élever son esprit sur les ailes de la prière, et faire prendre à la pensée son vol dans les Cieux : *sursum corda*.

Quelquefois aussi ce Dieu Faune, le même que Pan, est pris pour le soleil ; et dans cette supposition, les ailes ne lui sont point étrangères : on en donnoit à Mitras, Harpocrate et autres Divinités symboliques du soleil, pour désigner la rapidité de sa course et le vol du tems.

J'inclinerois beaucoup à voir dans notre figure un portrait de l'Amour pastoral. Ah! comment peindre l'amour des bergers autrement que sous les traits aimables et doux d'un beau jeune homme ailé ; la tête ceinte de fleurs des champs, n'ayant pour vêtement qu'une espèce d'écharpe, et pour armes qu'une houlette. J'aime à croire que de tous les Dieux de la Mythologie, ceci est le moins fabuleux. On peut le rencontrer au sein des campagnes, tel qu'on s'est plu à le peindre ici. C'est lui qui a servi de modèle aux compositions naïves de Théocrite, de Virgile et de Gessner. C'est lui qu'éprouve sans le savoir l'innocente villageoise qui n'est point encore sortie de son hameau. Et c'est lui enfin que l'Auteur du Devin du village a crayonné avec tant de vérité et de graces sur le théâtre de la féerie et du luxe.

PLANCHE XXXIX.

Digitized by Google



38

39

40

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche XXXIX.

Cette belle figure de femme est admirablement bien drapée. Son vêtement est violet changeant; et son manteau de dessus, blanc; une coëffe lui cache sa chevelure. De la main gauche, elle porte un tyrse entrelacé de bandelettes. Elle tient de la main droite un petit vase à deux anses régulières.

C'est peut-être une Bacchante; les Bacchantes n'étoient pas toujours furieuses, échevelées, et le sein découvert. Elles se recueilloient et prenoient un air grave et décent, quand il falloit faire un sacrifice.

Cette figure paroît appartenir aux initiations des mystères de Bacchus.

Planche XL.

Ce Vieillard chauve et barbu, couronné de pampres, vêtu de blanc jusqu'à la ceinture, debout, et appuyant son bras gauche élevé sur un tyrse, ou long bâton orné de feuilles par le bout et entrelacé d'un serpent, est vraisemblablement un Silène : il en a tous les attributs.

Le serpent fait allusion aux mystérieuses orgies de Bacchus, où il jouoit un rôle. Et dans ce cas, le vieillard sera Bacchus l'Indien, ou Osiris; car le serpent étoit un Hiéroglyphe de la Victoire.

Mais la conjecture la plus vraisemblable, seroit de voir dans notre Figure un Esculape. Ce Dieu de la Médecine est représenté ainsi sur les Médailles antiques : d'ailleurs, le serpent lui est spécialement consacré, comme symbole de la santé; et aussi, comme l'emblême de la Prudence qui devroit caractériser tous les conseils d'un Médecin. Tous les serpens indistinctement n'étoient point consacrés à Esculape : cette prérogative n'appartenoit qu'à une espèce particulière de ce reptile; dont la couleur tire sur le jaune; ceux-là ne font point de mal,

Digitized by Google

et l'Epidaurie étoit le Pays où il s'en trouvoit davantage. Le Serpent qui fut transporté à Rome étoit de cette couleur : c'étoit probablement aussi de ces sortes de serpens dont les Bacchantes entortilloient leurs thyrses, ou les paniers mystiques des orgies, et qui inspiroient tant de crainte aux nouveaux initiés.

Le serpent représentoit aussi le soleil : dans les figures de Mithras, il environne quelquefois cette Divinité orientale, à plusieurs tours, pour donner une idée du cours annuel du Soleil sur l'écliptique, qui se fait en ligne spirale.

Le serpent est la Divinité la plus sacrée des Nègres de la côte de Juidah; et le respect religieux qu'on a pour le grand *Serpent-Fétiche*, s'étend à tous les serpens de son espèce qui n'est point venimeuse. Ce reptile a un Temple magnifique; et pour victimes, un certain nombre de filles choisies, qui après avoir immolé leur virginité par le ministère des Prêtres *Fétichères*, deviennent Prêtresses à leur tour, sous le nom de *Bétas*.

On prétend montrer à Milan, dans l'Eglise de Saint Ambroise, un *Serpent d'Airain*, qu'on dit être le même que celui de Moyse.

Planche XLI.

Ce Tableau, dont le fond est blanc, représente un morceau d'Architecture peint en marbre. Sur une corniche de couleur chaire-obscure, s'élève une figure de Scylla, femme jusqu'à la ceinture; le reste du corps se termine en deux larges feuilles d'ornement, espèce d'arabesques, ou de queues de poisson, couvertes d'écailles. Elle est nue : ses cheveux courts sont en désordre; elle fronce les sourcils, et ses yeux hagards paroissent d'intelligence avec son geste menaçant; de ses deux mains elle élève en l'air un gouvernail, comme pour en frapper le groupe qui est sous elle. Ce sont trois monstres marins : l'un

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

qui ressemble à un loup ou à un chien, saisit avec ses dents un jeune homme par la poitrine : l'autre, qui paroît être un cheval, mord la tête d'un enfant : le troisième, qui est encore un cheval, mord aussi l'épaule d'un autre jeune homme. Ces six figures ne se voient qu'à moitié; le reste de leur corps est caché par la corniche.

L'original de cette Planche fut découvert dans les excavations de Gragnano, le 14 Avril 1760.

Le portrait que l'Auteur de notre Figure a tracé de Scylla, est conforme à la Peinture effrayante qu'Homère, Virgile, Ovide, et l'Auteur du petit Poëme intitulé *Ciris*, nous en ont laissé d'après leur inépuisable imagination.

Nous ne répéterons point ici ce que les Mythologues, les Poëtes et les Historiens racontent de merveilleux sur Carybde et Scylla, cette Fable est assez connue.

La Morale s'est emparée à son tour de cette fiction poétique : la vie est comme un fleuve rapide sur lequel il faut conduire sa barque avec prudence; on y rencontre des détroits dangereux : les côtes sont bordées d'écueils. C'est sur-tout dans l'âge des passions qu'une sage manœuvre est nécessaire pour ne point quitter le courant du milieu, et pour éviter de tomber de Carybde en Scylla.

Planche XLII.

Le fond de ce Tableau, trouvé le 16 Juillet 1759, au même endroit que le précédent, est aussi d'un blanc sale, et le sujet en paroît être le pendant. Sur un morceau de corniche peinte de diverses couleurs, soutenue par une colonne, et ornée d'*aplustres* aux deux angles, est représentée la figure d'une femme, au visage doux et modeste, aux cheveux blonds, divisés avec soin sur le front et déliés sur les épaules : elle est habillée d'une longue tunique bleu-céleste, avec une frange d'un rouge changeant. Par-dessus, elle porte un autre

Digitized by Google

vêtement roussâtre, fermé par-devant, et qui ne descend pas plus bas qu'à l'endroit de la ceinture. Elle a de larges manches tombantes : de la main droite, elle relève un pan de sa tunique ; avec le pouce et le doigt index de la main gauche, elle étend un voile verd. Les chaussures de ses pieds joints ensemble, sont de couleur d'or, ainsi que l'ornement, aigrette ou espèce de fleur qu'elle a sur la tête.

Les deux *aplustres* (ornement des poupes de vaisseaux), qui accompagnent les angles de la corniche peinte dans notre Tableau, ont fait conjecturer que la figure est la Déesse Matuta, la même qu'Ino et Leucothoë, Divinité marine, propice aux Navigateurs.

On sait la réponse que fit le Philosophe Xénophane aux Eléates, qui lui demandoient s'ils feroient bien de continuer à Leucothoë leurs sacrifices, accompagnés de pleurs et de lamentations : il leur répondit que, s'ils la tenoient pour Déesse, il étoit inutile de la tant pleurer ; et que, s'ils croyoient qu'elle eût été du nombre des mortelles, ils se pouvoient passer de lui sacrifier. *Le Chevalier de Jaucourt.*

Si nous en croyons quelques Auteurs, non-seulement les souliers étoient chargés de feuilles d'or, il y en avoit même dont les semelles étoient d'or massif. Le luxe n'en demeura pas là. La vanité de la parure des souliers alla si loin, que non-seulement le dessus du soulier étoit garni de pierreries, mais tout le soulier même. Les souliers d'hommes étoient communément noirs. Ceux des femmes pour l'ordinaire étoient blancs. La couleur rouge des souliers fut pendant un tems à Rome affectée aux Courtisannes.

On ôtoit ses souliers, en se mettant à table.

Les Esclaves marchoient nus pieds ; et on les appelloit à cause de cela *Caetati* ou *Gypsati*, des *pieds poudreux*.

Les Magiciennes, dans leurs mystères, avoient un pied chaussé et l'autre nu.

Pour terminer en deux mots cet article, sans entrer dans

Digitized by Google

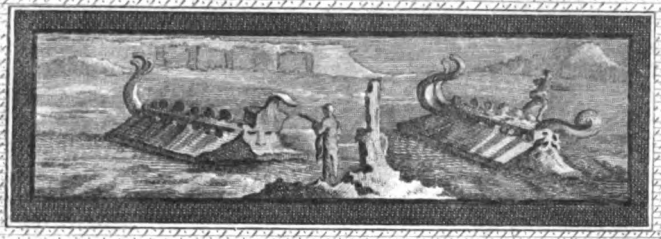


Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

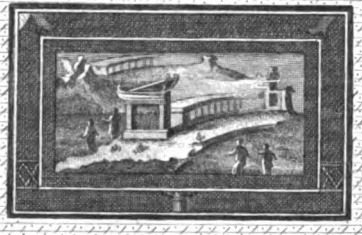
43



44



45



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

des conjectures vagues, nous dirons que cette figure de femme, avec tous ses accessoires, n'est qu'une fantaisie d'Artiste, et l'un de ces caprices si familiers aux Anciens Peintres en ornemens, chargés de la décoration d'un Théâtre, d'un Palais ou d'un Temple.

Planche XLIII.

Le sujet de cette petite Planche est une vue de mer, composée de deux Navires, et sur le devant d'une Tour, au bas de laquelle est un homme debout.

Planche XLIV.

Sur un fond rouge s'élève une colonne cannelée et de couleur d'or; au milieu est un nœud formé par une draperie verte, et qui sert à retenir une branche de palmier, d'où pend une bandelette verte aussi: au pied de la colonne est adossé une cymbale ornée de rubans. De l'autre côté, on voit une conque de couleur d'or soutenue sur trois pieds, espèce de trépied.

Ce petit sujet, découvert dans les fouilles de Civita, le 10 Octobre 1757, pourroit avoir quelque rapport avec Bacchus ou Osiris.

Planche XLV.

Ce petit Tableau carré, sorti des excavations de Civita, le 10 Juillet 1760, offre sur le devant une corniche à trois faces, dont la première et la troisième rouges; la seconde est noire. On y distingue deux girouettes blanches. Le reste est une vue de la mer enrichie d'édifices en forme de long portiques, et animés par quatre figures d'homme.

Nos girouettes ne sont pas de fraîche date. On en faisoit usage à Athènes du tems de Démosthènes. On les appeloit *Ventilogium*. Andronic de Cyrthe en fit placer une au haut d'une tour octogone. Varron en avoit mis une aussi sur le toit de sa volière; mais les girouettes antiques étoient bien plus ingénieuses que nos modernes, qui sont sans goût.

Digitized by Google

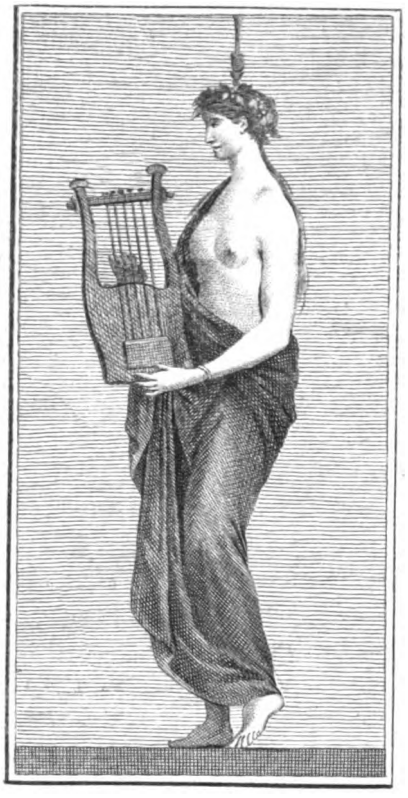
PLANCHE XLVI.

Cette belle figure de Virtuose antique, est peints sur un fond blanc. Les contours de son beau sein découvert presque jusqu'à la ceinture, sont de la forme la plus heureuse. Un cercle d'or orne le poignet de sa main droite, dont elle soutient une Lyre de couleur jaune, et à cinq cordes. Elle en pince de la main gauche. Une draperie de couleur d'amarante la couvre depuis les hanches jusques sur ses pieds qui sont nus. Une partie de ses cheveux blonds tombe de toute leur longueur sur ses épaules. Le reste est tressé avec une couronne de lierre. Sur sa tête est un ornement semblable à ceux qu'on remarque sur la tête des figures Egyptiennes.

Nous avons déja parlé dans nos volumes précédens du costume obscène qu'affectoient les Joueuses de harpe et les Cantatrices : lesquelles, non-seulement en public, mais même à la table des particuliers, se dépouilloient de leurs vêtemens importuns; et par leurs nudités provoquoient les desirs licencieux des spectateurs et des convives. Ces désordres existoient encore sous les Empereurs Chrétiens. Procope, dans ses Anecdotes, rapporte que la sœur de l'Impératrice Theodora parut sur la scène, devant tout un peuple assemblé, sans voile aucun, exceptée une étroite draperie qui lui cachoit à peine ce qui distingue les sexes. De-là les vives déclamations des Saints Pères de l'Eglise contre les Spectacles : déclamations qui n'étoient que trop motivées de leur tems, mais qui ne peuvent plus convenir aux Théâtres modernes, d'une décence édifiante, si on les compare aux anciens.

On sait, et nous l'avons déja remarqué, que le lierre servoit à distinguer ceux qui étoient de la suite de Bacchus : on s'en couronnoit à table, en l'honneur du Dieu des Buveurs; et dans ce cas, la Figure de notre Tableau pourroit passer pour une Bacchante, ou pour une de ces femmes de plaisir qui al-

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

loient de maison en maison, à l'heure des repas, égayer les convives, en leur chantant les Hymnes de Bacchus.

Peut-être est-ce une Poëte : le lierre servoit aussi à couronner les Poëtes. L'immodestie de son costume nous empêche de soupçonner Corinne, célèbre également par sa beauté et par son savoir. Au rapport de Pausanias, dans sa Béotienne, IX, 22, les Tanagréens avoient choisi l'endroit le plus apparent de la ville pour y placer le tombeau de Corinne, leur concitoyenne, et la seule femme de Tanagre qui ait fait des Odes et des Cantiques. Ils ont aussi mis son portrait dans le lieu d'exercice (le Gymnase) ; elle y est représentée la tête ceinte d'un bandeau pour marque du prix de poésie qu'elle remporta à Thèbes sur Pindare. C'étoit la plus belle femme de son tems ; et elle fut si célèbre par son esprit et sa figure, que depuis, on a donné le nom de Corinne aux femmes qui se sont distinguées par ces deux avantages : témoin la Corinne d'Ovide.

Le costume plus que galant de notre Virtuose, nous rappelleroit avec plus de vérité Sapho, dont Ovide disoit :

Nota sit et Sapho : quid enim lascivius illâ ?
Art. III 331.

On connoît de Sapho les lascives amours.

Ovide va plus loin, et la fait parler ainsi, Epist. XV, 121 :

Non veniunt in idem pudor, atque amor : omne videbas
Vulgus : eram lacero pectus aperta sinu.

J'ignorois l'art d'unir la pudeur à l'amour ;
Et mon voile en désordre étaloit au grand jour
De mon sein découvert les plus secrets appas,
Dont le peuple à loisir s'enivroit sur mes pas.

Le portrait qu'en fait Ovide est fidèle, et répond parfaitement à notre Virtuose, et aux médailles de Mitilène, sur lesquelles Sapho est représentée habillée en Cantatrice, et la lyre à la main. Suidas appelle aussi l'Amante de Phaon : ψάλτρια, et ἑταῖρα, *Meretrix*, *Courtisane* : il ajoute en même tems, que c'étoit un prodige.

Digitized by Google

Pour concilier le bien et le mal qu'on a dit de Sapho ; on a mieux aimé lui donner une double existence ; comme s'il n'eût pas été plus simple de croire à la jalousie des femmes sans talens, des prudes sans caractère, qui ne pouvoient pardonner à Sapho d'être plus célèbre qu'elles, quoiqu'avec moins de beauté. L'hommage public que ses compatriotes lui rendirent, n'est point suspect, sur-tout quand on observe que de l'autre côté de la médaille que les Mytiléniens firent frapper en son honneur, ils placèrent la tête de la pudique Nausicaa, fille d'Alcinoüs. Si ses mœurs eussent ressemblées au portrait que l'envie nous en a laissé, Sapho se seroit-elle déclarée publiquement et constamment contre son frere Caraxus, qui se déshonoroit par son attachement pour la Courtisanne Rhodope ? Mais elle aima Phaon, et périt pour lui ! . . . Faut-il donc lui faire un crime d'avoir été sensible pour le plus beau des hommes, pour l'enfant gâté de Vénus ? Sa constance si rare et si mal payée de retour, ne mérite-t-elle pas plutôt nos éloges, ou du moins nos larmes sur sa fin trop malheureuse.

Louise Labé, surnommée *la belle Cordière de Lyon*, et qui fit l'ornement du quinzième siècle, eut beaucoup de conformité avec Sapho. Elle en avoit le beau génie, l'ame tendre ; et comme elle, elle ne put être célèbre impunément.

Planche XLVII.

On voit sur un fond blanc un jeune homme nu pardevant, le dos couvert d'une *clamyde* violette, et agraffée sur son épaule droite. Ses cheveux sont rangés et assujettis derrière sa tête avec un ruban dont on apperçoit les bouts. Il tient avec ses deux mains un vase de couleur d'or, et qui n'a qu'une anse. Cette figure n'est posée sur rien.

Ainsi que la suivante, elle a été tirée des excavations de Gragnano, le 9 Mai 1760.

Planche XLVIII.

Digitized by Google

PLANCHE XLVIII.

Cette autre figure de jeune homme est peinte encore sur un fond blanc et ne pose sur rien. Elle est habillée de même d'une simple clamyde de couleur changeante. Sa chevelure est proprement peignée. Elle porte à la main droite une espèce d'éventail; composé de plumes, qui semblent appartenir à un paon. Le manche est orné de deux cercles d'or. De la main gauche elle tient une couronne radiée, et d'or aussi.

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons des éventails sur les monumens antiques. Nous en avons déja vu un dans une peinture de notre tome II. Celui que nous avons sous les yeux est de la forme de ceux dont ont se sert ordinairement pour chasser les mouches de dessus les viandes. Les Anciens connoissoient aussi l'éventail, composé de petites planchettes de bois très-minces. On en faisoit encore d'autre matière, et on les peignoit de diverses couleurs. Il y en avoit aussi qui étoient tissus d'osiers, ou formés d'un assemblage de plumes. On appelloit ceux-ci *ala, aîle,* quand on s'en servoit pour se garantir du soleil; *et flabellum, évantail*, quand on l'employoit à agiter l'air pour se procurer quelque fraîcheur pendant les ardeurs de l'Été.

Dans un ancien Calendrier de Lambecius, au quatrième siècle, rapporté dans le Trésor des Antiquités Romaines, tom. VIII, pag. 100, le mois d'Août est peint sous la figure d'un jeune homme, agitant dans sa main un éventail de plumes de paon, peu différent du nôtre. Sur les monumens Etrusques, il n'est pas rare de rencontrer des éventails, *flabelli,* de diverses formes.

Les éventails de plumes de paon, *roseae pavonum alae*, ou *caudae pavonis*, étoient les plus précieux; ils étoient destinés seulement pour la table des grands, et ne passoient que dans les mains des dames de haut parage. Les esclaves et les eunuques avoient l'office d'éventer les femmes, au service

Digitized by Google

et à la garde desquelles ils étoient préposés. Pendant les repas, des petits garçons, ou des petites filles, avoient l'emploi de chasser les mouches de dessus les plats et autour des convives, c'est pour cela qu'on les appelloit *Flabellifere, porte-éventail.* Les enfans, par tendresse filiale, se chargeoient aussi de cet emploi auprès de leur père et mère. *Voy.* Martial. III, Ep. 82, XIV, 67. Properce, II, El. 18. Claudien, Eur. I, 109.

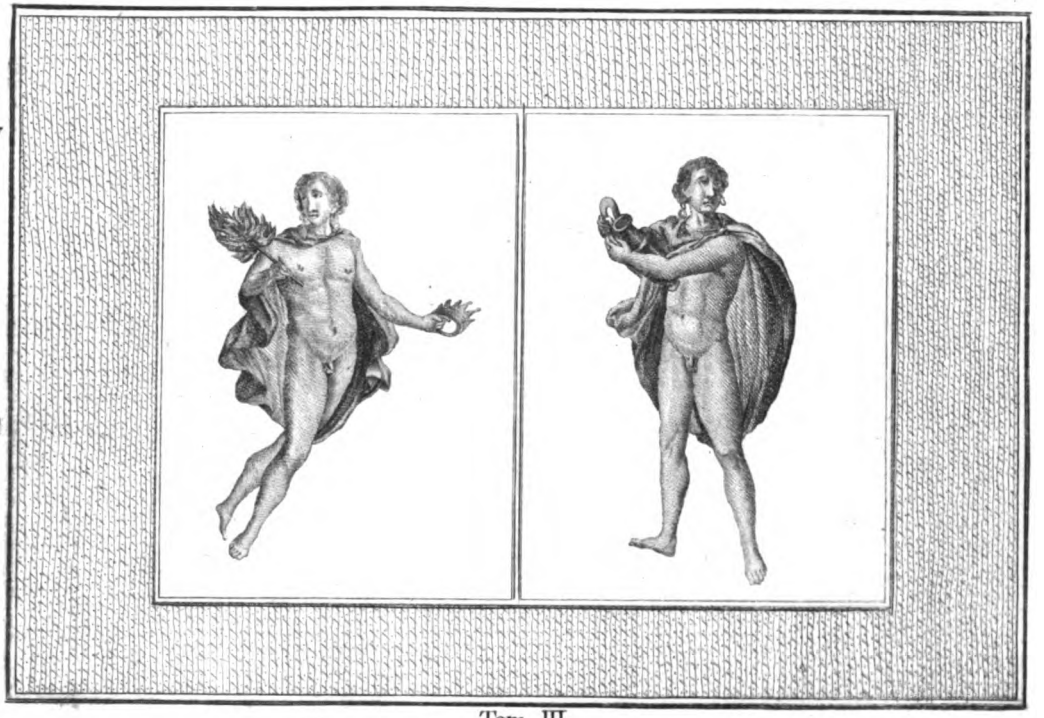
En Orient, on se sert de grands éventails de plumes, pour se garantir du chaud et des mouches. En Italie et en Espagne, on a de grands éventails carrés, suspendus au milieu des appartemens, particulièrement au-dessus des tables à manger, qui, par le mouvement qu'on leur donne et qu'ils conservent long-tems à cause de leur suspension perpendiculaire, raffraîchissent l'air et en chassent les mouches.

L'usage de porter des éventails nous est venu des Orientaux, chez lesquels la chaleur du climat le rend indispensables, ainsi que le parasol. Mais nos femmes Européennes s'en servent même en Hiver, par contenance ou autrement; elles s'étudient à mettre des graces jusques dans les mouvemens rapides qu'elles font exécuter à cet instrument entre leurs doigts agiles. Par fois aussi, l'éventail a ses momens d'utilité dans les mains de la pudeur, ou plutôt de la coquetterie. A l'abri, sous ce voile à claires-voies, une Belle feint de ne pas entendre des propos, ou de ne pas voir des objets auxquels il ne seroit peut-être pas trop décent de prêter attention à visage découvert. L'éventail est devenu comme le sceptre de la Beauté, dont elle se sert pour en imposer, ou pour intimer ses ordres.

La couronne radiée étoit un attribut du Maître des Dieux. L'éventail annonce les fonctions d'un Ministre servant à table. D'après cela, on a présumé que notre figure pourroit bien être Ganymède, si cher à Jupiter qui le fit son Echanson.

On a imaginé plus d'une conjecture pour rendre raison de ce Tableau. Les uns ont cru y voir un des mignons d'Hercule;

Digitized by Google



47

48

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

par exemple, Hilas, en l'honneur et pour l'amour duquel ce héros, grand jusques dans ses foiblesses, institua les jeux de la Gymnastique. Et dans cette supposition, ce que nous prenions pour un éventail deviendra une palme, emblême de la victoire remportée aux combats fondés par Hercule, ainsi que la couronne radiée qu'on donnoit aussi bien aux vainqueurs qu'aux Dieux.

D'autres pensent au jeune Cyathus, Echanson, d'OEnéus, beau-père d'Hercule : ayant déplu au héros en lui versant à boire, ce Cyathus (1) en reçut une chiquenaude à la tête, dont il mourut sur le champ. Mais pour rendre cette explication vraisemblable, il seroit nécessaire que notre figure portât un vase à boire.

Mais il est plus simple de s'arrêter à dire que notre sujet est un jeune homme présentant aux Conviés une couronne; on sait que les Anciens à la fin de la première Table, ou après le premier service, se faisoient apporter les vins fins, les fruits et les sucreries, ce que nous appellons *Dessert;* en même tems ils demandoient les vases de parfums et les couronnes de feuilles ou de fleurs, quelquefois d'or, suivant le rang des Convives, et c'est alors qu'ils se livroient aux saillies de leur esprit. Alors on chantoit sa maîtresse, et l'on préludoit à des plaisirs plus vifs que ceux de la Table. A cela près que nous ne faisons plus usage de parfums et de couronnes, nous avons assez bien imité nos pères dans tout le reste.

Planche XLIX.

Sur le fond noir de ce Tableau trouvé à Gragnano, le 17 Mars 1760, on voit un Vieillard absolument nu : il tient un bâton à la main, et paroît assis. On ne voit point le bas de cette figure, qui, selon toutes les apparences, représente un Philosophe.

(1) Son vrai nom étoit *Eunomus*, à cause de sa fonction; on le surnomma *Cyatus*, mot grec qui signifie *Poculum*, Gobelet.

Digitized by Google

On lit dans Philostrate qu'Apollonius de Tyane s'éleva contre ces Philosophes, dont plusieurs se promenoient au Pirée, tous nuds, se pavanant aux rayons du soleil, l'Automne étant très-chaud à Athènes. On toléroit aux Cyniques ce costume, qui leur fit donner le surnom de *Gymnosophistes*. Cependant ces Philosophes n'étoient pas absolument nus; s'ils ne portoient point de tunique, ils avoient au moins un manteau. Lucien les compare à Hercule, couvert seulement d'une peau de lion, et aux statues des Dieux qu'on représentoit sans vêtemens. On caractérisoit ordinairement Diogène avec un manteau, à côté ou dedans son tonneau, et près de lui un chien. Voyez Montfaucon, Tom. III, Plan. IV, et Diogène Laërce. Un trait digne de remarque, c'est que, au rapport de ce Biographe, Diogène fut le premier qui mit une doublure à son manteau.

Outre la nudité et le bâton, les Anciens, pour désigner un Philosophe Cynique, avoient soin de le peindre avec une barbe sale et des cheveux négligés, tel qu'on peut le voir sur notre Planche; sans doute, conformément à cette belle maxime d'Antisthène : *l'honnête homme est l'homme vraiment aimable.*

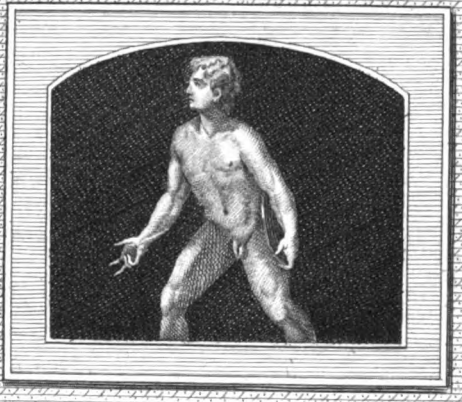
Et peut-être notre Tableau est-il le portrait d'Antisthène ou de Diogène, ces deux chefs de la Philosophie Cynique, qui ne firent point de livres, mais qui prouvèrent dans tout le cours de leur vie privée, que la morale peut avoir ses héros, et la vertu ses enthousiastes. Si leur philosophie fut un peu chagrine, et leurs habitudes trop peu décentes, la sublimité de leurs principes, leur dévouement si désintéressé, l'austérité de leurs mœurs qui ne se démentirent jamais, leur amour passionné pour la sagesse, et leur haine imperturbable pour le vice, leur ont mérité l'admiration de leurs contemporains, et l'étonnement de la postérité. Les Athéniens firent fouetter publiquement un jeune homme qui avoit brisé le tonneau de Diogène, et en rendirent un autre

Digitized by Google

49



50



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

à ce Philosophe. Après la mort de ce Sage, âgé de 90 ans, et soupçonné d'Athéisme, le ministère public prit soin lui-même de sa sépulture, et fit élever sur son tombeau une colonne de marbre de Paros, accompagnée d'un grand nombre de figures d'airain. L'incorruptible Phocion, surnommé *l'Homme de bien par excellence*, mit le sceau à l'éloge de Diogène, en se faisant Philosophe Cynique. De nos jours, on parle encore de la Lanterne de Diogène, mais on ne trouve plus d'homme de cette trempe.

Planche L.

Ce Tableau, d'une forme particulière, représente sur un fond noir un homme, jeune encore, nerveux et robuste, tout-à-fait nu, les cheveux courts et crépus, et portant sous son bras un disque de couleur jaune ou doré. Cette Peinture, trouvée à Gragnano, le 4 Avril 1760, paroît être la copie d'un excellent original.

On sait que ceux qui s'exerçoient à la Gymnastique étoient nus, ainsi que les Athlètes aux jeux publics, quoique dans l'origine ils portassent des caleçons, *subligaculi*. Dans les Villes Grecques, on paroissoit tout nu aux *Gymnases* (1) et sur l'Arène. Il n'y eut que les Romains qui conservèrent l'usage de se couvrir la partie qui distingue l'homme. Quand il ne s'agissoit que de jetter le disque, il n'étoit pas nécessaire d'être entièrement dépouillé. C'étoit à la volonté du joueur.

Nous avons déja parlé, dans le courant de cet ouvrage, du disque qui avoit la forme d'une lentille. C'étoit une espèce de palet, large d'un pied, plat et rond. Il y en avoit de bois, de pierre, de plomb et d'autre métal.

Le jeu du disque consistoit à jetter un disque en haut ou en long. Celui qui le jettoit ou plus loin, ou plus haut, remportoit le prix. On s'exerçoit à lancer le disque non-seulement

(1) Lieu d'exercice, ainsi appellé, à cause de la nudité des Athlètes.

Digitized by Google

pour le plaisir, mais encore pour la santé. De là est née la *Gymnastique médicinale*. Hippocrate, Galien, etc. le conseillent dans plusieurs maladies. Ceux qui se livroient à ce jeu s'appelloient *Discoboles, Discoboli*. On élevoit souvent des statues aux vainqueurs dans les jeux gymniques. Les Modernes, qui ne connoissent que les jeux sédentaires, traitent d'exagérations poétiques les prodiges de force qu'Homère et Virgile attribuent aux Héros Grecs et Romains : tandis que nos Peintres de leur côté se plaignent de ne plus rencontrer de modeles pour rendre la nature dans toute son énergie. Ils ne peuvent faire d'études que d'après le petit nombre de tableaux antiques qui sont venus jusqu'à nous, tel que l'original de la belle figure que nous avons sous les yeux.

Planche LI et LII.

Ces deux Sujets, peints sur un fond noir, et trouvés tous deux dans les mêmes excavations, à Gragnano, le 17 Mars 1760, se correspondent et sont faits pour aller ensemble.

La Planche cinquante-unième représente une jeune femme assise sur une espèce de tabouret de couleur d'or. Parfaitement nue jusqu'à la naissance des cuisses, une draperie rouge bordée de blanc couvre ses genoux, et descend jusque sur ses pieds qui n'ont point de chaussure. D'une main elle tient un miroir d'une couleur dorée, dans lequel elle se regarde avec beaucoup d'attention et de complaisance. Entre les doigts de son autre main elle relève une boucle de ses cheveux, proprement séparés en deux parts sur son front. Le reste de sa chevelure blonde tombe éparse sur son sein et sur ses épaules.

L'usage des miroirs remonte à la plus haute antiquité. Il est dit, chapitre XXXVIII, vers. 8 de l'Exode, que Moyse fit fondre les miroirs d'airain, dont les femmes se servoient pour se coëffer. Cicéron en attribue l'invention au premier Esculape. Cependant Homère ne parle point de miroirs dans sa description de la toilette de Junon, où il a pris plaisir à ras-

Digitized by Google

sembler tout ce qui contribuoit à la parure la plus recherchée; et pourtant Euripide met des miroirs d'or entre les mains des Dames Troyennes. Elien, V. H. XII, 58, nous apprend que l'usage des miroirs d'or ne fut introduit en Grèce que vers le tems où vivoit Diogène. Pline XXXIII, 9, dit : « nous obser- » verons que les meilleurs miroirs chez nos ancêtres se compo- » soient à Brindes, et qu'ils étoient un mélange d'étain et de » cuivre. On en vint à leur préférer ceux d'argent, dont le » premier fabricateur fut Praxitèles (1), du tems du grand » Pompée ». Et il ajoute, XXXIV, 17 : « *Donec argenteis* » *uti caepere et ancillae.* Jusqu'à ce que le luxe eût introduit » l'usage des miroirs d'argent, même parmi les servantes ».

Le même Auteur nous apprend encore, au même endroit cité : « *Excogitantur et monstrifica ut in Templo Smyrnæ* » *dicata.* On a aussi imaginé des miroirs monstrueux, ou qui » rendent tels les objets. Tels sont ceux qui sont consacrés » dans le Temple de Smyrne ».

Au rapport du même Historien, XXXVI, 26, c'est à Sidon que furent imaginés les premiers miroirs de verre. On en faisoit aussi d'escarboucles et d'émeraudes : *Nero princeps gladiatorum pugnas spectabat Smaragdo*, XXXVII, 7. Le luxe chez les Romains introduisit l'usage de couvrir la muraille de leurs appartemens avec de grands miroirs : « *totis paria corporibus auro argentoque celata* », dit Sénèque : « on fit des miroirs » de la grandeur de tout le corps, garnis d'or et enrichis de » pierreries ». Sénèque ajoute au même ch. 17 du livre 1, de ses questions naturelles : on voit à la fille d'un affranchi un miroir dont la valeur surpasse la dot (2) que le Sénat avoit assignée des deniers publics à la fille de Scipion.

On incrustoit des miroirs sur les plats ou les bassins de table, qu'on appelloit pour cette raison *specillatae patinae.* On en

(1) Un autre Praxitèles, différent du célèbre Sculpteur de ce nom.

(2) Cette dot fut de 11000 as : ce qui, selon l'évaluation la plus commune, revient à 550 livres de notre monnoie.

Digitized by Google

revêtoit les tasses et les gobelets, qui multiplioient ainsi l'image des Convives; c'est ce que Pline appelloit fort heureusement *populus imaginum*. La forme des miroirs anciens étoit ovale ou ronde, comme dans notre peinture. En 1647 on découvrit à Nimègue un tombeau où se trouva entr'autres meubles un miroir d'acier ou de fer pur, de forme orbiculaire, et dont le diamètre étoit de cinq pouces Romains. Le revers en étoit concave.

Il est surprenant que les Anciens connoissant l'usage du cristal, plus propre encore que le verre à être employé dans la fabrication des miroirs, ils ne s'en soient pas servis pour cet objet.

Les Anciens avoient encore connu une sorte de miroir fort imparfait, qui étoit d'une matière noire comme le jayet, et qu'on appeloit improprement *vitrum obsidianum*. Obsidius l'avoit découvert en Ethiopie.

Il ne faut pas confondre les miroirs des Anciens avec la *pierre speculaire, specularis*, pierre blanche et transparente, qui, coupée par feuilles, servoit de vitre.

Remarquons en finissant cette petite digression, que Sénèque a consacré le chapitre 17 tout entier du premier livre de ses questions naturelles, à l'éloge du miroir : » *derideantur* » *nunc philosophi quod de speculi naturâ disserant. . . .* » *inventa sunt specula, ut homo ipse nosceret . . .* etc. » qu'on se moque maintenant des Philosophes, parce qu'ils » dissertent sur la nature des miroirs . . . . Les miroirs ont été » inventés afin que l'homme se connût lui-même, etc. » Qui croiroit que le *nosce te ipsum* d'un des sept Sages de la Grèce fut ainsi parodié par un grave Sophiste de Rome ?

Mais revenons à notre figure, que nous pouvons affirmer être une Vénus, dont le miroir est l'attribut caractéristique : Callimaque, H. in. pall. assure que Pallas ni Junon ne se regardèrent un moment dans un miroir, lors du fameux jugement de Pâris; mais que Vénus toute nue s'en servit très-long-tems pour l'arrangement de sa belle chevelure

Nous

51

52





Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Nous ferons remarquer, en finissant, que les Dames Romaines portoient toujours un miroir sur elles; et de long-tems cet usage, quoiqu'antique, ne passera de mode.

Le N°. 52 nous offre un homme sans barbe, avec des cheveux courts et en désordre. Une draperie jaune ne le couvre que depuis les reins jusque sur ses pieds nus. Il est assis sur un tabouret de couleur d'or; à l'angle duquel il s'appuie d'une main. Il tient son autre bras élevé par-dessus sa tête. C'est peut-être Vulcain, se reposant de ses fatigues, et peint pour servir de vis-à-vis au portrait de Vénus son épouse, sujet du N°. 51.

Cependant Vulcain est ordinairement représenté boiteux et contrefait, vieux et barbu, la *barette* sur la tête, et le marteau ou les tenailles à la main. Il n'a sur notre planche aucun de ces caractères. Mais Montfaucon assure que les Artistes ne le peignoient pas toujours sous les traits odieux dont le chargent les Poëtes.

Pourquoi donner Vulcain pour époux à Vénus? A ce défaut de convenance, on a peine à reconnoître la Mythologie Grecque. On doit plutôt y voir une nouvelle preuve de la justesse de ses allégories : quel autre que le Dieu du Feu pouvoit mieux convenir à la Déesse du plaisir?

Planche LIII.

Cinq petits oiseaux perchés sur des branches; et dans différens mouvemens, découverts à Gragnano, le 9 Mai 1760.

Planche LIV.

Cette peinture, divisée en sept petits compartimens carrés, représente dans chacun d'eux un petit bouc.

Elle fut retirée des fouilles de Civita.

Le bouc diffère du bélier en ce qu'il est couvert de poil, et non pas de laine. Un bouc peut servir pendant deux mois à cent cinquante chèvres.

Digitized by Google

Les Égyptiens avoient beaucoup de vénération pour les boucs, et n'en immoloient point, par respect pour le Dieu Pan, qui avoit la tête et les pieds de bouc : ils adoroient sous ce symbole la Nature féconde. Les femmes de Mendès lui rendoient un culte, en se découvrant très-indécemment devant lui. On sait que les Grecs sacrifioient un bouc à Bacchus. C'étoit la monture ordinaire de la Vénus populaire.

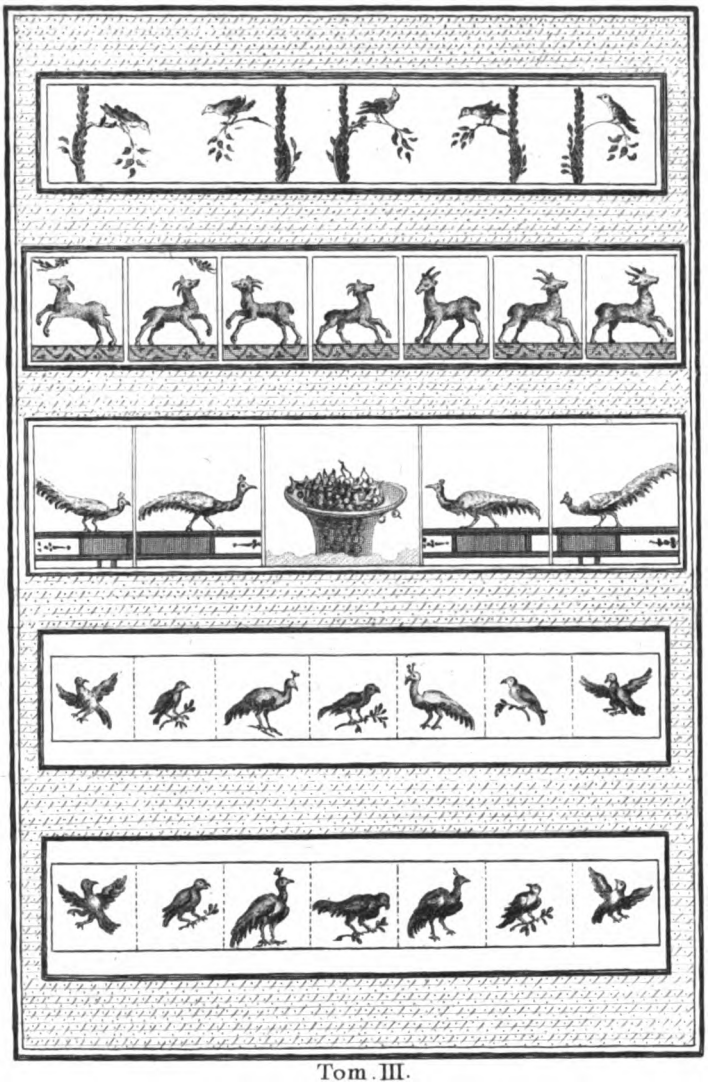
Planche LV.

Cinq petits sujets composent cette petite peinture découverte à Civita. Dans le carré du milieu, qui est un peu endommagé, on voit un vase de verre rempli de cerises rouges et blanches en partie. Dans les quatre autres cases sont des Paons représentés au naturel.

Les Anciens faisoient servir sur leurs tables des cerises dans un bocal de verre, quelquefois même dans de la neige. On les faisoit aussi sécher au soleil, et on les servoit comme des olives. Les Anciens estimoient tant l'espèce de cerises appellée *Duracina*, qu'ils la surnommoient *Jovis frugem*. V. Pline, XV, 25, et l'article *Cerise* que le Baron de Tschoudi a inséré dans l'Encyclopédie.

Nous avons déjà eu occasion de parler des Paons; nous y joindrons quelques observations curieuses. AElien nous apprend H. A. v. 21, qu'Alexandre en ayant vu pour la première fois dans les Indes, défendit à ses soldats d'en tuer aucun, sous les peines les plus graves; ce qui prouve que de son tems les Paons n'étoient pas encore connus dans la Grèce, ou du moins y étoient fort rares. Et en effet, une paire de Paons fut payée pendant long-tems à Athènes, mille drachmes, c'est-à-dire, aux environs de 100 ducats. On les montroit par curiosité et pour de l'argent. On fit un reproche à Périclès d'en nourrir. Horace II, Satyr. II, 25, s'élève contre la ridicule vanité de ceux qui faisoient servir des Paons sur leurs Tables,

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

moins pour s'en nourrir, que pour étaler un mets qui n'avoit de mérite que par sa rareté et son prix excessif :

..... Quia veneat auro
Rara avis, et picta pandat spectacula cauda :
Tanquam ad rem attineat quidquam. Num vesceris istâ.
Quam laudas, plumâ?

Victime d'un luxe peu sage,
Les couleurs que sa queue étale avec orgueil,
A Table peuvent flatter l'œil,
Mais te nourris-tu d'un plumage?

D'ailleurs la chair du Paon est dure, fibreuse et de difficile digestion.

On dit que cet oiseau a été apporté en Europe de la Chine où il est très-commun. On sert sur nos Tables le jeune Paon, qu'on appelle communément *Paonneau*. On en mange beaucoup aux îles de l'Amérique, où on les élève fort aisément, et où bien des personnes les estiment plus que les Faisans. On trouve dans les Auteurs d'Histoire Naturelle et de Diete, un préjugé singulier sur la chair du Paon. Ils disent qu'elle se conserve pendant un tems très-considérable, sans subir la moindre putréfaction. Aldrovande a écrit qu'on lui avoit présenté en 1598, un morceau de chair de Paon cuit en 1592, et qui avoit une odeur agréable, approchant de celle de fénouil, quoiqu'elle fût un peu vermoulue.

Saint Augustin, *de Civ. Dei, XXI*, 4 et 7, a écrit que la chair de cet oiseau ne se corrompt qu'au bout d'un an; mais dans le pays de sa naissance, elle doit déja se corrompre au bout d'un jour.

Les Hébreux ont connu les Paons sous le nom de *Thuchim*.

Le Paon est l'oiseau favori des Rois d'Angola et de Congo.

Il n'appartient qu'à eux d'en entretenir, et quiconque de leurs sujets en enleveroit des plumes, seroit puni par l'esclavage.

Ce fut Hortensius, le rival de Cicéron dans la carrière du

Digitized by Google

barreau, homme magnifique dans ses dépenses, qui, le premier, au rapport de Pline, fit apprêter des Paons à Rome, dans un repas qu'il donna au Collége des Augures.

Le *Vœu du Paon* étoit une cérémonie importante dans l'Histoire de la Chevalerie.

La chair du Paon ou du Faisan étoit aussi, si l'on en croit nos vieux Romanciers, la nourriture particulière des Preux et des Amoureux.

Planches LVI et LVII.

Ces deux morceaux de Peinture, trouvés tous deux dans les excavations de Gragnano, le 26 Février 1760, sont parfaitement semblables. Ils sont divisés chacun en sept petits compartimens; et dans chacune de ces cases gravées, est un oiseau, mais de diverse espèce. On distingue parfaitement aux deux bouts deux Aigles en action de voler, puis deux Paons, et enfin trois autres oiseaux qui n'ont point de caractère particulier.

Planche LVIII.

Les deux Tableaux qui composent cette Planche ont été trouvés au même endroit, dans les excavations faites à Gragnano, le 27 Mars 1760. Les sujets qui y sont peints sur un fond rouge ont beaucoup de rapport entr'eux, et sont d'une égale beauté.

La première de ces deux figures, celle d'en haut, est une jeune femme, assise et presque couchée, s'appuyant à terre, sur sa main et avec son bras droit. Nue jusques plus bas que l'endroit où l'on place la ceinture, une draperie jettée avec beaucoup d'art couvre le reste, et descend presque sur son pied droit qui est nu aussi. On ne voit point le bas de son autre jambe; de sa main gauche, elle porte et semble offrir une large feuille de couleur d'or. Ses cheveux blonds ornés d'une couronne de feuilles vertes (peut-être de lierre, ou de pam-

Digitized by Google





Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

pre), sont ajustés en forme de nœud de rubans au haut de sa tête. A ses oreilles pendent deux légers cercles d'or. Est-ce une Nymphe? Est-ce une Bacchante? La forme de la feuille qu'elle a dans la main nous rappelle d'en avoir vu de semblables dans notre volume précédent. Est-ce un *aspersoir?* Est-ce un *éventail?* On s'en servoit dans les sacrifices, et à la célébration des mystères. D'ailleurs on sait que la feuille de figuier étoit consacrée à Bacchus.

La feuille de figuier, entre les mains d'une Nymphe ou Driade, pouvoit aussi désigner la Fécondité. Les Egyptiens en avoient fait l'Hiéroglyphe de la Génération prompte et entière, l'emblême de la Volupté, et de la vie douce et oisive. Cette explication convient parfaitement à notre figure. Son attitude molle et efféminée paroît inviter au Plaisir, père de la Fécondité. Il semble que l'Artiste ait voulu caractériser l'Age d'or; ce tems trop heureux pour être vrai, où l'Homme insouciant, l'ame aussi dégagée d'inquiétudes que le corps de vêtemens, se couronnoit des fleurs écloses sous ses pas, se nourissoit de la feuille tendre des arbrisseaux et des plantes, nés sans culture; et couché tout le jour sur une molle pelouse, ne pensoit ni à la veille, ni au lendemain.

(A l'exemple de nos savans guides, nous ne prodiguerons pas l'érudition au sujet de la coëffure de notre aimable Nymphe. Cette matière est inépuisable; les femmes de l'antiquité ne le cédant point aux modernes, quant à la multiplicité et à la courte durée des modes.)

La seconde Figure, celle d'en-bas, est absolument dans le même costume et la même attitude que la précédente, sa compagne: avec cette différence seulement qu'elle est appuyée sur une cymbale garnie de ses grelots et de rubans; de la main gauche, elle tient une corne de couleur d'or: elle a des perles pour pendans d'oreille.

Les couronnes de lierre et de pampre, la feuille large de la première figure, la corne à boire et les cymbales de la seconde, tous ces attributs appartiennent aux Bacchantes, et pour-

Digitized by Google

roient faire conjecturer qu'on a voulu en peindre ici deux, se reposant des fatigues de la danse. Peut-être aussi sont-ce deux Nymphes, nourrices de Bacchus.

PLANCHE LIX.

Cette gracieuse figure, peinte en l'air, sur un fond noir, fut découverte à Civita. Elle représente une femme toute couverte et enveloppée d'un vêtement long et ample, transparent et jaune. Cette draperie, qui paroît enflée par le vent, passe autour de la tête en forme de capuchon. On lui voit à peine les mains, et le bout des pieds chaussés avec des sandales, retenues par des courroies. La chevelure de cette jolie danseuse est blonde et entrelassée d'une bandelette. Ce bandeau ou diadême caractérisoit Bacchus, et passa sur le front des Bacchantes de sa suite et de tous ses sectateurs, comme un préservatif contre les fumées du vin : on croyoit en tempérer l'ardeur, en se serrant la tête. La transparence des draperies entroit encore dans le costume des danseuses, consacrées aux orgies bachiques, et dédommageoit de la longueur qu'on donnoit à leur vêtement. En sorte que ces draperies légères ne cachoient le nu qu'autant qu'il falloit pour le faire desirer davantage.

Le mouvement de notre figure et son regard jetté en arrière expriment la crainte et la fuite de quelque danger, ou bien encore l'indignation et le mépris. Ne seroit-ce point Daphné qui s'échappe d'entre les bras d'Apollon, ou quelque Nymphe poursuivie par un Satyre audacieux? Il y avoit une Daphné, célèbre parmi les Pantomimes de l'antiquité : il y avoit aussi la danse d'Ariadne, que Properce loue sa maitresse de bien savoir. V. Homère, Il. XVIII, V, 590.

On remarquera encore, au sujet de notre danseuse, couverte d'une espèce de capuchon, que ce costume désignoit ordinairement une femme galante.

Digitized by Google



59

60

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

61



62



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche LX.

Elle représente un lambris composé de petits carrés, qui, rentrant les uns dans les autres, forment une espèce de labyrinthe. Ces sortes d'ouvrages de charpente s'appelloient *lacunaria*, ou *laquearia, lacuaria*, du mot *lacus, vuide, lacuna*, *lacune*, à cause des petits espaces vuides qu'on y pratiquoit.

Planche LXI.

Cette figure, digne compagne de celle du N°. 59 (1), et découverte dans les mêmes fouilles, est peinte avec autant d'agrément que de légèreté. Sa chevelure blonde et couronnée de lierre, éparse dans le plus grand désordre, annonce une Bacchante, ainsi que son attitude et la violence de ses mouvemens. Son bras gauche suspendu en l'air déploie son vêtement, et en fait voir toute l'ampleur. Cette longue draperie, d'une couleur qui tient du verd et du bleu, est de la plus grande finesse et de la tranparence la plus claire. Sa main droite descend sur le devant et au bas de l'estomac. La position de ses pieds, chaussés d'une sandale attachée avec des cordons, et la direction de ses cheveux qui voltigent tout d'un côté, désignent assez l'effet d'une danse rapide ou d'une course.

Le mouvement convulsif donné à la tête de notre figure, dénote un accès de la sainte fureur qui s'emparoit de ceux qui célébroient les mystères de la grande Mère, ou les orgies de Bacchus. Ce mouvement s'appelloit *Trachelismus*.

La transparence de ces habits de danseuse que porte notre Bacchante, léur a fait donner chez les Latins les noms de *nebula linea*, *ventus textilis*, *vitreæ vestes*.

---

(1) Le champ de ces deux Planches est noir, les Anciens auroient-ils voulu imiter par-là l'effet des *Camées*, alors fort en usage, et déja recherchés par eux, dans lesquels les figures se détachent en clair, sur un fond obscur.

Digitized by Google

Planche LXII.

Cette petite Peinture, qui représente des oiseaux, est parfaitement semblable à celles que nous avons déja eu occasion de voir, et a été retirée des excavations de Gragnano, le 24 Juillet 1759.

Planche LXIII.

Cette Peinture, qui fait suite avec celle du N°. 61, et qui fut retirée du même endroit, représente encore une femme, couverte pareillement d'une longue et large draperie de couleur d'eau de mer, et d'une transparence aérienne. D'une main, elle en soulève un pan; tandis que de l'autre, elle soutient une cassette couleur d'or. Ses chaussures, ainsi que leurs courroies, sont d'un rouge foncé. Cette figure a le mouvement d'une danseuse. Cependant la teinte de son vêtement décéleroit une Nymphe.

Aux mystères de Bacchus, on portoit en pompe un coffre, *arca ineffabilis,* une arche mystérieuse. Nous en avons dit un mot. Les Arabes portoient leurs Dieux dans un coffre.

Planche LXIV.

Deux oiseaux qui becquètent deux cerises. On prétend que Lucullus apporta en Italie, l'an 690 de Rome, les cerises de *Cerasus*, ancienne ville de Capadoce, détruite par ce Consul. Pline XV, 25. Soit que le cerisier ait donné le nom à la ville, ou l'ait reçu d'elle.

Voyez notre explication de la planche *55.*

Planche LXV.

Le thyrse orné de rubans que tient cette figure de la main gauche, et la couronne de pampre entrelacée dans ses cheveux,

Digitized by Google

63



64



Tom. III.

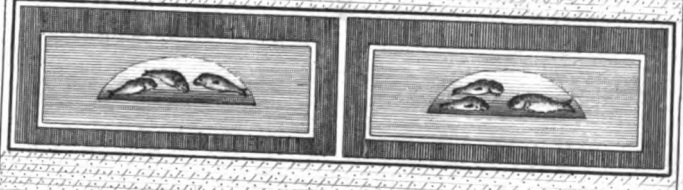
Digitized by Google

Digitized by Google

65



66



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

veux, font assez connoître que c'est une jeune femme de la suite de Bacchus. La corbeille de couleur d'or, remplie de rameaux, et couverte en partie d'une draperie jaune ; cette corbeille qu'elle porte sur sa tête, en la soutenant avec sa main droite, nous apprend de plus qu'elle fait les fonctions de *Canephore*. Son vêtement long, en partie ouvert et en partie fermé, en forme de ceinture sur sa poitrine, est de couleur roussâtre. La petite draperie nouée autour de son poignet comme un bracelet, est jaune, ainsi que ses chaussures et leurs rubans.

Nous avons déja remarqué, tome II, que les *vans*, les *paniers* et *corbeilles* qu'on portoit religieusement dans la pompe de Bacchus, de Cérès ou de Minerve, étoient d'or et remplis des prémices des champs, des fleurs, des branches de myrthe ; quelquefois on y voyoit une ceinture mystérieuse, et un serpent. Celles qui portoient ces corbeilles étoient appellées *Canephores* et *Xistophores*. Elles ouvroient la marche dans les processions solemnelles, et étoient suivies des Prêtresses et du Chœur : elles étoient ordinairement deux, et dansoient en marchant.

Ces paniers mystiques, ces vases sacrés pouvoient contenir aussi les différens objets destinés pour les sacrifices, ou bien les légumes et autres comestibles à l'usage des Ministres des Autels.

Il y avoit chez les Grecs une fête instituée en l'honneur de Diane, et qu'on appeloit *Canephorie ;* elle consistoit en ce que toutes les filles nubiles offroient à Minerve des paniers pleins de petits ouvrages faits à l'aiguille, voulant qu'on sache par cette offrande qu'elles s'ennuyoient du célibat. D'autres Auteurs prétendent que cette cérémonie religieuse n'avoit lieu que la veille des nôces ; et que c'étoit une espèce d'amende honorable que les filles prêtes à se marier alloient faire à la chaste Diane, pour l'appaiser et détourner sa colère, de ce qu'elles ne conservoient pas à son exemple leur virginité : car dans presque tous les cultes on a

Digitized by Google

regardé le célibat comme un état saint. Mais pourquoi cette idée d'irrégularité attachée presque par toute la terre à la propagation ? Seroit-ce parce que dans l'origine on a craint qu'il ne causât trop de distractions aux Ministres de la Religion et aux Contemplateurs de la Vérité, dont l'esprit doit être entièrement dégagé de la matière? Il n'y a guères que chez les Juifs où, conformément au commandement exprès du Créateur, *croissez et multipliez*, c'étoit une opprobre pour une fille de n'être point mariée. Un examen réfléchi de la marche observée constamment par la Nature, auroit dû apprendre aux hommes qu'elle ne tend qu'à la reproduction ; que la stérilité, ainsi que le vuide, est ce qu'elle a le plus en horreur ; qu'elle prodigue ses dons et fait tout pour les Etres, tant qu'ils peuvent multiplier leur existence ; et qu'elle semble au contraire les abandonner, alors qu'ils ont passé le tems de la fécondité.

Planche LXVI.

Ces deux Tableaux carrés, trouvés dans les excavations de Civita, ont un cadre de couleur d'azur bordé de blanc. Le fond des peintures est jaune. Au milieu sont deux espèces de Viviers pleins d'eau, et contenant chacun trois poissons représentés au naturel.

Aucun peuple n'a été aussi curieux de beaux, de grands et de nombreux Viviers que le furent les Romains, dès qu'ils eurent fait du poisson la principale partie du luxe de leur Table. « Croyez-vous (dit Cicéron) qu'aujourd'hui que nos » grands mettent tout leur bonheur et toute leur gloire à » nourrir de vieux Barbeaux qui viennent manger dans la » main ; croyez-vous que les affaires de l'Etat soient celles » dont on se soucie ».

Nous n'avons que trop imité le luxe des Romains, pour mériter qu'on nous applique les reproches de Cicéron.

Planche LXVII.

Ces deux Tableaux, faits pour aller ensemble, sont peints

Digitized by Google

sur un fond jaune. Dans l'un, on voit près d'un pilastre, ou autel élevé, un Paon tourné du côté d'un panier recouvert d'une draperie blanche. Un long bâton qui a la forme d'une canne ou d'un roseau, est incliné dessus. A terre sont des fleurs, ou quelques plantes basses. Aux deux bouts de l'autre peinture, sont aussi deux espèces de pilastre ; un Aigle menaçant est auprès de l'un d'eux. Un foudre de couleur roussâtre est incliné contre un vase sphérique de couleur d'azur, etorné de rameaux verds. Un bâton à nœud ou jonc jaunâtre, l'accompagne, à côté de quelques herbages.

L'Aigle étant consacré à Jupiter, et le Paon à Junon, nos deux sujets paroissent appartenir à ces deux Divinités.

La corbeille couverte fait allusion aux mystères de Junon, dont Pausanias fait mention, II, 17.

Les deux Bâtons sont peut-être deux sceptres, attribut du Roi des Dieux et de son auguste épouse.

Le Vase sphérique désigne le tonnerre, le Jupiter fulminant.

Nous en avons parlé dans notre tome précédent.

Planche LXVIII.

Ce Tableau carré représente sur un fond rouge une Tour, ou un autre édifice quelconque de forme quadrilatérale. Au haut est une figure tenant quelque chose dans la main ; au milieu une draperie est attachée en nœud. L'arbre qui ombrage ce bâtiment, paroît sortir de sa base. Une petite figure semble se disposer à entrer par la petite porte pratiquée à l'un des côtés de cette Tour. Un autre personnage est placé debout sur une petite élévation. De l'autre côté, on en voit encore un autre appuyé sur une espèce de vase.

Cette petite construction est peut-être un tombeau.

Planche LXIX.

Cette Planche est composée de deux petits Tableaux carrés oblongs, d'une grandeur et d'une forme égale. L'un sur un

Digitized by Google

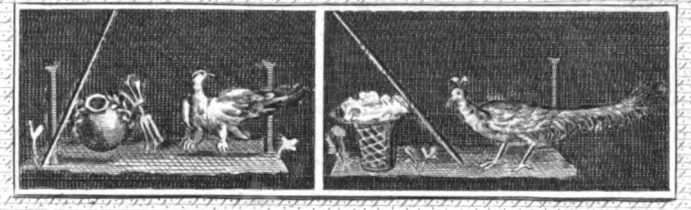
fond rouge, offre deux chevreaux blancs. Sur l'autre, dont le fond est jaune, on voit deux troncs d'arbres sur les côtés, au milieu un cheval blanc ailé (Pégase), et un bouclier d'acier adossé à un Autel. Ce bouclier n'est peut-être qu'un disque, l'un des emblèmes sous lesquels on adoroit le Soleil. Marcien Capella personnifie cet Astre, portant d'une main une torche allumée, et de l'autre un bouclier étincelant. Les Péoniens lui rendoient un culte sous la forme d'un petit disque placé sur une longue perche.

Des Savans ont prétendu que tous les Dieux du Paganisme se réduisoient au Soleil, et toutes les Déesses à la Lune. Ces deux Astres furent les premières Divinités des Égyptiens. Les Grecs juroient par le Soleil. Les Habitans de Hiéropolis défendirent qu'on lui dressât des statues, sans doute parce que le Soleil est assez visible; et c'est peut-être la raison pour laquelle ce Dieu n'étoit représenté à Emèse que sous la figure d'une montagne. Enfin, pour en revenir à notre sujet peint, les anciens Germains, selon Jules-César, rendoient aussi un culte au Soleil, et lui sacrifioient des chevaux, pour marquer par la légèreté de cet animal, la rapidité du cours de ce bel Astre. Si les hommes peuvent être excusables de diviniser quelques parties de la Nature, sans doute c'est en rendant des honneurs religieux au Soleil. Quel objet dans la Nature pouvoit mieux solliciter leurs hommages et justifier leur culte? Mais laissons parler un moment un Poëte moderne :

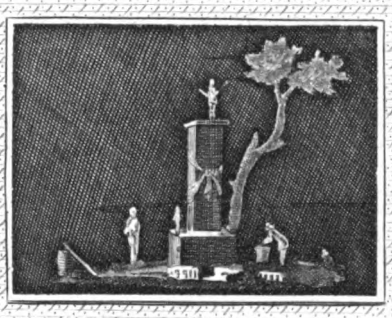
. . . Au retour du printems, quand l'Aurore brillante
Annonçoit du Soleil la pompe renaissante,
Tous les Peuples épars sur le sommet des monts,
Adressoient un Cantique à ses premiers rayons,
Et célébroient en chœur l'Epoux de la Nature.
Soleil! à ton flambeau tout s'anime et s'épure;
Ame de l'Univers, sans doûte les Mortels
Te devoient honorer de leurs premiers Autels;
De tes propres bienfaits tu reçus les prémices..... etc.

Digitized by Google

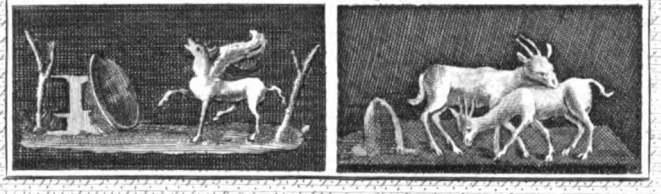
67



68



69



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Planches LXX et LXXI.

Ces deux Tableaux, dont le champ est peint en noir, ont été découverts à Civita en 1749. Le premier représente un petit Faune nu, dont tout le corps, ainsi que le visage, est de couleur rousse ou rouge. Il a sur la tête, en forme de toque, une draperie, ou espèce de pan jaune. Un autre pan de draperie verte retombe, passé sur son bras : il porte un thyrse sur son épaule; il tient l'autre bras étendu, et est en action de danser sur une corde rouge et blanche, sorte de pique ou de thyrse, ornée à ses deux extrémités et au milieu de pommes de pin de diverses grosseurs : elle est entrelacée aussi de festons verds, qui forment trois guirlandes et deux nœuds : de petites chaînettes vertes aussi, y suspendent des vases d'argent : peut-être sont-ce des cordes attachées perpendiculairement et garnies de leur poids, qui servoient aux danseurs pour monter sur la corde tendue horisontalement, et autour de laquelle ils tournoient comme autour d'un essieu.

Ces vases peuvent contenir des parfums ou bien faire l'office de lampes.

L'autre Peinture est en tout semblable : le petit danseur de corde est peint tout en verd; sa toque est jaune, ainsi que la double flûte dont il joue accroupi et ne se soutenant que sur un pied. C'est sans doute un Tityre, espèce de Faunes, qu'on représentoit dans l'attitude de gens qui dansent en jouant de la flûte. Quelquefois on les désignoit aussi jouant en même-tems de deux flûtes et frappant des pieds sur un autre instrument appellé *Scabilla*, ou *Crupezia*. Nous avons déja prévenu, T. I, qu'il y a cette différence entre les Satyres et les Faunes, que les premiers ont la moitié du corps appartenant au bouc, au lieu que les Faunes ont tout le corps de l'homme, à l'exception des oreilles et d'une queue.

Quant à la couleur, on les peignoit toujours en rouge, ainsi que Priape; *ruber Hortorum Custos*. Seroit-ce parce qu'une

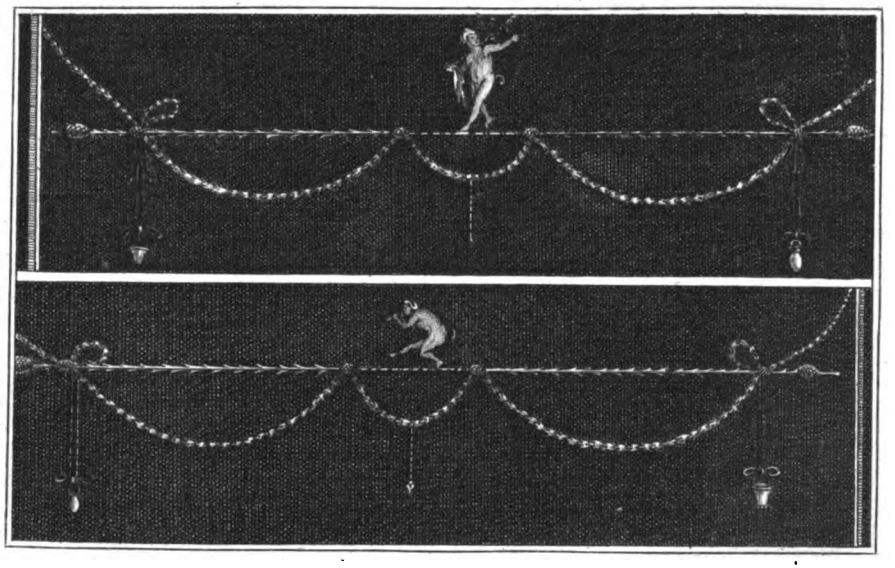
Digitized by Google

femme pudique ne pouvoit jetter les yeux sur leur figure peu décente, sans rougir?....

Dans les *Lettres sur Herculane,* publiées par M. Seigneux de Correvon, deux vol. in-douze, à Yverdon, tome II, page 268, l'Auteur observe que les Anciens confondoient souvent les *Faunes*, les Silènes et les *Tityres*, ou Satyres. Pan étoit la Divinité commune, et l'Inventeur de l'instrument de Musique appellé *Fistula*, espèce de *Fifre*. Les Faunes, ainsi que les Tityres, étoient souvent représentés comme les autres hommes, sans cornes et sans queues : ils étoient uniquement distingués par le *pedum*, bâton pastoral, recourbé par un bout; et par une peau qui couvroit une partie de leur corps, placée en bandoulière. Peut-être aussi que ce que nous prenons pour un bonnet, n'est qu'un ornement de tête fait avec des feuilles jaunies, dont se couronnoient quelquefois les Faunes et les Satyres; ou bien, on pourroit y reconnoître cette espèce de chapeau dont se servoient les Coureurs; les Faunes et les Satyres courant ordinairement devant, à la pompe de Bacchus; ou enfin on pourroit y voir une espèce de *toquet*, dont les Danseurs de corde se garantissoient la tête en cas de chûte. Car les exercices des anciens Danseurs de corde étoient encore plus hardis et plus périlleux que ceux des nôtres. Ce qui fit que l'Empereur Marc-Aurèle ordonna qu'on étendît des matelas sous la corde où l'on dansoit. On tendoit aussi un filet dont le Sauteur étoit environné. L'adresse de ces Danseurs de corde étoit portée à l'extrême, et leurs tours de forces étoient multipliés à l'infini. On en vint même jusqu'à faire monter, marcher, même danser sur la corde, des éléphans, quoique chargés de petites tours remplies d'hommes. Pline, VIII, 2, en parle avec admiration.

On prétend que l'art de danser sur la corde a été inventé peu de tems après les Jeux appeliés *Ascolies* en grec, et *Cernualia* en latin. On y dansoit sur des outres de cuir. Ils furent institués en l'honneur de Bacchus vers l'an 1345 avant J. C. Les Grecs portèrent cet art au plus haut point de variété

Digitized by Google



7o

7ı

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

et de raffinement. De-là les noms de *Neurobates*, *Oribates*, *Schœnobates*, *Acrobates*, qu'avoient chez eux les Danseurs de corde, suivant leurs divers exercices. Les Romains les appelloient du nom générique *Funambuli*, *Cord'ambules*. Ces Jeux étoient un des principaux amusemens des Grands (1), ainsi que du Peuple, comme on peut le conjecturer d'après plusieurs pierres gravées antiques. Les Cyzicéniens firent frapper en l'honneur de l'Empereur Caracalla, une médaille représentant un Danseur montant et descendant le long d'une corde tendue obliquement. Lisez les sages réflexions de l'Abbé Dubos à ce sujet.

Les Anciens faisoient cas de la danse sur la corde; d'abord par l'intérêt que la crainte et la curiosité entraînent nécessairement avec elles; et ensuite parce que c'étoit une branche de leur Gymnastique. Passionnés pour les exercices violens, mais salubres du corps, ils prirent aisément du goût à ces jeux périlleux, mais qui donnoient plus de souplesse et d'agilité. Ce même peuple, ces mêmes grands qui avoient le courage d'assister à la mort lente et cruelle d'un athlète perdant tout son sang sur l'arêne, devoit se plaire à plus forte raison à ces spectacles moins inhumains, où l'on exécutoit des tours de force incroyables, et des miracles d'adresse.

Chez nous, les Danseurs de corde n'attirent en foule que le Peuple. Les hautes classes de la Nation fréquentent rarement ces sortes de spectacles; la vue en seroit trop pénible pour ces enfans gâtés de la société, qui ont presque perdu l'exercice de leurs membres, et dont la sensibilité *exquise* ne seroit point à l'épreuve de ces Jeux. Il leur faut des divertissemens plus raffinés, plus analogues à l'extrême délicatesse de leur frêle organisation.

---

(1) Térence se plaint de ce que pendant la représentation d'une de ses pièces, un nouveau *Funambule* ayant paru, attira tellement l'attention des Spectateurs, qu'ils ne pensèrent plus à autre chose.

Digitized by Google

PLANCHE LXXII.

Ces douze petits Sujets nous viennent encore des excavations faites à Civita en 1749.

Le premier danseur de corde est peint en verd. Il tient un petit vase et une soucoupe, de couleur d'or.

Le second coloré en rouge, tient entre ses bras une lyre à quatre cordes.

Le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième et le septième, tous peints aussi en rouge, portent des thyrses, et dansent dans diverses attitudes, dans différens mouvemens, en faisant équilibre sur la corde.

Le cinquième, outre le thyrse, porte encore une tasse sur sa main.

Le huitième, toujours peint en rouge, joue d'une flûte jaune à deux tuyaux.

Le neuvième, coloré de même, tient d'une main une lyre d'or à trois cordes.

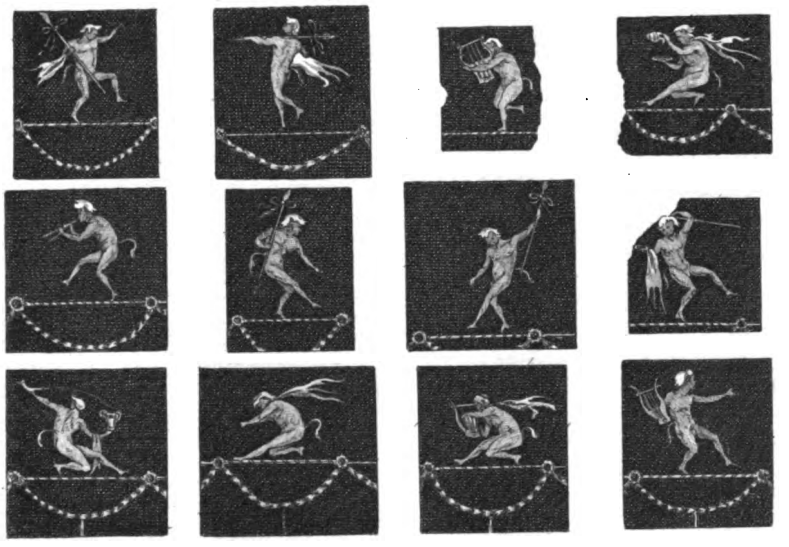
Des trois derniers, peints en verd, l'un pince de la lyre; le second, qui paroît n'avoir aucun instrument, tient les deux mains jointes en avant : cette position, qui rend l'équilibre plus difficile à garder, annonce une plus grande adresse.

Le troisième et dernier, d'une main tient une tasse d'or, dans laquelle il verse du vin qui sort de la pointe d'un vase en forme de corne. Cette sorte d'instrument à boire avoit un nom particulier, *rhytia*. La corne d'animal fut peut-être le premier vase dont l'homme se servit pour boire, dans la suite, il en donna la forme aux vases qu'il se fabriqua. On pourroit conjecturer encore avec beaucoup de vraisemblable, que cet instrument, en forme de corne, est un couloir, *colum vinarium*, dans lequel les anciens faisoient frapper leurs vins de glace, ou y jettoient de la neige.

Les draperies ou peaux qui couvrent la tête de ces douze figures ou qui passent sur leurs épaules et leurs bras, sont toutes

de

72



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

de couleur jaune. Les cordes tendues sont peintes enrouge et en blanc, et les festons sont verds.

Cette planche est l'une des plus curieuses des monumens d'Herculanum.

Planche LXXIII.

Cette Peinture, retirée des fouilles de Civita, le 10 Mai 1760, représente l'intérieur d'un édifice. On y distingue le bas d'une colonne rouge. On y voit aussi une lyre, et une espèce de carquois fermé et garni de rubans. Tous ces objets sont peints en rouge. Près d'eux, est un rameau de laurier verd. Sur le côté du tableau est une colonne qui paroît être à l'extérieur de l'appartement; elle est d'un rouge foncé. Le champ sur lequel on l'a peinte est noir.

La lyre, le carquois et le laurier feroient croire que ce morceau d'architecture est un Temple d'Apollon; la forme de la lyre est remarquable, on la range dans la classe des instrumens qu'Ovide, Fast. V. I. 4. et 415, appelle *curvam lyram*. V. aussi Horace I. 10. 6. et III. 28. 11. Ce même Poëte l'appelle, Epod. XIV. 14. *cava testudo*; ce qui convient parfaitement à notre lyre. L'écaille d'une tortue avoit donné, dit-on, la première idée de cet instrument.

Ammien Marcellin rapporte que de son tems (au quatrième siècle de l'Ere Chrétienne), il y avoit des lyres aussi grosses que des chaises roulantes : *fabricantur lyrae ad speciem carpentorum ingentes*. En effet, il paroît que dès le tems de Quintilien, qui a écrit deux siècles avant Ammien-Marcellin, chaque son avoit déja sa corde particulière dans la lyre.

La lyre moderne est d'une figure approchant de la viole. Cet instrument est absolument tombé de mode. Cependant des gens de goût prétendent que pour la puissance de l'expression sur le sentiment, le clavecin même doit lui céder cette gloire.

Digitized by Google

PLANCHE LXXIV.

Cette Planche est composée de quatre morceaux trouvés à Civita et peints sur un fond blanc.

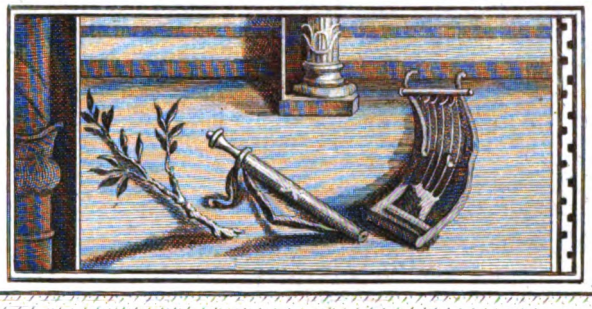
Le premier représente un Sphinx ailé et un casque ou une barrette sur la tête. Il est peint en jaune. Sur la *Table Isiaque*, le Sphinx est ainsi désigné; quelquefois on lui donnoit le visage et la barbe d'un vieillard, ou bien encore la tête d'un épervier et le corps d'un lion. Les Egyptiens donnoient à leur Dieu Horus la figure d'un Sphinx. Ils en plaçoient toujours un dans leurs Temples, au rapport de Plutarque. Pline dit que la tête du Sphinx qui rendoit des oracles avoit quarante-trois pieds de longueur, onze de circuit, et cent soixante-douze du sommet de la tête jusqu'au ventre. Les Prêtres, ajoute-t-on, ayant creusé sous terre un canal, aboutissant au ventre et à la tête de cette prétendue Divinité, entroient aisément dans son corps, d'où ils faisoient entendre d'une voix sépulcrale des phrases énigmatiques et à double sens, des paroles superstitieuses, en réponse aux voyageurs crédules qui venoient consulter l'oracle. Si tout cela n'est qu'un conte, il n'est pas tout-à-fait hors de vraisemblance. Pour tromper le peuple, il ne faut pas être grand sorcier.

La case opposée représente un griffon jaune. Cet animal fabuleux, par devant ressembloit à l'aigle, et par derrière au lion; on lui donne des oreilles droites, deux ailes, quatre pieds et une longue queue. C'étoit l'hiéroglyphe de la force jointe à la vitesse. Les Egyptiens désignoient sous cet emblême Osiris, ou l'influence du soleil dans les airs et sur la terre, lorsqu'il est à la constellation du lion. Les Grecs consacroient aussi le griffon à Jupiter, à la Déesse Némésis et à Apollon.

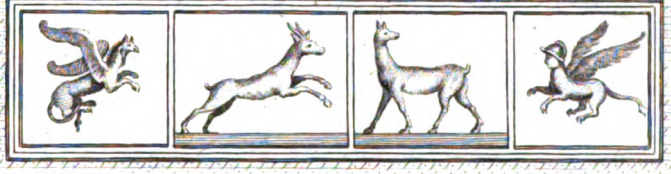
Les deux autres carrés renferment un chevreuil et une biche.

Digitized by Google

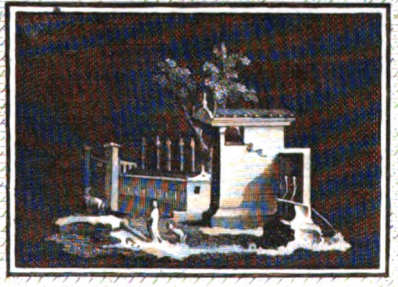
73



74



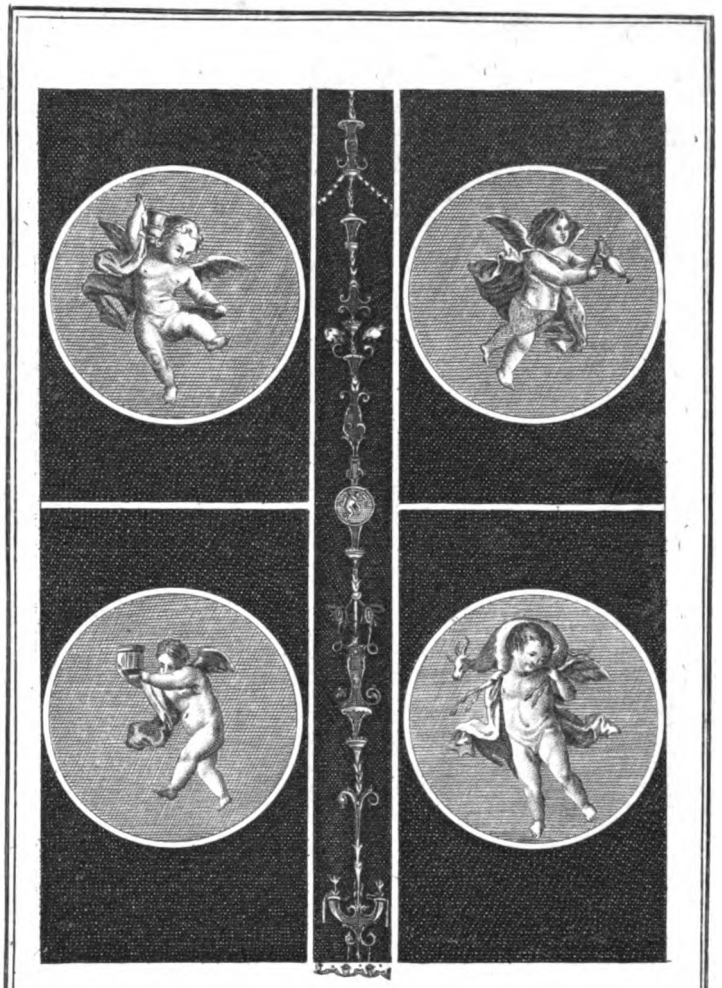
75



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche LXXV.

Ce Tableau, trouvé à Gragnano le 6 Août 1759, représente sur un fond rouge un édifice élevé, ombragé d'arbres. Tout auprès est un autre bâtiment plus bas, garni de festons dans toute sa longueur, et dont le toit est orné de grands pilastres ou d'*hermès*; à l'extrémité est une porte où une chèvre se dispose à entrer. Deux figures sont sur le devant : de l'autre côté du grand bâtiment est un mur; et on y voit adossés deux masques qui jettent de l'eau dans un vase.

Cette composition a de l'effet.

Planche LXXVI.

Ces quatre Tableaux de forme ronde sont peints sur un champ noir, aux deux côtés d'un arabesque orné d'oiseaux et d'un médaillon au milieu; mais le fond de chacun est verd et le cadre jaune. Ils furent trouvés à Civita, en 1749, dans le même appartement que nos peintures de danseurs de corde. Les petits Génies qu'ils représentent sont autant de figures symboliques de Bacchus, et des attributs relatifs aux plaisirs de la Table. Le premier de ces quatre enfans ailés a la tête ceinte d'une bandelette, et porte une espèce de petite *çlamyde* attachée sur une épaule, et passant sous son autre bras; cette draperie est d'un rouge foncé : d'une main il tient une patère d'or dans laquelle il verse une certaine liqueur qui tombe d'un vase d'or, penché par l'anse dans son autre main. C'est peut-être un petit échanson, *Pocillator;* ou bien il fait l'office de ces jeunes garçons qui donnoient à laver les mains aux convives avant et après le repas. On les appelloit *Gutturnii, Coturnii.* Ils servoient aussi dans les sacrifices, pour les libations, où l'on répandoit le vin goutte à goutte, *minutatim.*

Le second petit amour, dont la draperie qui ne tient presque à rien, est d'un rouge-clair, porte sur son épaule un grand vase

Digitized by Google

de forme cylindrique et de couleur d'or. De sa cuisse il fait un mouvement plein de graces pour retenir une patère d'or aussi, qu'il soutient déja de la main par le bord.

Le troisième Génie, drapé de rouge, porte en travers sur ses épaules un jeune Chevreau peint au naturel. Cet animal consacré à Bacchus, faisoit allusion aux danses des Bacchanales.

Le quatrième, vêtu de même que le précédent, porte sur ses deux mains un vase cylindrique, ou un coffre en forme de petite rotonde peinte en or. C'est peut-être un petit autel portatif, ou bien une boëte pour les parfums ; ou bien encore un certain instrument qu'on faisoit mouvoir avec rapidité circulairement sur lui-même, et qui servoit de jeu pendant les fêtes de Bacchus et de Vénus. Ces petits détails ne sont pas assez importans pour mériter de plus longues conjectures, des discussions plus approfondies.

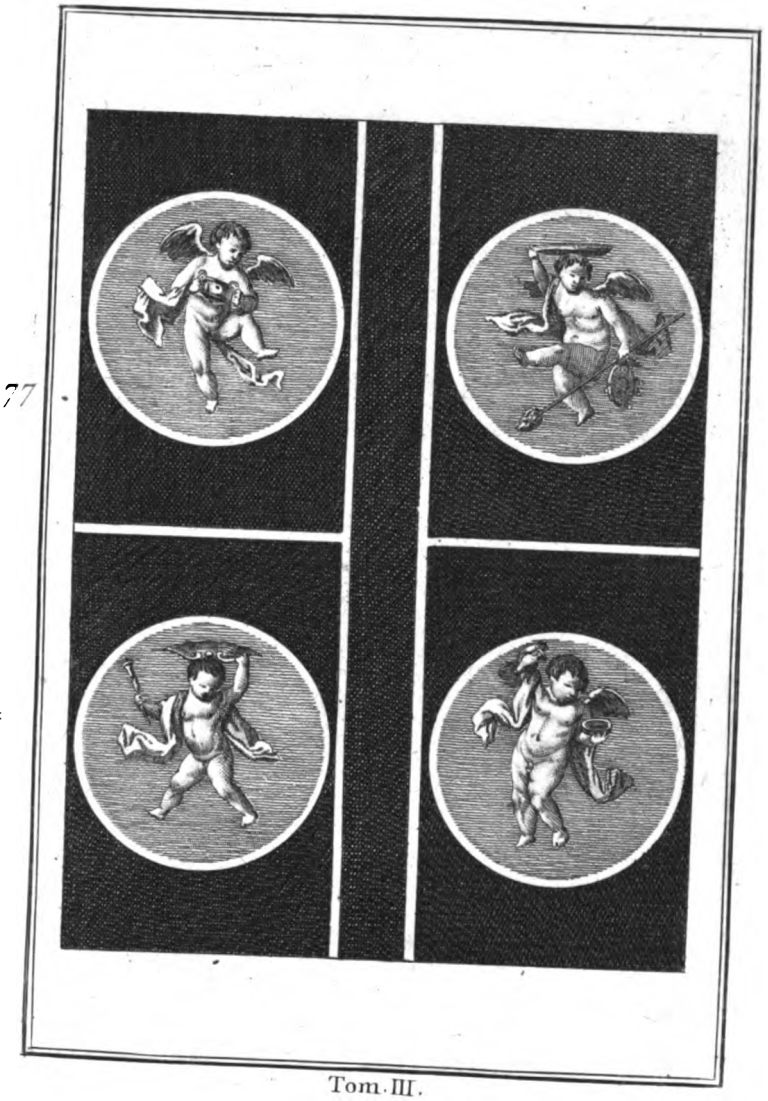
Planche LXXVII.

Le premier de ces quatre petits génies, renfermés dans des cadres ronds, et absolument dans le genre de ceux de notre Planche précédente, et trouvés au même endroit, laisse voltiger une draperie violette, et paroît se livrer au plaisir de la danse; d'une main il soutient sur sa tête une corbeille ou autre chose semblable de couleur d'or. Il porte dans son autre main un thyrse, et des cymbales garnies de leurs grelots.

Le second petit enfant ailé, dont la draperie est jaune, porte dans ses deux mains un vase d'or à deux anses. C'est peut-être un de ces vases appellés *sinum, à sinu*, à cause de leur profondeur. On les remplissoit ordinairement de vin. Plus ils étoient grands, plus on honoroit ceux auxquels on le présentoit pour le vuider. *Majora pocula, græco more*, dit Cicéron, in verr. III.

Le troisième au manteau rouge, verse une certaine liqueur d'un vase d'or dans une coupe peinte de la couleur du même métal.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le quatrième enfant, qui n'a point d'ailes comme ses petits compagnons, est représenté vêtu de rouge et dansant comme eux. Il porte sur sa tête une conque d'or; un sceptre d'or aussi est dans sa main. C'est peut-être l'attribut du *Roi du festin*, *Rex, dominus convivii; arbiter; strategus, modimperator.* Car il y avoit des loix à observer dans les festins; et le Président du Banquet étoit chargé de les faire exécuter. A peu près comme sont, chez les modernes, les *Orgies maçoniques.* On buvoit neuf coups pour les Muses, trois pour les Graces et Vénus, etc. et le sceptre donnoit le signal et veilloit au cérémonial bacchique.

Ces quatre Tableaux ronds ne sont point séparés par des Arabesques.

Le vase que notre troisième figure vide dans une coupe, pourroit être pris pour un de ceux qu'on appelloit *mystarius*, et qui étoient destinés à ne contenir que du vin mélangé avec autre chose. Car les anciens mettoient de l'eau dans leur vin. Anacréon lui-même buvoit ainsi. Mais le mélange se faisoit à diverses mesures : Esychius prétend que sur trois parties d'eau, on en mettoit une de vin. Aristophane veut trois cinquièmes d'eau sur deux cinquièmes de vin. Hippocrate conseille autant de l'un que de l'autre : quelquefois même il permet le vin pur, et même l'ivresse. On appelloit *Scythica potio* un breuvage de vin sans eau; sans doute parce que les Scythes, nation turbulante, ne connoissoient point l'art de tempérer avec l'eau les fumées du vin. Et c'est pour nous faire entendre combien dans le commerce de la vie, il est nécessaire de mettre de l'eau dans son vin, que les Sages de l'antiquité avoient imaginé l'allégorie charmante de Bacchus, élevé par les Nymphes des fontaines. C'étoit une belle leçon de tempérance dont ils faisoient usage dans leurs aimables Orgies. Tout le monde ne sait peut-être pas que la secte rigide des Stoïciens regardoit l'ivresse comme un remède contre les maladies de l'ame.

Digitized by Google

Quelquefois aussi ils faisoient usage d'eau tiéde pour mettre dans leur vin, soit par goût, soit par raison de santé. Ils prétendoient qu'une boisson prise ainsi rétablissoit les forces.

Mais il y avoit en vogue chez les Anciens une mixtion qui nous paroîtra bien plus étrange. Ils faisoient un cas infini d'un vin frelaté avec du miel, des onguens et des parfums; ils appelloient ce mélange *vinum murrinum*, et le vase de notre tableau renferme peut-être une pareille boisson, qui ne seroit pas de notre goût.

PLANCHE LXXVIII.

Cette caricature a pour cadre une espèce de corniche jaune avec une bande rouge; le champ du tableau est blanc; la terrasse, les petits bâtimens et les plantes ou herbages, sont peints au naturel. La carnation des quatre figures est de couleur brune: la première de ces petites bambochades est nue, la tête découverte et garnie de cheveux qui frisent. D'une main elle tient une crosse, et de l'autre elle porte un petit seau. Le second petit enfant grotesque, porte aussi un petit seau et un bâton très-court. Il a la tête couverte d'un haut bonnet ou chapeau qui se termine en cône, et qui est de couleur jaune. La figure suivante tient encore un petit bâton à la main. Une petite draperie, ou un pan de manteau rouge, lui passe sur l'épaule: il a sur la tête une espèce de barrette jaune, ornée sur le côté d'un panache ou aigrette. La quatrième caricature enfin, est coëffée d'un chapeau, dont le sommet est très-pointu. Une verge, aux deux bouts de laquelle sont suspendus deux seaux accrochés par une anse, passe en travers sur l'une de ses épaules.

Cette composition burlesque est gracieuse, et d'une originalité piquante. L'attitude des figures en est bien prise; leur position respective bien entendue. Les anciens Peintres, comme on le voit ici, connoissoient le genre des *charges*: d'ailleurs,

Digitized by Google

Aristide, T. II, p. 503, et Cicéron, *de Oratore, Lib. II,* en font mention. Pline, XXXV, 10, cite dans la liste des Peintres célèbres, un certain Antiphile (1), qui ne traitoit pas seulement des sujets nobles, mais qui fit encore un tableau représentant un grotesque, auquel il donna le nom facétieux de *Gryllus* : d'où la dénomination de *Gryllus* devint celle de tout semblable grotesque en peinture. C'est ce qu'on appelle proprement aujourd'hui *Bambochades* (2). La configuration de nos quatre caricatures tient un peu aussi de la nature du singe; elles en ont la difformité du port et des gestes : elles ont aussi quelqu'analogie, quelque ressemblance avec ces petites figures Égyptiennes jadis si prisées, et ces *Magots* de porcelaine qui nous viennent de la Chine, et qu'un luxe sans goût met encore en vogue chez les Modernes. Du tems de Pline, la mode s'introduisit de porter au doigt ces petites monstruosités qu'on qualifioit de Divinités Égytiennes (*d'Harpocrate*), *digitis Deos gestant ,..... et monstra colunt. II, 7, XXXIII, 3.* Peut-être aussi que l'Artiste se sera amusé à peindre des *Pygmées* (3), peuple fabuleux, qui a cependant

(1) Ce peintre, né en Egypte, et formé sous Ctésidème, composoit avec une grande facilité, dit Quintilien. Pline assure qu'il excella dans le grand genre aussi bien que dans les petits sujets, et qu'il mérita les deux surnoms de *Rhyparographe;* c'est-à-dire, Peintre des choses de rebut, d'objet du plus bas étage; et *Antropographe*, c'est-à-dire, Peintre des Hommes, des Héros.

(2) L'étymologie de ce mot vient de *Bamboche*, Peintre Flamand, qui s'est particulièrement adonné à ce genre. Son nom de famille étoit *Pierre de Laur;* mais les Italiens lui donnèrent celui de *Bamboche*, à cause de la singularité de sa taille. *Bambocchia* en Italien signifie *Marionette. Bambo, Bamboccio*, un *Enfant*, ou *petit Enfant* : d'où sans doute nous est venue l'expression familière de *Petit Bambin, Bamboche.*

(3) L'étymologie grecque signifie *Poing, Coudée,* d'où on a fait le mot *Nain*, petit homme haut comme le poing, grand d'une coudée.

Digitized by Google

exercé l'érudition de plusieurs graves Auteurs. V. les Voyages de Guliver. On remarquera en passant, que le Peuple (les Grecs) qui donnoit à ses Héros douze pieds de proportion, fut le même que celui qui imagina la Fable des Pygmées. Les hommes portent tout à l'extrême ; l'excès a pour eux des charmes : rarement savent-ils s'arrêter au point de la véritable grandeur, au-delà, en-deçà duquel la Nature les abandonne ; et qui seul fait le Sage, c'est-à-dire, l'homme tenant le juste milieu entre les Géans et les Nains.

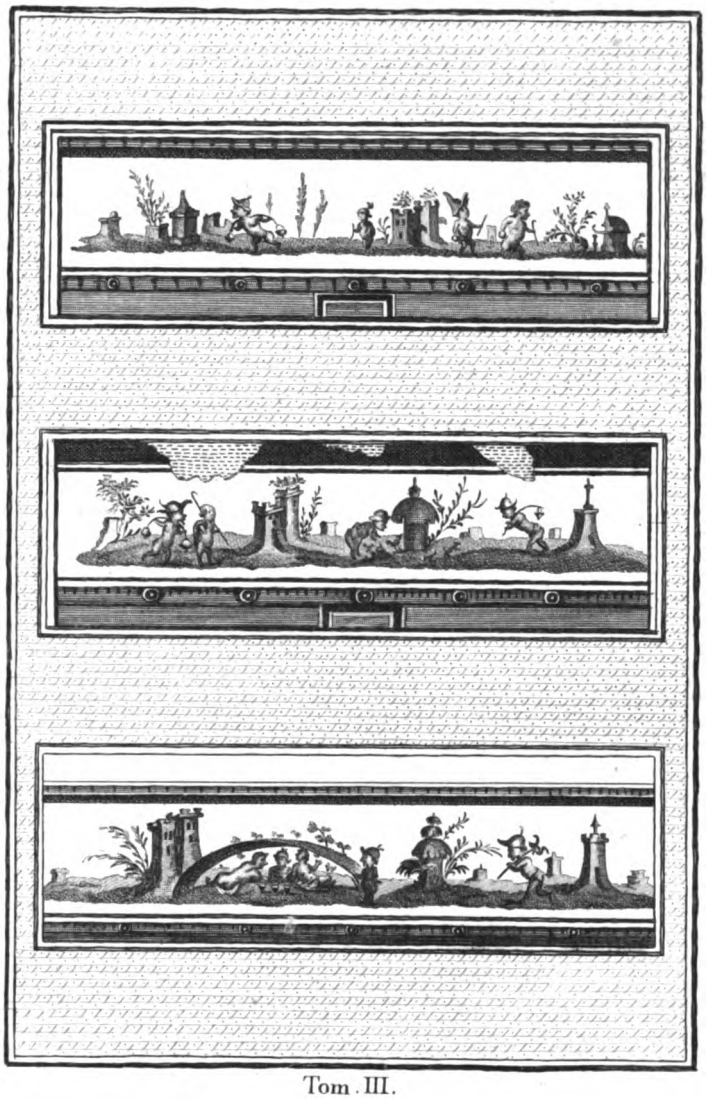
Revenons à nos caricatures. Depuis Léonard de Vinci jusqu'aujourd'hui, les Peintres se sont livrés à cette espèce de peinture satyrique et burlesque ; mais il y en a peu qui aient montré plus de talent que le Chevalier Guichy, Peintre Romain. Callot parmi nous a aussi excellé dans ce genre.

Mais plus ce genre ouvre un champ vaste à l'imagination déréglée, plus il faut être sobre à user des caprices plus ou moins heureux qu'on peut s'y permettre. Ce genre en peinture comme en poésie, n'a peut-être qu'un moment pour plaire. La lecture de Scarron fatigue bientôt : d'ailleurs une parodie bouffonne de la Nature ne peut avoir long-tems des droits sur des yeux exercés à en contempler les grandes proportions. Quel mérite y a-t-il à dégrader ses belles formes, à ridiculiser son bel ensemble, à défigurer ses contours élégans et nobles ? Ce talent, si c'en est un, ne mérite guère d'être encouragé, parce qu'il éloigne de l'étude des grands modèles, ouvre la porte au mauvais goût, et habitue à ne saisir que le côté défavorable des objets.

Les originaux de cette Planche et des deux suivantes, ont été découverts au même endroit, dans les excavations de Gragnano, le 30 Décembre 1760.

Planche LXXIX.

La première des quatre petites figures de ce N°., fait la charge de porter avec peine sur son épaule un vase suspendu à l'extrémité



78

79

80

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

trémité d'un bâton que le poids fait ployer. Un chapeau pointu et jaune lui couvre la tête ; et elle porte une ceinture ou draperie rouge. Le second enfant grotesque, coëffé aussi d'une barrette jaune, et ceint d'une draperie violette, se courbe pour regarder dans une espèce de poulailler, ou petite cabane de berger, faite avec des joncs. Des poules vont çà et là tout à l'entour, et un chien paroît courir en aboyant au devant de la première figure. Le troisième a la tête chauve, un filet de barbe lui pend au menton. Il porte sur son épaule un pan de draperie de couleur violette, et sur l'autre, un long bâton recourbé en forme de crosse ; il semble être en *faction :* on diroit un petit Silène, à l'ampleur de son ventre. La quatrième bambochade a un bonnet jaune, et porte sur son épaule un bâton, aux deux bouts duquel sont suspendus deux vases.

Comme toutes nos figures sont coëffées de jaune, on pourroit conjecturer que leurs chapeaux ou bonnets imitent ceux qu'on fabriquoit avec les feuilles de palmier, et dont les Égyptiens faisoient usage. Les Anciens ne connoissoient pas nos chapeaux de Castor et autres. Les chapeaux modernes ne remontent qu'au quinzième siècle. Le chapeau avec lequel le Roi Charles VII fit son entrée publique à Rouen, l'an 1449, est un des premiers dont il soit fait mention dans notre Histoire.

PLANCHE LXXX.

On remarque une Tour carrée avec ses créneaux et une espèce de flèche ; sur le devant, une petite figure grotesque, avec son bonnet jaune et sa ceinture verte. Il tient élevé sur son épaule un bâton à crosse auquel pend un oiseau, lié par les pattes. Il paroît s'acheminer vers un poulailler ou petite hutte de forme circulaire, ayant un toît à trois étages, et ombragé de plantes. Après est un autre Nain, la tête couverte d'une barrette jaune ; habillé en rouge avec une draperie ou

ceinture jaune. Il est tout près d'un pont ou arcade de couleur verte, et sur lequel croissent quelques herbages. Sous cette arche sont trois autres petites figures couchées, dont deux femmes, et ayant devant elles de petits vases, comme pour manger. A l'autre bout du pont est une double Tour fort haute et garnie de créneaux, et de deux rangs de fenêtres.

Cette composition est pittoresque et agréable.

Planche LXXXI.

Sur une terrasse est une Table de marbre dont on ne voit que les deux pieds de devant. Sur cette Table carrée est un piédestal de même forme et de même matière; laquelle soutient une statue peinte aussi de couleur de marbre, et figurant un Vieillard, qu'on pourroit prendre pour une Divinité, dans le genre du Dieu Priape. Il a la tête couronnée de feuilles; il porte une longue barbe. Il est entièrement enveloppé d'un long vêtement qui lui cache les bras, les mains, et laisse à peine voir le bout d'un de ses pieds. Cette draperie soulevée vers le milieu du corps, semble indiquer un certain geste secret et peu équivoque, qui ne peut convenir qu'au Dieu de Lampsaque, et qui ne le caractérise que trop.

On peignoit ainsi Priape, quand faisant abstraction de sa qualité du Dieu des Jardins, on ne vouloit désigner que la partie génératrice de l'homme; et alors il portoit le nom *Conisalus*. Strabon nous apprend que cette Divinité, inconnue au bon Hésiode, étoit de nouvelle fabrique, ou du moins de fraîche date chez les Athéniens. Le myrthe lui étoit consacré, à cause, dit-on, de la ressemblance de la feuille de cet arbrisseau avec ce qui caractérise le sexe de Vénus et des Grâces. On remarquera qu'ordinairement l'effigie du Dieu *Conisalus*, découverte dans les campagnes, à la ville étoit cachée sous une draperie, comme on nous l'offre dans cette Planche 81. On

Digitized by Google

prétend qu'on ne le drapoit ainsi que pour indiquer les cérémonies mystérieuses qui avoient lieu dans les initiations instituées en son honneur : car cette Divinité, d'un costume si indécent, ne fut point imaginée par les Grecs. Ils en trouvèrent le culte établi en Egypte sous le nom d'*Itiphalle*. Les Égyptiens avoient placé parmi leurs Hiéroglyphes, le sexe de l'homme, et avoient eu soin de lui donner le geste le plus expressif, pour en faire l'emblême de la génération et de la fécondité. Aussi avons-nous vu dans nos précédentes explications, qu'on n'attachoit que des idées philosophiques et même religieuses à cette représentation, devenue dans la suite d'une indécence révoltante. Les Égyptiens avoient pensé que rien de ce qui étoit dans la nature ne pouvoit souiller l'imagination ; qu'il étoit digne de l'homme de mesurer la reconnoissance au bienfait ; et de consacrer par un culte public l'acte de la génération.

On pourroit même aller plus loin encore, et ne voir qu'une leçon de décence, ou un rafinement de volupté dans ce qui effarouche au premier abord, et nous indispose contre les Anciens. Priape voilé ne vouloit-il pas dire que les plaisirs les plus légitimes et les plus permis, avoient besoin du voile du mystère, et que le cynisme tourne moins qu'on ne pense au profit de l'Amour.

Mais reprenons notre description : la branche de palmier peinte au naturel, et posée contre la Table, servoit aux lustrations. On se servoit aussi des branches d'olivier.

Sur la Terrasse est un vase de couleur d'argent, dont les ornemens sont des feuillages. Son manche droit et long a la forme d'un *Phallus*, et est enveloppé de bandelettes. Près du piédestal de la statue, sont deux petits instrumens croisés l'un sur l'autre, dont il n'est pas facile de déterminer la nature et l'usage. Seroit-ce deux flûtes d'une forme particulière aux fêtes de Priape? Seroit-ce deux fragmens d'os, espèce de Crotales? Il est plus vraisemblable que ce sont deux petits

Digitized by Google

Phallus. On avoit coutume d'en offrir de pareils sur l'autel de Priape; on en faisoit prendre la forme aux gâteaux sacrés, *Placenta* (1) : de même que les gâteaux qu'on présentoit en offrande à Cérès, figuroient la partie naturelle de la femme.

Ce Tableau, peint sur un fond rouge, a été découvert, ainsi que le suivant, dans les excavations de Civita.

PLANCHE LXXXII.

Le sujet de cette Planche est encore un Hermès; mais c'est un Priape tétragone; il a la tête d'un Vieillard barbu, et est couronné de feuilles. La Statue, ainsi que la base, est peinte en couleur de marbre. Cette matière étoit employée souvent pour les statues d'Hermès; quelquefois cependant ils n'étoient que de bois. Deux couronnes de feuilles vertes sont suspendues aux deux côtés, à la place de ses bras qui sont tronqués. A terre on voit d'une part un tronçon de colonne ou cylindre peint en marbre, et par dessus une branche de palmier de couleur naturelle. Ces attributs paroissent avoir rapport aux lustrations et au service des autels. De l'autre part, est une conque ou bassin jaune soutenu sur trois pieds d'animaux. Un cercle de bronze est adossé contre l'Hermès. C'est peut-être un grand anneau magique, une roue ou une amulette. Ces sortes d'instrumens chargés d'enchantemens entroient dans le culte qu'on rendoit à Vénus; et en les consacrant, on espéroit se rendre Priape favorable, et en obtenir les qualités et les forces requises. L'Amour rend crédule et superstitieux.

Sur les monumens antiques, on rencontre souvent des statues d'Hermès de la forme du nôtre. Dans le premier âge de

(1) L'origine et l'étymologie du surnom populaire, *Plaisir des Dames*, donné dans le comestible moderne aux croquets et autres friandises composées de farine pétrie avec du miel, ne viendroient-elles pas du mot latin : *Placenta, æ*, Gâteau ?

Digitized by Google

la sculpture, presque toutes les statues des Dieux se terminoient en gaîne quadrilatérale. Nous avons déja vu que d'abord les Dieux ne furent traduits aux yeux des hommes que sous la forme d'une pierre brute; puis on vint à tailler cette borne, à en polir les côtés. Ensuite on ébaucha la tête du Dieu *Terme*, et ce ne fut que par la suite des tems qu'on s'ingéra à lui donner des bras, des mains, des jambes, et enfin une figure entière et dans toutes ses proportions. Hérodote prétend, II, 51, que les Grecs apprirent, non des Égyptiens, mais des Pélagiens, à sculpter Mercure avec son sexe droit et tendu, et que les Athéniens furent les premiers des Grecs qui adoptèrent ce costume cinique. C'est à ce sujet que Pausanias, I. 24, nous dit que les Athéniens sont les plus religieux de tous les peuples, ayant été les premiers à honorer Mercure sous la forme de ces bustes qui n'ont que la tête et le tronc. Ce sont les premiers aussi qui se soient avisés de consacrer dans leurs Temples une statue au bon Génie. Le même Auteur dit encore, Liv. IV. 33 : sur la porte par où l'on sort pour aller à Mégalopolis, ville d'Arcadie, on voit une statue de Mercure qui est dans le goût Attique; car les Athéniens ont fait les Hermès de figure carrée; et à leur imitation, les autres peuples de la Grèce ont donné cette forme à toutes les statues de Mercure. Thucidide nous raconte, VI, 27, la raison pour laquelle les Hermès sont représentés tous mutilés. C'est, dit-il, parce que Jupiter, jaloux des honneurs qu'on rendoit à Mercure, dont on plaçoit la statue aux portes de toutes les maisons privées comme publiques, les fit mutiler toutes en une nuit, et les fit raser, ainsi qu'on peut le remarquer sur notre Planche. Ces sortes d'Hermès furent appellés *Priape*, et ils prirent aussi le nom latin de *Mutinitinus*.

Suidas explique moralement la coutume de donner aux figures de Mercure une forme carrée sans pieds et sans bras, et de les placer au vestibule des Temples et des maisons. Car, dit-il, comme on tenoit à Athènes Mercure pour le Dieu de l'Eloquence et de la Vérité, on faisoit ses statues cubiques

Digitized by Google

pour indiquer que la Vérité est toujours semblable à elle-même, de quelque côté qu'on la regarde.

Nous ferons remarquer, en passant, aux Orateurs modernes, que chez les Anciens, le Dieu de la parole étoit le même que celui de la Vérité.

Parmi les différentes sortes d'Hermès, on distinguoit les Hipparchiens, que le fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, avoit érigé, non-seulement dans la ville, mais dans tous les bourgs et villages de l'Attique, et sur lesquels il avoit fait graver différentes sentences morales, pour porter les hommes à la Vertu.

Lorsqu'au lieu de la tête de Mercure ou de Priape, on mettoit celle d'un autre Dieu, comme de Minerve, d'Apollon, de Cupidon, d'Hercule, d'Harpocrate, ou d'Anubis, alors le pilastre devenoit un composé de deux Divinités, dont on réunissoit les noms, et qu'on appelloit *Hermathenes* (1), *Hermapollon*, *Hermeros*, *Hermeracle*, *Herm'harpocrate* (2), *Hermanubis*.

On ne se contenta point de représenter des Dieux sous cette forme de statues, on érigea des Hermès à la gloire des grands hommes. Socrate, Aristote, Platon, Homère, Hérodote, Thucidide, Themistocle, Miltiade, Xénocrate, etc. avoient des Hermès sur lesquels on gravoit leurs noms en lettres carrées aussi. Delà vient que les Athéniens nommoient un homme de mérite un *Homme carré*.

Il y avoit cette différence entre l'Hermès de Mercure et celui de Priape, que le premier porte des ailes à la tête; celui de Priape, n'a que de la barbe, comme on le voit sur notre Planche. Les femmes stériles d'entre le peuple les ornoient de fleurs et de rubans aux parties naturelles, dans l'espoir de ramener la fécondité au sein de leur ménage.

---

(1) Le nom grec de *Minerve* est *Athènes*.

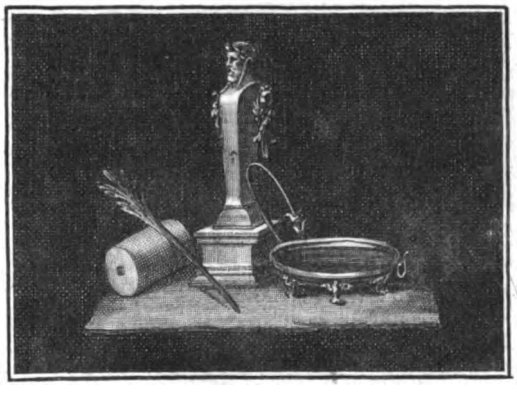
(2) Spon, dans ses *Recherches curieuses*, conjecture fort heureusement que les anciens ont peut-être voulu nous apprendre par cette double figure, que le silence est quelquefois éloquent.

Digitized by Google

81



82



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Le culte de *Roudra*, l'un des trois Dieux secondaires (les » deux autres sont Brama et Vischnou), est le culte le plus » étendu chez les Indiens. Le *Lingam*, c'est-à-dire les parties » naturelles de l'homme réunies à celles de la femme, sous la » forme duquel on l'honore, est le symbole de la Nature tou- » jours produisante ; tous les Etres participent à la matière, et » se perpétuent par l'union de ces parties, qui, en elles- » mêmes, n'ont rien d'indigne de celui qui les a faites : voilà » en deux mots le fond du *Linganisme*, que l'on fera remon- » ter, si l'on veut, jusqu'aux premiers âges du monde.

» La Secte des *Linganistes* est fort nombreuse.

» Les Indiennes portent le *Lingam* au front ».

« On voit à Maddol, près de Goa, une Pagode, dont la » tour est à étages, et ronde en forme de *Lingam* ».

Extrait du Discours préliminaire du Zend-Avesta de M. Anquetil.

PLANCHE LXXXIII.

Ce Tableau, dont le champ est de couleur plombée, fut découvert dans les fouilles de Portici. Le fond de cette agréable composition est couvert d'arbres et de ceps de vigne. Le Bacchus qui en fait le principal personnage, est d'un bon coloris; le mouvement de cette figure est gracieux. Il sourit avec douceur : couronnés de feuilles et de fleurs, ses longs cheveux bouclés naturellement, tombent en partie sur ses épaules; le reste, assujetti sous un large diadême, ornement de son front, vient former un nœud sur la sommité de la tête. Une peau qui descend de dessus son épaule, vient le ceindre par le milieu du corps. Une longue draperie lui couvre l'épaule, le bras, la jambe et le pied du côté gauche; un pan de cette draperie, passant par derrière son col, retombe sur son bras droit, et laisse à nu tout le reste. Il porte à la jambe droite découverte

Digitized by Google

jusqu'au mollet, une espèce de bottine de peau de bête fauve; de la main gauche élevée par dessous son manteau, il tient un long thyrse, orné d'un nœud de rubans ou de bandelette. Sa main droite verse d'un vase en forme de corne à trois pointes, du vin dans une patère. Un Satyre à terre, et s'appuyant sur une main comme pour se relever, tient de l'autre cette patère, ou plutôt la laisse échapper d'entre ses doigts, ensorte que toute la liqueur s'en répand sur son estomac; tandis que Bacchus lui presse de son pied le ventre, à l'endroit où la partie humaine du monstre s'unit à la partie de chèvre; la tête du Satyre est fort endommagée. Sur le côté du Tableau, on voit un arbre qui soutient une vigne, et au pied duquel s'élève un autel carré, ou une base grossièrement travaillée. Sur cet autel est un Priape, dont le principal attribut n'est rien moins qu'équivoque. Cette petite statue porte à la main une espèce de roseau fendu par un bout, ou quelque chose qui en approche. De la main gauche il tient une sorte d'instrument qu'on ne sauroit spécifier; sur sa tête, en guise de cornes, sont fichées deux perches très-minces, très-déliées, et dont l'une des deux est très-longue, et s'élève très-haut.

On pourroit rendre raison des arbres qui ornent cette composition, en disant que les Egyptiens attribuoient à Osiris, qui est le même que Bacchus, l'invention de la culture des arbres et des plantes. Tibull. I. Elég. VIII, 32, et seq.

Le nœud de rubans qui orne la tête de Bacchus forme deux cornes, conformément au costume que les Peintres et les Sculpteurs de l'antiquité observoient en représentant ce Dieu cher à l'agriculture, qui, le premier, dit-on, fit servir le bœuf au labourage.

On le couvroit aussi d'une peau de Cerf ou de Daim, comme une marque distinctive, et on l'armoit d'un thyrse.

Le vase en forme de corne à trois pointes, dont se sert Bacchus pour abreuver le Satyre, fait allusion, sans doute, aux

vases

Digitized by Google

83



84



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

vases en forme de trépied, dont on faisoit usage dans les Orgies Bachiques, et qui indiquoient les trois coups de vin qu'il falloit boire en l'honneur de Bacchus, de Vénus, et de la divinité qui présidoit aux querelles des Buveurs.

Nous avons déja remarqué que les Satyres étoient les symboles personnifiés de la luxure et de l'intempérance, et rien ne l'exprime mieux que notre Figure; l'allégorie en est sensible; renversé sur le dos, il fait de vains efforts pour se relever; Bacchus est là qui le terrasse, enchaîne toutes ses forces, et l'empêche d'aller faire un sacrifice au Priape voisin. Les Anciens vouloient ainsi faire entendre que le vin annule toutes les facultés du Buveur sans mesure; et c'est ce qu'Ovide a eu sans doute en vue dans ces vers qui ont tant de rapport à notre sujet.

Vina parant animum Veneri: nisi plurima sumas,
Et stupeant multo corda sepulta mero.
Nutritur vento, vento restinguitur ignis:
Lenis alit flammas, grandior aura necat.
Aut nulla ebrietas, aut tanta sit, ut tibi curas
Eripiat: si qua est inter utramque nocet.
Rem. Am. V. 805. et seq.

Bacchus réveille et provoque l'Amour:
Mais, prise avec excès, sa liqueur est traitresse;
Elle endort le cœur sans retour,
Et fait languir le feu de la tendresse.
Le flambeau de l'amour s'allume en s'agittant;
Mais il s'éteint ou se consume vîte,
Quand on l'expose au trop grand vent.
Une pointe de vin ranime, échauffe, excite;
Il faut, pour être heureux, perdre un peu la raison:
Mais pour jouir de sa conquête,
Il faut aussi que le cœur et la tête
Soient toujours bien à l'unisson.

Voyez encore Martial, I. 107. Pétrone, cap. 130, et ses Commentateurs.

Digitized by Google

Quant au Priape, on trouvera l'explication et la raison de ses divers attributs, *in Priap., Carm.* 83. Horace I. Satyr. 8. etc.

Planche LXXXIV.

Sur un fond blanc on voit une petite Colonne fort mince, une espèce de poteau orné d'une bandelette en spirale; un vase contre lequel, d'un côté, est dressée une palme, et de l'autre, un cercle; un bassin soutenu sur une base, et enfin un oiseau. Ces divers objets peints en clair-obscur, ont rapport aux prix accordés aux vainqueurs dans les Jeux publics. Le vase, espèce d'*Ampoule*, est là pour indiquer l'huile dont on frottoit le corps des Athlètes; on le leur donnoit en présent après la victoire; et le Bassin rappelle l'usage où l'on étoit de se laver après les exercices de la Gymnastique. Le Cercle fait allusion peut-être au sabot, à la toupie, jeu grec, auquel les Romains ne dédaignoient pas de s'amuser; ou mieux encore, il représente cette Roue dont les malheureux condamnés à combattre les bêtes féroces dans le Cirque, se servoient pour épouvanter et faire fuir les Lions qu'on lâchoit sur eux; c'étoit là leur seule arme, et ils s'en servoient souvent avec succès. Deux passages latins confirment cette conjecture : Cassiodore, Var. Epist. L. V. dit : *alter labenti rotâ feris offertur*; et Sénèque, *de Ira*, nous apprend : *Elephantos porci vox terret, Leonem rotarum versata facies.*

Consultez Panvin. *De Lud. Circ. II*, 5. Bullengerus, *De Ven. Circi. Cap.* 23.

Planche LXXXV.

A l'ombre d'un arbre s'élève sur une base ronde une statue peinte en marbre, et représentant un Bacchus avec de la barbe. Il est habillé par en bas d'une longue tunique qui lui enveloppe les pieds, et par dessus il porte comme une cuirasse : sa tête est ornée d'une espèce de couronne radiée qui n'est peut-être

Digitized by Google

qu'un cimier de casque. D'une main il tient un long bâton qui est à la fois une pique et un tyrse; la pointe en est renversée. De l'autre, il porte une sorte de mesure; on voit, couchée près du piédestal, une branche de palmier, et un grand vase à deux anses et de métal, au fond duquel est une liqueur rouge. Sur le devant de ce Tableau, trouvé à Portici, on voit encore la tête d'un agneau, et un autre vase étroit qui n'a qu'une anse, et qui ressemble à un Idre. Il est d'une couleur de métal. Derrière, sur une petite élévation de terre, est un grand disque, ou plat oval de métal, et avec une anse à jour. Dessus ce plat est dressée une pomme de pin peinte au naturel; on y a placé encore une espèce d'anguille ou de serpent plié en cercle, et au milieu plusieurs sortes de fruits, peut-être des dattes. Le fond du Tableau offre la vue d'une campagne enrichie de plantes; et dans l'éloignement on voit une montagne, au haut de laquelle est un édifice.

La barbe n'est pas ce qui doit le plus étonner dans notre figure de Bacchus; c'est sa cuirasse qui est digne de remarque, et qu'on rencontre plus rarement sur les monumens antiques. Les Anciens aimoient à joindre et souvent à confondre Mars et Bacchus, le Dieu de la Guerre et celui du Vin. Les Buveurs sont rarement en paix; d'ailleurs le vin échauffe l'esprit, donne du courage, aveugle sur les dangers. Un soldat est sûr de la victoire, quand il a trempé ses armes dans le vin. Mais aussi que de querelles cette boisson perfide fomente et éternise! que de fois un joyeux Banquet s'est changé en un théâtre sanglant! L'Histoire n'avoit que trop appris aux Anciens les funestes effets du Vin pris sans mesure; et c'est sans doute ce qui les engagea à donner à Bacchus le casque, la cuirasse, la lance et les autres attributs de Mars.

La liqueur contenue dans le grand vaisseau renversé, paroît être du vin. D'autres y voyent du sang; ce qui rappelle les sacrifices humains en usage à Ténédos et à Chios dans le culte qu'on rendoit à *Bacchus-Omadius*. On y mettoit en pièce un

Digitized by Google

homme tout vivant. On y substitua des animaux, comme on peut le voir dans notre Tableau, où le Peintre a placé une tête d'agneau.

Plutarque, Symp. V. Quest. 3, prétend que la Pomme de Pin est consacrée et convient à Bacchus, parce que là où les Pins croissent en abondance, la vigne donne les raisins les plus doux. Suidas en donne une autre raison. C'est, dit-il, parce que la Pomme de Pin ressemble à un cœur d'homme; par allusion au pouvoir que Bacchus a sur les hommes. Les Pommes de Pin étoient employées dans les mystères, dans les orgies et dans les processions bachiques. On offroit même des sacrifices de Pommes de Pin : on en voyoit aussi sur les autels de Cybelle et d'Esculape.

Les Égyptiens regardoient l'Anguille comme un poisson sacré. C'étoit un Dieu très-puissant dans leur religion.

Tous les détails de ce Tableau pourroient convenir aussi à Osiris.

Planche LXXXVI.

Cette peinture carrée oblongue, découverte dans les fouilles de Gragnano, le 4 Avril 1760, représente, dans un cadre, l'intérieur d'un appartement, dont les murs sont nus; c'est une espèce de serre. On y voit sur un appui de pierre un gros fruit, qu'on pourroit prendre pour une Grenade; plus bas, à terre, une grappe composée de quantité de cerises rouges, de l'espèce du *Griottier;* et plus loin, la moitié d'un Melon de la forme d'une poire.

Pline, XIII, 19, nous apprend que de son tems, c'étoit principalement vers *Carthage* (1) que se trouvoit le Grenadier, et il ajoute : « il y en a de plusieurs sortes; on appelle *Apyrenes* » les Grenades qui n'ont point de noyau. Les Grenades de

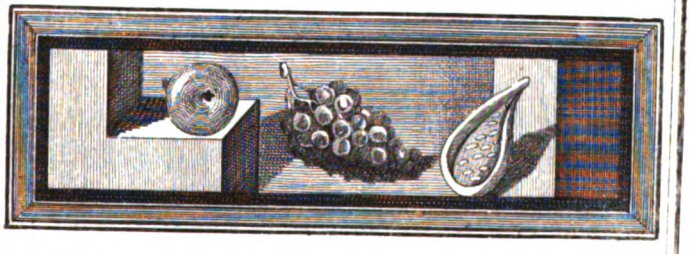
(1) C'est pour cela que le nom latin du Grenadier est *Punica.*

Digitized by Google

85



86



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

» Samos sont de deux sortes, et pareillement celles d'Égypte ; » car les unes viennent sur des Grenadiers à feuilles rouges, et » les autres sur des Grenadiers à feuilles blanches. La fleur de » Grenade se nomme *Balauste*, et la couleur qu'elle donne » pour la teinture des draps, prend le nom de *Balaustin* ».

Les Griottes sont de grosses Cerises à courte queue. Depuis le tems de Lucullus, on cultive le Griottier dans toute l'Europe.

Pline nous apprend que les premiers Melons furent cultivés dans la Campanie; et encore aujourd'hui, en effet, les environs d'Acerra, petite ville du Royaume de Naples, dans la terre de Labour, produisent les Melons les meilleurs, et en grande quantité.

Tournefort compte sept espèces de Melons : il y a beaucoup de variétés dans ce fruit. Les uns sont de forme allongée, les autres de forme ovale, arrondie, renflée, etc.

Il est parlé dans les *Transactious Philosophiques*, N°. 475, Sect. 6, des graines de Melon qui avoient trente-trois ans, et qui ont produit de très-bons Melons; et dans les mêmes *Transactions*, N°. 464, de graines de Melon de quarante-trois ans qui ont donné du fruit.

De la Quintinie a le premier publié, il y a plus de 80 ans, dans les *Transactions Philosophiques*, la vraie culture des Melons; et personne en France n'a depuis lors renchéri sur sa méthode.

Planche LXXXVII.

Un trophée fait le principal sujet de ce Tableau, découvert dans les excavations de Civita. Il occupe le milieu de cette composition, posé sur un tronc d'arbre, sans doute de chêne. Il est couronné d'un casque de fer, qui pour panache ou pour cimier n'a qu'un petit anneau. Il est orné sur le devant de deux petites palmes, et de deux cornes; immédiatement dessous les deux ouvertures du visage et des joues, est figurée la tête

Digitized by Google

d'un clou, ou quelque chose qui rappelle la pointe d'un dard et qui sert de hausse-col. A droite du trophée est un petit brassard et un gand de fer tenant un dard. De l'autre côté est un autre dard soutenu par une figure ailée de la Victoire, qui passe à cet effet son bras et sa main gauche derrière le trophée. Cette belle Figure est habillée de blanc et porte un manteau violet. On lui voit à la main droite un marteau, comme pour s'en servir à la construction du trophée. Le même bras dont elle soutient un dard est garni d'un bouclier de couleur de cuivre, ainsi que les deux autres dressés au pied de l'arbre, auquel est attachée avec un clou une cuirasse jaune; elle est garnie d'une cotte-de-maille brodée en arabesque, et d'un rouge changeant, avec de petits rubans qui pendent tout autour à l'ordinaire. Le vainqueur porte à la main droite, appuyée sur le devant du trophée, un étendard carré et blanc, comme pour le joindre aux autres dépouilles. Sa gauche tient une longue pique. Il est couronné de feuilles tissues avec des bandelettes dont on voit pendre les bouts. Sur le plastron qui couvre sa poitrine, au milieu de sa cuirasse, est une égide, une tête de Méduse. Il porte tout l'équipage d'un guerrier, le baudrier, la cotte-de-maille, la clamyde; ses espèces de bottines de couleur jaune, sont ornées de deux têtes sur le devant de la jambe. Derrière et aux pieds de la Victoire, est posé à terre un autre casque orné de cornes et d'un haut panache.

Les Anciens non-seulement élevoient des trophées à la gloire des vainqueurs; ils aimoient encore à en multiplier et à en conserver les images, en les peignant sur les murs de leurs maisons. Diodore de Sicile, Liv. XIII, 24, donne une raison bien philosophique de la coutume des Anciens, qui dans l'origine, pour dresser leurs trophées, ne choisissoient que des troncs d'arbres, et non une pierre durable et qui eut résisté aux outrages du tems. C'est, dit-il, afin de ne point éterniser les haines nationales, et pour faire ressouvenir aux vainqueurs que les retours de la fortune sont fréquens; qu'ils

Digitized by Google

en faut craindre l'inconstance, et ne point trop irriter un ennemi qui aujourd'hui vaincu, peut se relever demain; ensorte qu'un triomphateur insolent, trop souvent peut survivre à l'orgueil de ses trophées. Le règne de Louis XIV n'a que trop vérifié cette belle leçon de Diodore. Les monumens de pierre et d'airain que ce prince fastueux, dans les beaux jours de sa gloire, a permis à l'adulation de lui ériger de toute part, ont pensé lui coûter cher, et l'ont assez humilié sur le déclin de sa vie, pour servir d'instruction à ceux qui seroient tentés de l'imiter. La porte de S. Denis à Paris est un arc de triomphe composé de deux trophées qui n'ont pas peu contribué à l'animosité des Hollandois, dont le nom y est flétri à jamais par ces mots : *Male memori Batavorum gente subactâ*..... etc.

Les Thébains, pour avoir fait un trophée de bronze en mémoire d'une victoire remportée sur les Lacédémoniens, furent accusés devant le tribunal des Amphictyons (1). Plutarque, *Quaest. Rom.* 37, dit que ceux qui, les premiers, imaginèrent des trophées en marbre ou de bronze, furent blâmés de cette innovation : *Parum laudi adeptos qui primi lapidea aut aenea statuerunt trophaea.* Avant Domitius AEnobarbus et Fabius Maximus, *Numquam*, (dit Florus, III. 2), *populus Romanus hostibus domitis victoriam suam exprobravit.* Pausanias, dans sa Béotique, IX, 40, nous apprend que ce n'étoit pas la coutume des Macédoniens d'attester leurs victoires par ces sortes de monumens. Caranus, un de leurs Rois, après avoir défait un petit Prince, voisin de son empire, fit élever, à l'exemple des Argiens, un trophée qu'un lion, sorti de la forêt du Mont Olympe, vint aussi-tôt renverser. Caranus comprit par cet évènement qu'il n'avoit pas agi sagement en donnant à ses voisins un juste sujet de se haïr à

(1) C'étoit les Etats-Généraux de la Grèce. Ils s'assembloient deux fois l'an dans le Temple de Cérès. La Diète de l'empire, en Allemagne, peut nous en donner une idée.

Digitized by Google

jamais. Aussi depuis ce tems-là, Caranus et ses successeurs se sont bien gardés d'ériger aucun trophée, dans la crainte de se faire un ennemi irréconciliable d'un peuple vaincu. Alexandre, quoiqu'en dise Hérodien, n'éleva jamais aucun trophée. L'Abbé Gédoyn, de la traduction duquel nous venons d'emprunter ce passage si digne de remarque, ajoute en note : « Si les Rois et les Princes lisoient, quel fond d'instruction ne » trouveroient-ils pas dans un trait historique comme celui-ci »?

On rencontre fréquemment sur les médailles un heaume accompagné de cornes, pour exprimer la valeur et la force militaire; plusieurs Nations antiques avoient adopté ce symbole, qui ne seroit pas de mode aujourd'hui. Les monumens Etrusques nous en fournissent des exemples.

On a conjecturé, mais sans beaucoup de fondement, que ce trophée militaire, orné d'une égide, regardoit l'Empereur Domitien, parce qu'il affectoit d'être sous la protection spéciale de Minerve.

Non-seulement les Romains, à l'exemple des Grecs, dressèrent des trophées à leur gloire, en matière durable; ils introduisirent de plus l'usage de les porter en triomphe. Il existe des médailles représentant les vainqueurs qui portent eux-mêmes leurs trophées sur leurs épaules. Il est vrai qu'on s'étoit fait une loi d'exposer les trophées aux injures de l'air, et de les laisser tomber d'eux-mêmes, sans les réparer. Mais aussi il n'étoit pas permis de les arracher.

Une médaille Romaine nous représente Mars portant un trophée, avec cette inscription remarquable : *aeternitas*.

Otryadès, resté seul après la fuite des Argiens, se traîne percé de coups sur le champ de bataille, recueille ses armes, dresse un trophée avant de mourir, et écrit de son sang sur son bouclier : *j'ai vaincu*.

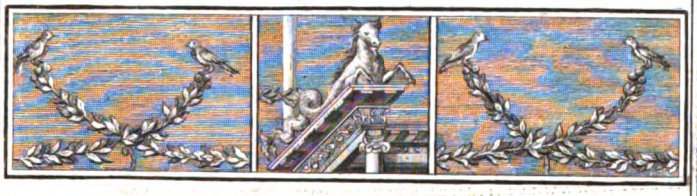
On sait encore que Pompée, ayant terminé la guerre contre Sertorius, dressa des trophées sur les Pyrénées, avec des inscriptions fastueuses, bien différentes du style simple, modeste noble

Digitized by Google

87



88



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

et noble des beaux siècles de la Grèce. César, pour plaire aux Romains que choquoit cette vanité, traversant les Pyrénées après la guerre d'Afranius, se contenta de construire un Autel auprès des trophées de Pompée.

Les colonnes Trajanes et Antonines sont de vrais trophées.

Enfin, Néron se dressa de magnifiques trophées avec une partie des biens de sa tante Domitia, qu'il fit mourir à ce sujet.

Après la prise de Jérusalem, on décerna à Vespasien et à Titus, des arcs de triomphes chargés de trophées Judaïques.

Les soldats même avoient le pouvoir et la coutume d'étaler dans la partie de leurs maisons la plus remarquable les dépouilles prises sur les ennemis, ou du moins d'en faire peindre les trophées sur les murailles; et c'est cette coutume que notre tableau nous confirme d'une manière indubitable.

Le mot trophée, *tropaeum*, vient du grec τροπη, *fuite* de l'ennemi.

Planche LXXXVIII.

Ce petit Tableau d'ornement est divisé en trois morceaux : dans celui du milieu est un taureau marin placé sur une corniche, laquelle est soutenue par une colonne dont le chapiteau est d'ordre ionique. Les deux autres carrés, peints aux deux côtés de ce Sujet de fantaisie, sont parfaitement semblables, et représentent des festons composés de feuilles et de fruits entrelassés les uns dans les autres; sur leurs extrêmités élevées sont perchés des oiseaux.

Planche LXXXIX.

La bordure de ce singulier Tableau, découvert dans les fouilles de Civita le 4 Avril 1761, est composée d'une bande rouge-foncée, puis d'un trait blanc, et enfin d'une autre bande plus large et noire. L'entrée du fameux cheval de bois dans la ville de Troie en est le sujet. On voit l'intérieur de cette Ville fermée par des murailles à créneaux, et défendue

Digitized by Google

par trois tours. Sur le devant, dans un coin du tableau, l'une de ces tours est ceinte d'une large draperie de couleur rouge-foncée, qui passant par deux créneaux vient se croiser, assujettie par un cordon, et retombe en guirlande. Presqu'aussi haut que cette tour qui en cache le reste, le grand cheval de bois, de couleur jaune, montre sa partie de devant, son poitrail et ses deux jambes. Sa tête, outre la têtière, est ornée d'une espèce de cimier dont la queue se prolonge par dessus son col, et lui tient lieu de ses crins. Une large draperie passe par dessus son col et vient former un nœud sur son poitrail. Son échine est couverte d'une peau dont les extrêmités pendent le long de ses côtes. Les anciens cavaliers mettoient sur le dos de leur monture des peaux en guise de selle. Entre ses deux jambes on voit un morceau de bois de traverse qui sert probablement d'appui au corps du cheval. Les pieds de cette vaste machine posent sur une grande table de bois, dessous laquelle on apperçoit un autre morceau de bois, de forme ronde, qui indique sans doute une des roues qui la font mouvoir. Deux files de personnages dont on n'en distingue que quatre, sont occupées à tirer une grande quantité de cables attachés au piédestal du cheval. Les deux premières figures sont bizarrement vêtues. Leurs habits blancs et courts ne leur tombent que jusqu'au milieu des cuisses. Le reste demeure nu. Elles portent une espèce de capuchon qui leur couvre la poitrine, les épaules et la tête, au haut de laquelle cette sorte de guimpe vient se terminer en pointe et former un toupet relevé. Les deux autres personnages qui suivent ceux que nous venons de décrire portent aussi comme des masques à face de chien, d'une couleur claire-obcure tirant sur le roussâtre. A côté de ces figures, on en voit une autre d'homme qui danse, et encore deux autres qui paroissent chanter devant le cheval de bois. A la gauche de ce simulacre est un grouppe de femmes et d'enfans, vêtus d'un habit long et blanc avec une coëffe rouge relevée sur le devant de la tête. Tous ces personnages paroissent

Digitized by Google

encore porter un masque de la même couleur rouge, et tiennent à la main de petites branches d'arbres. De l'autre part, sur le second plan du tableau et sous les murs de la Ville, on remarque une longue procession, composée de figures couvertes de longs habits, et portant des flambeaux allumés; au milieu de l'espace que laissent vuide ceux qui vont en procession et ceux qui font marcher le cheval de bois, s'élève une colonne ronde, au haut de laquelle est une urne, ou quelque chose d'approchant, mais qu'on ne sauroit bien spécifier. C'est peut-être le tombeau d'Hector, d'Ilus ou de Laomédon; ou bien la tour de Bergame. Au pied de ce monument, assis sur une pierre, à l'ombre d'un grand arbre, est un vieillard en habit long. Le dos tourné à la machine, il donne toutes les marques de la douleur; il soutient sa tête de sa main droite, et il a le coude appuyé sur son genou. On pourroit le prendre pour le malheureux Laocoon. Derrière la colonne, dans l'éloignement, on distingue plusieurs cyprès, autour d'un édifice qu'on pourroit prendre pour un Temple. Sur le devant du tableau, au côté opposé au cheval de bois, sur une autre base de marbre porphiré et entouré d'une draperie nouée avec grace, et d'une couleur changeante de rouge en blanc, s'élève la fameuse statue de Pallas, de métal jaune. Cette Divinité a le casque en tête, la pique à la main droite; son bras gauche est passé dans son bouclier. Au bas du piédestal de ce simulacre ou de cet autel, est agenouillée une figure dont on ne voit que le dos. Elle est en habit long. Sa tête est couverte et ses bras écartés et tendus vers la statue indiquent qu'elle est occupée à prier. A sa main droite, elle porte un bouquet de feuilles. Ne seroit-ce point l'épouse infortunée de Laocoon, qui, frappée de la mort de ses fils et de la cécité de son mari, vient pour fléchir Minerve? Ne seroit-ce point Cassandre, qui, méprisée de ses Concitoyens, vient implorer la vengeance de la Divinité? Enfin, cette figure ne pourroit-elle point passer pour Hécube, qui remercie Minerve d'avoir délivré Troie. Près de ce dévot per-

Digitized by Google

sonnage, est un vieillard debout. Ses cheveux longs flottent en désordre sur ses épaules, son vêtement blanc tombe jusques sur ses pieds dont on n'apperçoit que le bout. Il tient quelque chose à la main qu'on ne peut distinguer. C'est peut-être Hélénus, frère de Cassandre, et fameux Devin qui prédit la prise de Troie par un cheval de bois; ou plutôt ce sera *Panthus*, Prêtre desservant le Temple de Minerve, dont parlent Virgile, AEn. II, 319, et Servius, son commentateur. L'horison du tableau est borné par des campagnes montueuses, à travers lesquelles on distingue une femme qui paroît courir avec beaucoup d'empressement; elle a le sein tout découvert. Son bras droit élevé tient une espèce de flambeau qu'elle agite dans les airs. On veut que ce soit Cassandre. On se rappelle que cette fille de Priam, lors du Siége de Troie, courut furieuse, échevelée comme une Bacchante, portant une branche de laurier à la main, et prédisant aux Troyens incrédules les malheurs qui alloient fondre sur sa patrie. Envain la fit-on renfermer dans une tour; loin de gémir sur sa captivité, elle ne cessa d'y chanter la captivité prochaine de ses Compatriotes endurcis. Ce fut cette malheureuse Princesse qui, la nuit même de la prise de Troie, aux pieds de l'autel de la chaste Minerve, reçut de la part d'Ajax le dernier des outrages pour une Vierge : leçon peu encourageante pour ceux qui ont à cœur le bien public de leur nation. D'autres Savans, au contraire, reconnoissent dans cette figure la belle Hélène qui donne le signal aux Grecs, cachés dans leurs vaisseaux, en attendant le moment de surprendre la patrie de Pâris: Hélène, épouse infidèle, mais enchanteresse, dont le mari trop facile ne put se refuser à ses doux embrassemens, au moment même qu'il s'avançoit sur elle pour la tuer.

Le cheval de bois qui ouvrit une brèche des murailles de Troie, assiégée par les Grecs vengeurs de Ménélas, n'étoit certainement, dit Pausanias, I, 23, qu'une machine de guerre inventée par Epeus, fils de Panopée, ingénieur et Statuaire. C'étoit une machine dans le genre de celle appellée *aries*,

Digitized by Google

bélier. On en montroit un simulacre de bronze dans la citadelle d'Athènes.

On remarquera avec Plutarque, que la ville de Troie fut prise trois fois ; et toutes les trois fois par le moyen des chevaux. La première fois Hercule la prit avec les Coursiers de Laomédon. La seconde prise fut l'ouvrage d'Agamemnon, qui s'en fit ouvrir la brèche en introduisant son cheval de bois ; et enfin, elle céda encore à Carideme ; un cheval étant tombé sur la porte même de la Ville, laissa à l'ennemi l'occasion d'entrer à l'improviste. La Capitale de la Troade ne compta que six Rois, et la durée de son existence fut de deux siècles et demi ; fondée l'an du monde 2524, elle fut brûlée l'an 2820, 1184 ans avant l'Ere vulgaire ; et 431 avant la fondation de Rome. Alexandre la fit rebâtir et lui donna son nom. Dans la suite elle devint Colonie Romaine, sous Auguste, qui renouvella aussi les jeux Troyens déchus sous Tibere et abolis sous l'Empereur Claude.

On a prétendu que les masques qu'on rencontre sur les monumens antiques qui nous ont transmis la prise de Troie par un cheval de bois, étoient placés là à dessein, pour avertir le spectateur que la scène dont on le rendoit le témoin n'étoit qu'une fable : d'autres ont conjecturé bien plus vraisemblablement, que les personnages de notre tableau portent des masques, parce qu'on en portoit dans les grandes solemnités, aux pompes sacrées de Bacchus, d'Isis, de Cérès, etc. Et on sait que les Troyens ajoutant foi à la dévotion hypocrite des Grecs envers Minerve, célébrèrent une fête en l'honneur de cette Divinité à la réception du vœu prétendu que lui faisoient leurs ennemis. D'ailleurs, Virgile attribue l'invention ou du moins l'usage des masques, aux Ausoniens, Colonie des Troyens.

Aux fêtes d'Isis, on prenoit des masques de têtes de chien ; aux solemnités de Mithra, on se couvroit le visage de masques de lion, de corbeau et d'autres animaux.

Digitized by Google

Dans toutes les cérémonies religieuses, on a fait usage de flambeaux, comme on le voit dans notre peinture. Apulée, Met. XI, en donne une raison, au sujet de la procession Isiaque : *Magnus praeterea sexûs utriusque numerus lucernis, taedis, cereis, et alio genere fioti luminis siderum cœlestium stirpem propitiantes.*

L'Eglise a sanctifié cet usage antique, et le cierge qu'elle met à la main du fidèle représente sa foi vive et sa charité ardente. A l'exemple des flambeaux allumés jour et nuit devant l'Autel, le cœur de l'homme dans tous les instans de sa vie doit brûler de l'amour de son prochain, et se consumer tout entier au service de ses semblables. Les Prêtres plus communément portent des cierges ; et alors, c'est un emblême de la lumière pure qu'ils devroient laisser sur leurs traces, et des instructions salutaires dont le peuple a tant besoin et dont il n'est que trop souvent frustré. Aux Messes solemnelles, on tient élevés deux cierges, pendant la lecture de l'Évangile, afin de nous apprendre que ce Livre est un flambeau allumé dans le Ciel pour éclairer les deux Mondes.

Notre peinture nous offre une véritable procession, telle qu'il étoit d'usage d'en faire dans le Paganisme. Cette cérémonie religieuse remonte à la plus haute antiquité. Ceux qui y assistoient étoient vêtus de longues robes blanches de lin et portoient des flambeaux allumés.

Les Hébreux ne paroissent pas avoir connu les processions.

La Religion Chrétienne, qui a consacré tout ce qu'elle a trouvé d'innocent chez les Payens, en a adopté les processions. Et il est évident que les Orgies de Bacchus et de Cérès, que ces marches sacrées qu'on faisoit autour des champs ensemencés, et que les Prêtres arrosoient avec de l'eau lustrale, ont donné lieu aux *Rogations*, etc. Fête auguste et décente où le Christianisme semble avoir voulu réparer les abus indécens et les désordres en tout genre qui se commettoient pendant les Céréales et les Bacchanales.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche XC.

Cette Planche renferme cinq morceaux de peinture dont nous sommes redevables aux excavations faites à Civita.

Premier sujet. Le premier Tableau offre une colonnade ornée de guirlandes et de festons, qu'on pourroit dire être un *forum*. Le premier personnage qu'on y remarque est un homme debout; il porte une longue barbe et un manteau rouge foncé. C'est peut-être un Philosophe, un grammairien, ou quelqu'autre maître; en un mot, un de ceux qui enseignoient publiquement sous le Portique : car dans chaque bonne ville de la Grèce et de l'Empire Romain, il y avoit de ces sortes d'édifices ornés de colonnes, qui servoient ou de marché, ou de lieu d'assemblée du peuple, pour y délibérer sur les affaires de l'État, ou de rendez-vous pour les Sages et les Savans qui y dissertoient devant les auditeurs bénévoles; ou bien enfin c'étoit une école publique. Voyez Vitruve, V, 1. On voit ensuite trois jeunes hommes assis, vêtus de longues draperies. Celui du milieu est habillé de verd; les deux autres, d'une couleur rougeâtre. Le manteau du premier a cela de particulier, qu'il est garni de manches très-amples. Tous trois tiennent sur leurs genoux et entre leurs mains des Tablettes d'une couleur foncée, et sont en action d'y lire ou d'y écrire; tandis que derrière eux trois autres figures debout et appuyées contre les colonnes, paroissent écouter avec grande attention. A côté de cette scène paisible, il s'en passe une autre bien plus triste. Un pauvre jeune homme tout nu, à l'exception d'une ceinture brune, est tenu par les bras sur le dos d'un autre personnage vêtu d'une couleur rougeâtre; un second jeune homme habillé de verd et agenouillé, lui assujettit fortement les deux pieds, tandis qu'un homme encore jeune, le frappe de verges à bras tendu. Deux autres Figures, dont une n'est presque pas visible, sont témoins du supplice, et n'attendent peut-être que leur tour.

Digitized by Google

Il semble que le Peintre ait eu connoissance de ces vers de Plaute, Merc. A. II. Sc. 11. 31.

Cincticulo præcinctus in sellâ apud magistrum assideres :
Cùm librum legeres, si unam peccavisses syllabam,
Fieret corium tam maculosum, quam est nutricis pallium.

Comme on le voit, d'après ce passage du Poëte Comique, latin, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on s'est plu à tourner en ridicule la conduite des Pédagogues rébarbaratifs envers leurs malheureux écoliers ; conduite si opposée à la bonne éducation. Des châtimens ignobles et cruels sont peu propres à inspirer à la jeunesse le goût de la science et de la Vertu. Cette triste ressource des Pédans n'est qu'une preuve de l'insuffisance de leurs moyens et de leur incapacité, dans le grand art de l'enseignement.

On sait que Denis, le Tyran de Syracuse, ayant été chassé par ses propres sujets, à cause de ses cruautés, alla à Corinthe pour y exercer les fonctions de maître d'école, *Ludi magister ;* et l'Histoire nous apprend qu'il fut aussi cruel dans sa classe que sur le trône (1).

C'est peut-être lui qui fait le sujet de la Planche que nous décrivons, d'autant mieux que la scène qui y est représentée, doit être censée se passer en Grèce : car chez les Romains il étoit défendu par la loi *Porcia,* de battre de verges un homme libre. On ne dépouilloit tout nus et on ne fustigeoit que les esclaves. Le fouet étoit un supplice diffamant.

Horace, Ep. I. Liv. II. v. 70, fait mention d'un certain *Orbilius*, maître d'école de son tems et extrêmement sévère, et lui donne pour épithète le mot *Plagosus*. On a reproché aux

(1) Martial appelle *Sceptra pedagogorum*, les houssines, les baguettes, les verges, les férules, le martinet, etc. dont se servoient les anciens Maîtres d'école, et dont les modernes ne font que trop d'usage encore.

Jésuites

Jésuites (1) de n'avoir que trop mérité l'application de ce surnom odieux. Erasme, dans ses Colloques familiers, en parlant d'un certain Sylvius, maître d'école, fait dire à un de ses interlocuteurs : *Nec magis parcit nostris natibus quam si corium esset bubulum.*

Mᵉ François Rabelais parle ainsi, Liv. IV, Ch. 21, d'un fameux Maître d'Ecole nommé *Tempeste.* « Il fut, dit-il dans » son style animé, un grand fouetteur d'Escoliers au Collége » de Montagu. Si, par fouetter pauvres petits enfans, Esco- » liers innocens, les pédagogues sont damnés, il est sur mon » honneur en la roue d'Ixion, fouettant le chien courteau qui » l'ébranle ; s'ils sont par enfans innocens fouetter, sauvés, il » doit être au-dessus des Cieux ».

Ce qu'on appelle *férules, donner des férules,* dans nos Universités, étoit un châtiment déja en vogue du tems d'Ovide ; temoin ce passage :

Tu pueros somno fraudas tradisque magistris
Ut subeant teneræ verbera sæva manus.

Am. I. 13. 17.

Mais aucun Poëte n'a mieux peint une exécution scolastique que Prudence :

Vix hæc profatus (le Regent) *pusionem* (*S.vit*) *præcipit.*
Sublime tollant, et manu pulsent nates :
Mox et remotâ veste virgis verberent
Tenerumque duris ictibus virgis secent.

H. X. 696.

Deuxième sujet. Un peu moins grand que le précédent, on voit d'abord aux deux côtés de ce Tableau, deux fûts de Colonnes sans base ni chapiteaux. Une jeune femme, habillée en brun, coëffée d'une espèce de voile jaune qui lui tombe sur les épaules, appuyée contre l'une des deux colonnes, se tient debout derrière deux autres femmes assises sur un banc ou escabeau. L'une est vêtue de verd ; la seconde, que cache en partie

(1) Voyez le livre intitulé : *Mémoires historiques sur* l'Orbillianisme *et les correcteurs des Jésuites*, etc. 1764, *in* 12, 190 pag.

Digitized by Google

la première, est couverte d'un habit brun. Debout devant elles, et portant une tunique d'un verd foncé, un homme leur développe et donne à examiner un pan de draperie de couleur violette. C'est sans doute un marchand; son costume grossier et négligé, ainsi que son geste, le font conjecturer avec beaucoup de vraisemblance. Dans le fond du tableau est une fabrique qu'on pourroit prendre pour une boutique, ou bien pour une de ces maisons de plaisir, *suburra*, *fornix*, garnies en dehors de bancs de pierre, ou les femmes publiques assises préludoient aux mystères de Vénus.

D'une autre part, on voit un jeune homme habillé en violet, et présentant quelque chose qu'on distingue mal à une femme vêtue de rouge. Une vieille, en habit verd et en manteau jaune, s'approche en s'inclinant derrière cette femme et semble lui toucher l'épaule avec son bras. C'est peut-être encore quelque scène de galanterie. A Rome, les femmes publiques avoient des quartiers qui leur étoient consacrés et dont les noms sont venus jusqu'à nous : elles fréquentoient les Portiques de Pompée, d'Octave, le Forum de Livie. Rome moderne a consacré cet usage antique. A Athènes, les Courtisannes habitoient le *Ceramique du dedans*, quartier de la Ville orné de Portiques bâtis de brique ou de tuile (1); et l'une des principales promenades : l'autre Céramique, ou le *Ceramique du dehors* étoit un fauxbourg où Platon tenoit son Académie. Le scoliaste d'Aristophane dit, que les Bateleurs et les femmes de plaisir se tenoient devant le temple de Minerve, *Scirade*. Etoit-ce pour nous insinuer que les extrêmes se touchent?

Troisième sujet. Le troisième morceau est une boutique de Cordonnier; on y voit un homme debout, vêtu en violet et le visage tourné devant quantité de souliers suspendus, attachés au mur. Un autre personnage, la tête couverte d'une barette, et portant un habit jaune, est assis sur une escabelle. Un jeune homme habillé de violet, un genou en terre devant lui, paroit occupé à lui essayer une chaussure, ou à

(1) *Céramiques* en grec signifie *Tuileries*.

Digitized by Google

prendre la mesure de son pied. A côté de l'homme assis, on en voit un autre debout grossièrement vêtu d'une couleur roussâtre, et lui montrant une chose qu'on ne sauroit spécifier; c'est peut-être un mémoire. Derrière est encore une figure debout, couverte d'une casaque blanche, et portant à la main une espèce de pannetière ou de cabat.

Lucien, in Necyom. condamne Philippe, Roi de Macédoine, dans le Royaume de Pluton, au métier de Savetier (1); comme si c'étoit une grande punition, un grand affront, comme si c'étoit déroger pour un Roi ambitieux, et qui ne fit point à ses peuples tout le bien qu'il leur devoit, que de devenir un artisan honnête et paisible, utile à l'État dont il est en droit de réclamer la considération due à des services essentiels et journaliers.

On n'a pas non plus fait assez d'attention chez les modernes à une Communauté respectable qui s'est établie d'elle-même en France en 1645, sous le nom de *Frères Cordonniers*, et qui ne fut approuvée qu'en 1664, par M. Hardouin de Péréfixe. Les membres de cette Société obscure, mais bien estimable, mettent en commun tout le provenant de leur travail; les dépenses économiques faites, le reste est distribué aux pauvres : ils ne font point de vœux; ils ont seulement en vue l'état de charité et de désappropriation. Cet établissement, qui n'a fait aucun bruit depuis un siècle et demi qu'il subsiste pour le bien de l'humanité, méritoit tout autant l'accueil du public que ces fameux bureaux de beaux esprits qui se sont emparés des cent bouches de la renommée. Ces Sages laborieux, qui pratiquent la Vertu dans le silence, valent bien sans doute cette foule de spéculateurs oisifs qui les dédaignent. Ceux-ci ont des couronnes pour bien dire, ceux-là, pour bien faire, ne veulent et ne trouvent de récompenses que dans leur cœur.

---

(1) Les premiers statuts de la Communauté des *Savetiers* en France, remontent au mois de Janvier 1443, et ils y sont appellés *Bobelineurs, Carreleurs de souliers.*

Digitized by Google

Quatrième sujet. On y voit une Statue équestre de couleur de bronze, élevée sur une haute base. A côté est une petite figure habillée de verd, assise, les jambes croisées, sur une pierre cubique, et regardant la statue, comme pour la dessiner sur le papier carré, espèce de grandes tablettes qu'elle tient sur ses genoux. De l'autre côté du piédestal est un autre personnage debout et penché, qui paroît s'acheminer derrière une colonne.

Les statues équestres sont de l'invention Grecque; au rapport de Pline XXXIV, 10. *Equestres statuae Romanam celebrationem habent, orto sine dubio à graecis exemplo, sed illi* CELETAS (1 *tantum dicabant in sacris victores.*

Les marchés de Rome et les placee publiques étoient décorés de statues équestres. Jules-César ordonna de mettre celle qui le représentoit dans le forum de son nom. Le cheval et la statue avoient été taillés par Lysippe pour Alexandre-le-Grand. César fit ôter la tête d'Alexandre de dessus la statue (2), et y substitua modestement la sienne. Auguste son successeur tint une conduite toute opposée; il rassembla dans son forum les statues équestres de tous les grands Hommes de l'Empire, afin d'avoir sans cesse ses modèles sous les yeux; c'est ce qu'il déclare lui-même dans un Edit promulgué à ce sujet.

Les femmes mêmes qui avoient bien mérité de la patrie, furent associées à la prérogative d'avoir des statues. On ordonna une statue équestre à Clelia, échappée des mains de Porsenna qui la gardoit en ôtage; cette Héroïne avoit passé le Tibre à la nage sur un cheval : cette statue équestre fut l'une des deux premières qu'on vit à Rome : *hanc primam* (dit Pline), *et Horatii coclitis publice dicatam credide-*

---

(1) *Celetas* du mot grec χέλης, *Cheval de monture.*

(2) C'est ainsi que, pour faire promptement une nouvelle statue, on se contentoit d'en ôter la tête. Le tems qu'on auroit mis à sculpter une statue toute entière et toute neuve, auroit fait perdre à la flatterie l'occasion de faire sa cour à l'Idole du moment, à la Divinité éphémère qui occupoit le Trône Impérial.

Digitized by Google

rim. Pedestres sine dubio Romae fuere in autoritate longo tempore.

La première statue de bronze qu'on vit à Rome, du moins la première jettée en fonte dans cette Ville, fut la statue de Cérès (1); on la fit des deniers provenans de la vente des meubles de Cassius, qui fut tué par son propre père pour avoir aspiré à la Royauté.

L. Aetius, célèbre entre les Poëtes de son tems, fit faire une statue de bronze beaucoup plus grande que sa taille, et la plaça dans le Temple des Muses. *In Camaenarum aede maximâ formâ statuam sibi posuit, quùm brevis admodum fuisset*, dit Pline.

Valère Maxime observe que ni à Rome, ni en aucun autre endroit de l'Italie, on n'avoit vu de statues d'or, avant que Glabrion en exposât une équestre pour Marcus-Acilius Glabrion son père, dans le Temple de la Piété, après la défaite d'Antiochus-le-Grand aux Thermopiles.

Les statues équestres de Pollux, de Domitien, de Trajan, Marc-Aurèle, Antonin-le-Pieux, celle d'Alexandre Sévère, placée dans le *Forum transitorium de Nerva*, sont célèbres dans l'Histoire des Arts.

Cassiodore nous apprend que le nombre des statues pédestres qui se trouvoient dans Rome de son tems, égaloit à peu près le nombre des habitans de cette grande ville; et que les figures équestres excédoient celui des chevaux.

Cinquième sujet. Le cinquième et dernier morceau de peinture de la Planche 90, représente encore un forum: derrière la première Colonne est une femme jouant avec un enfant tout nu. Devant la seconde Colonne, est une autre

(1) Aristophane appelle les Sculpteurs Θεοποιὸς, *faiseurs de Dieux*; et Julius Pollux, *la Statuaire*, Θεοποιητικὴ, *la fabrication des Divinités*. « Nous ne connoissons les Dieux par le visage, » dit Cicéron, que parce qu'il a plu aux Peintres et aux Sculpteurs » de nous les représenter ainsi ». *Deos eâ facie novimus quâ Pictores et Sculptores voluerunt.*

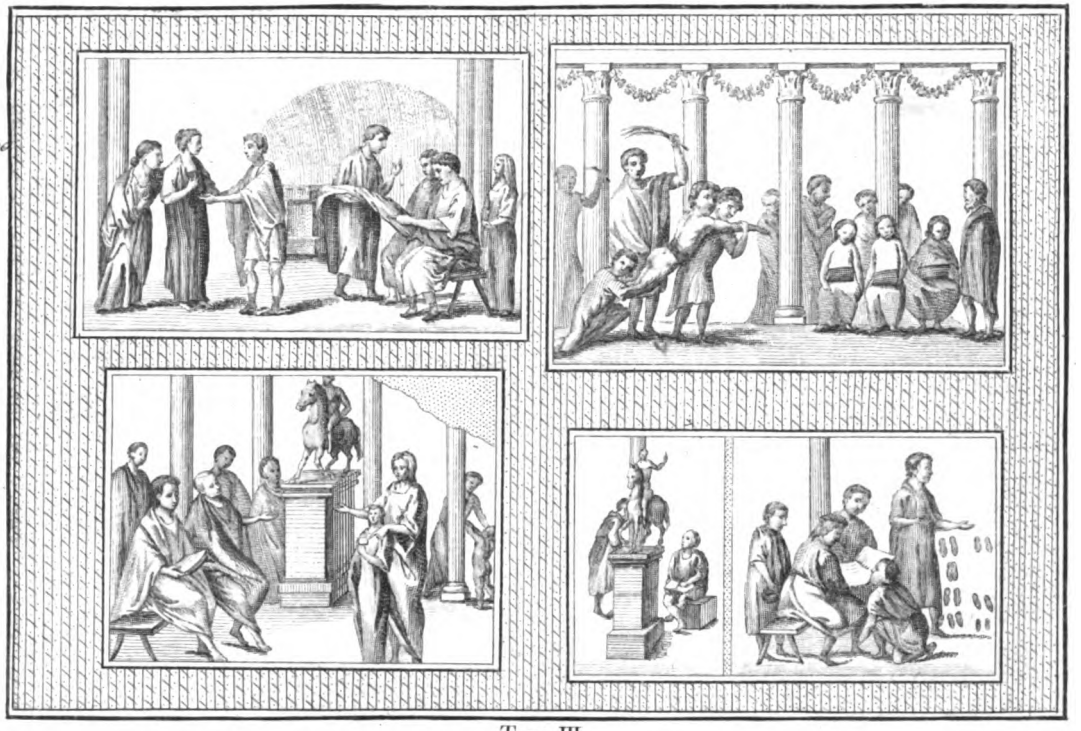
Digitized by Google

femme toute droite, vêtue de blanc, et posant la main droite sur l'épaule d'une jeune fille placée debout devant elle, habillée de verd, et portant à la main un petit livre ou de petites tablettes. Il semble que la grande figure l'invite à parler, à réciter quelque chose, en lui montrant de la main gauche un homme assis qui lui répond par le même geste. Il est couvert d'une ample draperie violette; son voisin près de lui sur le même siége, et vêtu de blanc, tient à la main un livre fermé. Entre la troisième et quatrième colonnes, sont trois autres figures debout, et au milieu de la colonnade, s'élève sur sa haute base une statue équestre de couleur de bronze.

Ce forum est sans doute une école publique fréquentée également par les fillles et par les garçons. Appius devint amoureux de Virginie, un jour qu'il la vit lire sous le porche d'une école publique, ouverte indistinctement aux personnes des deux sexes. Ainsi les différens personnages de notre Tableau représenteront une nourrice ou une mère qui conduit sa fille à l'école, devant son maître qui l'interroge sur sa leçon, et à côté duquel est assis un de ses disciples. On conjecture encore que la figure assise est le Magistrat chargé de veiller aux Écoles publiques, et accompagné du véritable *Magister*, désigné par son livre fermé. Ce Magistrat présidoit aux récompenses et aux punitions qu'on distribuoit aux écoliers.

Cette Peinture rappelle à d'autres Savans l'idée de cette sorte de maître, que les Anciens appelloient *Proscolus*, *Subdoctor*, et dont l'emploi étoit, dans les gymnases publics, d'enseigner aux jeunes gens la manière de se présenter avec décence, les règles de la civilité et de la politesse; en un mot, de leur inculquer cette urbanité si nécessaire et si agréable dans le commerce de la vie. Tels sont aujourd'hui nos Maîtres à danser, dont on fait prendre les leçons à nos jeunes gens, moins pour leur apprendre directement la danse, que pour donner des graces et une certaine aisance à leur maintien, et les rendre propres à figurer dans les cercles de ce qu'on appelle la bonne compagnie. C'est à ces *leçons de goût* que les Français, à l'exemple des Athéniens, sont redevables

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

de cette sorte de supériorité frivole qu'ils n'affectent que trop sur leurs voisins, moins souples et peu disposés à ce manége.

Ce dernier Tableau a été un peu endommagé.

Planche XCI.

Cette planche est composée de trois morceaux de peintures qui représentent encore des porches ou marchés publics remplis de différens vendeurs.

Premier sujet. On voit d'abord une femme habillée de rouge, occupée à marchander ou à acheter un drap blanc que lui montre un jeune homme court-vêtu d'une casaque verdâtre recouverte d'un manteau brun.

Dans un Commentateur de Plaute, on trouve ce passage curieux, mais peu galant : *Nugivendos, (aulul. a. III. Sc. V.) Plautus dici voluit omnes eos qui aliquid mulieribus vendant : nam omnia quibus matronae utuntur, Nugas voluit appellari.*

On voit ensuite une autre femme couverte d'une robe bleue céleste, et achetant un drap de couleur changeante. L'homme qui le lui vend est habillé en couleur rougeâtre ; sur ses épaules est un manteau blanc. Derrière ce marchand est une figure de femme en vêtement blanc recouvert d'une draperie verte, et la tête ornée de fleurs. Les deux autres femmes précédentes ont leur chevelure retroussée en nœud derrière leur tête.

Plus loin, devant une colonne, est un autre personnage en casaque jaune, ayant de plus une draperie rouge en forme de ceinture. Il tient entre ses mains un vase de cuivre, et il semble en examiner l'intérieur. Un petit garçon accroupi, frappe avec un marteau un morceau de fer ou quelqu'instrument qu'il tient sur une espèce d'enclume. Parmi beaucoup d'autres vaisseaux de cuivre de différentes grandeurs qui sont à ses pieds, on voit une figure d'homme, habillée de couleur rougeâtre et tenant aussi un vase entre ses mains. Tout en examinant le dedans, qu'il semble qu'il fasse résonner avec

Digitized by Google

une courte baguette, il paroît s'entretenir avec un autre homme, vêtu d'une couleur qui tire sur le rouge, et qui lui tend la main. A côté de lui est un petit garçon en habit verd et portant à son bras un petit panier. Enfin, sur une petite table mince sont deux pains et deux corbeilles remplies de tartelettes; il y a aussi un autre panier d'une forme différente au pied de cette table, autour de laquelle sont trois figures; l'une paroît vendre et les deux autres acheter. C'est une espèce de boutique de pâtissier. D'après la remarque de Casaubon, chez les Grecs, il n'y avoit que les femmes qui faisoient la pâtisserie et même le pain.

Deuxième sujet. Ce morceau représente un long portique soutenu par des colonnes, orné de festons et de guirlandes. L'un des principaux personnages de cette scène publique, est un homme assis et vêtu d'un habit brun. Devant lui est une table posée sur deux trétaux, et couverte d'une infinité de petites pièces de forme et de nature différente; autour de cette table, à terre, sont rangés plusieurs vaisseaux de diverses capacités.

Chez les Anciens, dans leurs marchés, on vendoit au peuple, comme aujourd'hui, les diverses parties du corps des animaux tués à la boucherie, et toutes cuites, telles que les pieds, les oreilles, la cervelle, les intestins, etc. Il y avoit aussi des Traiteurs chez lesquels on trouvoit tout ce qui étoit nécessaire pour boire et pour manger; et notre tableau représente sans doute une de ces auberges. Un jeune homme debout devant la table, couverte de ces *abattis*, tend un petit plat ou assiette à l'homme assis qui semble lui faire signe avec ses mains étendues de choisir le morceau qui peut lui convenir. Un autre personnage tout près de celui-ci, habillé de blanc et portant renversé sur ses épaules un capuchon tel qu'on en voit parmi nous aux Enfans de Saint-François, tient un panier passé dans son bras: autour des colonnes et derrière le vendeur assis sont plusieurs autres figures habillées de diverses couleurs trop peu prononcées pour les bien distinguer. Plus loin on voit une boutique de Cordonnier. L'artisan

debout

debout et vêtu de rouge, tient un soulier d'une main et de l'autre un long instrument qui lui sert sans doute à prendre la mesure des pieds. Autour de lui, on voit plusieurs paires de chaussures attachées à une cloison peu élevée. D'un côté sont deux femmes assises sur un petit banc, dont l'une est habillée d'une couleur rougeâtre, et a la moitié du sein découvert, selon le costume grec. L'autre, qui porte un vêtement verd, tient sur ses genoux un petit enfant absolument nu. De l'autre côté du Cordonnier sont deux autres figures de femmes assises semblablement sur un banc et couvertes d'une draperie, l'une verte, l'autre jaune. Un curieux passe la tête par dessus le rideau qui forme la boutique du Cordonnier, et paroît examiner ce qui se passe dans l'intérieur. On pourroit conjecturer que notre ouvrier est un Cordonnier pour femmes, d'après la coutume des Anciens qui plaçoient des rideaux dans leurs marchés pour séparer les boutiques fréquentées par les femmes des autres endroits où ne venoient que des hommes; cependant, comme nous avons vu, cette règle n'étoit point observée à la rigueur. Le Tribunal des juges étoit fermé par des rideaux. On en mettoit aussi aux Ecoles publiques. Dans une lettre charmante de Pline le jeune à Hi pul a, sa belle-mère, on trouve ce passage : « s'il m'arrive de lire quel- » que pièce en public, elle (la femme de Pline) sait se » ménager une place, où derrière un rideau elle écoute avi- » dement les louanges qu'on me donne ». Liv. IV. lettre 19. *In proximo discreta velo sedet.*

Après ce rideau, entre deux colonnes, on voit une barrière ou une porte à deux battans, treillagée et peinte en couleur de bronze. Deux statues équestres de bronze aussi sont placées aux deux côtés.

Troisième sujet. Le troisième sujet est encore un portique décoré de divers ornemens d'achitecture et de guirlandes qui tombent en festons, entre chaque pilier; devant les colonnes sont trois statues équestres de couleur de métal. Six personnages occupent cette scène. La première figure porte un habit blanchâtre et un petit manteau qui tire sur le rouge. La seconde,

Digitized by Google

vêtue de rouge, tient à la main un vase de couleur de cuivre. La troisième est en jaune et en brun. La quatrième personne habillée de blanc, porte un vase semblable à celui de la seconde. La cinquième tient encore un vase pareil, et est vêtue de rouge. Le dernier personnage enfin a une bouteille à la main, et porte à ses lèvres une tasse, comme pour boire. Toutes ces figures ont aux pieds des brodequins de couleur brune.

Ces vases ou bouteilles ont beaucoup de rapport avec ces flacons, ces fioles de verre revêtues d'osier, dont les voyageurs se servent encore aujourd'hui et qu'ils remplissent de vin. Mais chez les Anciens ils ne contenoient ordinairement que de l'eau bouillie, qu'on mettoit ensuite rafraîchir dans de la neige. Martial dit tout cela en un seul vers :

Vimine clausa levi niveæ custodia coctæ.

Lib. II. Ep. 85.

On doit à l'empereur Néron cette invention ingénieuse de boire à la glace dans le cœur même de l'été, sans boire de la neige, qui est mal saine. L'eau bouillante saisie de froid par la neige se trouve désignée dans un autre passage de Martial, avec une mention directe de Néron.

Quo tibi decoctæ, nobile *frigus*, *aquæ*.

Epigr. 116. Lib. 14.

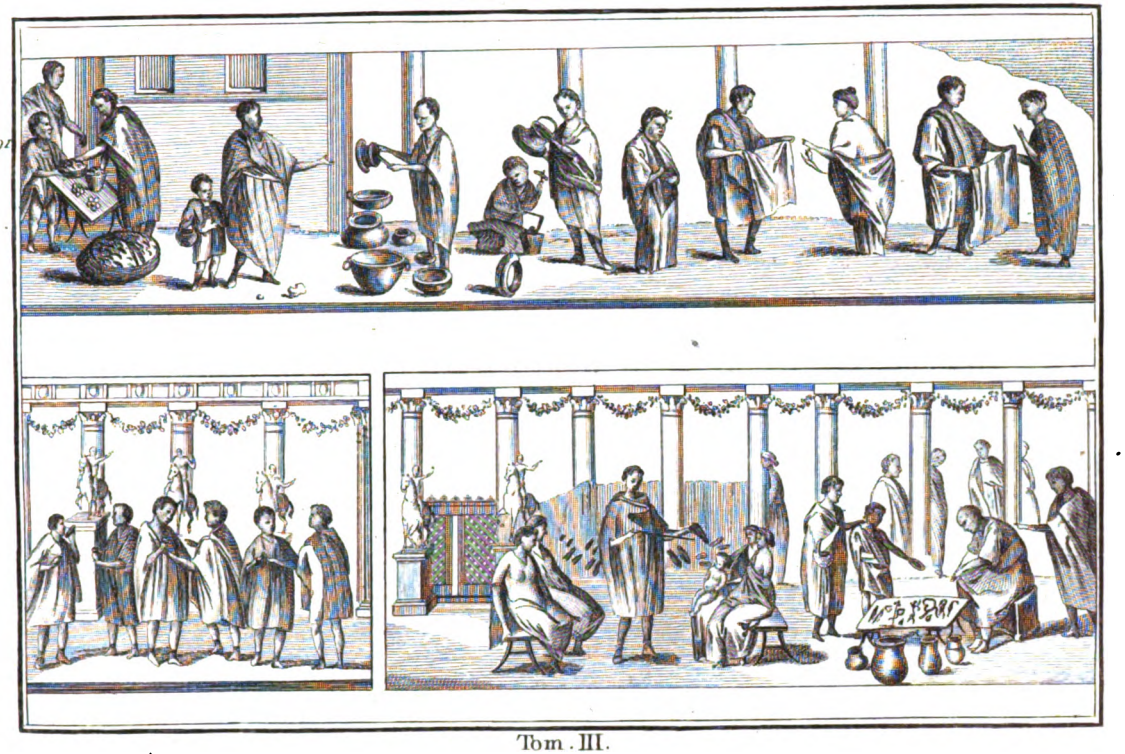
Tous les maux qui infestent la société ne viennent peut-être que de ce que les hommes ne sont pas à leur place. Néron eut sans doute été un excellent chef d'office, et il ne fut qu'un mauvais Prince.

Consultez le Traité intitulé : *De l'Usage de la Glace, de la Neige et du Froid*, par P. Barra, Médecin, à Lyon, 1676, 250 p. *in-12*.

Dion, liv. LX, nous apprend que l'Empereur Claude fit démolir toutes les boutiques (1), toutes les auberges où l'on vendoit au peuple des viandes cuites et de l'eau bouillie, et punir quelques marchands qui en avoient fait commerce contre ses

(1) Les Tableaux qui représentoient ces sortes de sujets, étoient désignés sous le nom de *Riparographia*.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

ordres. Le même Auteur, liv. 69, raconte que Caligula défendit que, pendant tout le tems de la durée du deuil ordonné pour la mort de la Princesse Drusille, on ne fasse aucuns gâteaux, ni qu'on préparât aucune liqueur qui puissent flatter le goût. Il fit mettre à mort, comme coupable de sacrilége, un Aubergiste pour avoir, pendant ce tems, vendu de l'eau bouillie.

Quidquid delirant Reges plectuntur achivi.

Les différens sujets qui viennent de nous passer sous les yeux, prouvent que les Auteurs n'ont point exagéré en nous laissant les plus magnifiques descriptions des Marchés publics des Grecs et des Romains. C'étoit de superbes édifices, de spacieuses et larges places quadrangulaires, environnées de galeries soutenues par des arcades, à peu près dans le genre de notre Place Royale à Paris; mais l'architecture de ces Marchés étoit beaucoup plus grande, beaucoup plus noble. Le *Forum Trajani* passoit pour une merveille, par le nombre d'arcades posées artistement les unes sur les autres.

Rome avoit quatorze Marchés pour la vente des denrées, *fora venalia*. Tels étoient le Marché aux herbes où se vendoient les légumes, *Forum olitorium :* la Halle au vin, *Vinarium :* le Marché aux bœufs, *Forum Boarium :* le Marché au Pain, *Forum Pistorium :* la Poissonnerie, *Forum Piscarium :* le Marché aux chevaux, *Forum Equarium :* le Marché aux Porcs, *Forum Suarium*. Il y avoit le *Forum Cæsaris, Augusti, Bearium, Transitorium, Trajani, Æenobarbi, Diocletiani, Salusti, Archaemorium, Rusticorum :* outre le *Grand Marché, forum Romanum*. Il ne faut pas oublier le *Forum Cupedinis* (1), *Cupedinarium*, le Marché aux friandises, où étoient les Rôtisseurs, les Pâtissiers et les

(1) Festus croit que ce mot vient de *cupedia*, mot latin qui signifie *mets exquis*. Varron prétend que ce Marché prit son nom d'un Chevalier Romain nommé *Cupes*, qui avoit son Palais dans cette place, lequel fut rasé pour ses larcins.

Digitized by Google

Confiseurs; ces Marchés étoient garnis d'étaux et de grandes tables qu'on appelloit *Abaci* et *operariae mensae*.

La description de ces anciens monumens publics fait assez la critique de nos Marchés modernes, de ces Carrefours étroits, où l'air circule à peine, où mille denrées différentes, entassées et confondues, se corrompent l'une par l'autre; et où enfin les Marchandes qui séjournent dans la fange et la malpropreté, deviennent un objet repoussant aux yeux de l'acheteur le plus intrépide.

Planche XCII.

Six petits sujets composent cette planche dans le genre des deux précédentes.

Premier sujet. Cette Peinture, beaucoup endommagée, représente un Char à deux roues pleines, tiré par deux jumens, dont la tête manque. Le conducteur, *Plaustrarius*, porte un vêtement brun.

Les Savans antiquaires conviennent assez généralement d'appeller *Plaustrum* une voiture à deux roues, et *Carrus* ou *Carrula*, un chariot à quatre roues. Isidore définit le *Plaustrum : vehiculum duarum rotarum, quibus onera deferunt.*

La petite éminence qu'on peut remarquer sur le derrière du Plaustrum de notre Tableau, indiqueroit un siége et un dossier. A cette sorte de voiture, *birota*, on atteloit ordinairement trois mules; deux de front, aux deux côtés du timon, et la troisième en avant, comme on le pourroit observer sur notre original, s'il n'étoit défectueux précisément en cet endroit. Nous avons conservé cette sorte d'attelage.

Quand aux roues, elles sont conformes à la description qu'en donne un commentateur de Virgile, Georg. I. *Plaustrum sunt vehicula, quorum rotae non sunt radiatae, sed tympana cohaerentia axi et juncta cantho ferreo.*

Nous avons adapté ces sortes de roues aux traineaux qui nous servent aux charrois des grosses pierres.

Digitized by Google

Deuxième sujet. Sur ce Tableau, assez bien conservé, on voit un mulet, le dos couvert d'une espèce de selle blanche, avec tous ses accessoires, sa sangle, sa croupière, etc. L'animal s'approche d'un homme vêtu de blanc, comme pour manger ce qu'il lui présente. Deux autres figures drapées en brun, sont debout derrière lui.

On croit que les anciens Romains, ainsi que les Scythes, n'avoient ni l'usage de la selle, ni celui des étriers; ils ne connoissoient que des panneaux carrés, tels que ceux qu'on voit à la statue d'Antonin au Capitole. G. Decan attribue l'invention de la selle aux Saliens, anciens peuples de la Franconie; c'est de-là, dit-il, qu'est venu le mot latin *Sella, Selle.*

Cependant notre peinture antique nous offre bien visiblement une selle : que deviendront les conjectures savantes de nos antiquaires contre un tel monument ?

Troisième sujet. On y voit peint un Vieillard tout nu, à l'exception d'une ceinture de haillons. Ses cheveux et sa barbe paroissent très-peu soignés. D'une main il s'appuye sur un bâton noueux, espèce de *gourdin;* de l'autre, il tient une ficelle, laquelle est attachée au collier d'un petit chien qui paroît être son guide. Vis-à-vis est une femme debout en robe longue et verte. Elle tend la main au pauvre Vieillard, comme pour lui donner quelqu'aumône ; elle a derrière elle une jeune fille vêtue en brun, et portant entre ses mains un petit panier de forme ronde. On pourroit dire que c'est une espèce de Dame de Charité, chargée de distribuer les aumônes, et suivie de sa servante qui porte dans un panier les deniers consacrés à cette bonne œuvre, conformément à la louable coutume de Cimon. Mais laissons parler un moment Cornelius Nepos, V. Cap. 4 : *Semper eum pedissequi cum nummis sunt secuti, ut si quis opis ejus indigeret, haberet quod statim daret, ne differendo videretur negare, etc.*

Meursius, de For-Athen, *cap.* 4, observe que dans Athènes on ne souffroit point de pauvre mendier. C'eût été une honte pour la ville d'Athènes, (dit quelque part Isocrate,

in Areopag.), d'y rencontrer un Citoyen sans occupation, et attendant la subsistance de la commisération publique.

Il existoit une loi célèbre chez les anciens, qu'on attribue à Amasis, Roi d'Égypte ; d'autres en font honneur à Solon, ou à Dracon. Elle obligeoit tous les habitans du Pays à rendre compte de leur profession, et condamnoit à la mort ceux qui se trouvoient convaincus d'oisiveté. Les Corinthiens avoient dressé un Réglement à peu près semblable. La ville de Marseille, dit Valère Maxime, II. 6. *omnibus qui per aliquam Religionis simulationem alimenta inertiae quaerunt, clausas portas habet.*

A Rome les mendians ne pouvoient roder par la Ville ; on leur avoit assigné un quartier. Et c'est à ce sujet que Cicéron dit, II. de LL. *Stipem sustulimus, nisi eam, quam ad paucos dies propriam Idaeae Matris excepimus. Implet enim superstitione animos et exhaurit domus.* L'un de ces Prêtres mendians de la grande-Mère dont parle Cicéron, tendant la main au Philosophe Antisthènes ; ce Sage lui répondit plaisamment : la Mère des Dieux qui les nourrit tous, n'a que faire de mon aumône.

Les Prêtres Isiaques, après avoir rendu au lever du soleil, le premier hommage à leur Divinité, se croyoient dispensés de l'étude ou du travail, et mendioient tout le reste du jour. Ils n'ont trouvé que trop d'imitateurs.

Il n'y aura point dans notre État de mendiant ni de vagabond, dit Platon dans sa République imaginaire.

Malim mori quàm mendicare, disoit un autre ancien.

Il y avoit une loi Romaine qui portoit : *potiùs expedit inertes fame perire quàm ignaviâ fovere.*

Si les Anciens étoient sans pitié pour les mendians valides, ils avoient des entrailles de pères pour les Pauvres invalides ; à Athènes, ils recevoient tous les jours du trésor public deux oboles pour leur entretien : dans la plupart des sacrifices, il y avoit une portion de la victime qui leur étoit réservée ; et

Digitized by Google

dans ceux qui s'offroient tous les mois à la Déesse Hécate par les personnes riches, on y joignoit un certain nombre de pains et provisions pour les véritables indigens.

Ce qui seul peut excuser l'entreprise folle des fameuses pyramides d'Egypte, c'est qu'elles ne servirent que de prétexte pour occuper quantité d'oisifs, qui, sans ce long et immense travail, seroient restés dans la misère, et peut-être seroient tombés dans le crime. *Vous êtes des gens de loisir*, disoient les Commissaires Egyptiens aux Israélites, en les contraignant de fournir chaque jour un certain nombre de briques.

C'est sans doute en faveur des vrais *Nécessiteux* que Moyse recommande qu'on ait un soin particulier des pauvres; qu'il veut qu'on les appelle aux repas de Religion qu'on faisoit dans les Temples, et qu'on laisse exprès quelque chose dans les champs, dans les vignes, et sur les arbres; il défend de ramasser les épis qui tomberoient de la gerbe. Relisez le Lévitique 19, 9 et 10. Moyse ordonna encore qu'on fit une réserve commune dans les années sabbatiques et au jubilé, en faveur de tels pauvres, ainsi que pour la veuve et l'orphelin.

Les anciens Philosophes n'ont pas dédaigné l'état de mendicité. Les Brachmanes en ont donné l'exemple les premiers. Chez les Grecs, Cratès, Diogène le Cynique, etc. les ont imités. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ainsi tandis que les *Gueux* de profession, par fainéantise ou par gloutonnerie, surprenoient la commisération et ravissoient aux véritables indigens une partie de leur patrimoine, les Sages pratiques faisoient une abnégation de tous les biens terrestres pour se livrer sans distraction aux sublimes conceptions de leur génie. Tandis que les *Gueux*, comme de lâches frelons, consumoient tout le miel de la ruche et troubloient l'ordre social, les Philosophes laborieux et désintéressés étudioient les droits de l'homme pour les apprendre à leurs semblables et les défendre en leur nom. Sans place et sans état, sans fortune et

Digitized by Google

sans famille, ils ne tenoient au monde que par le lien de l'humanité; c'étoient des victimes généreuses vouées au bien public, qui n'attendoient rien des hommes, et ne leur demandoient que le droit de leur dire la Vérité, pour le plaisir seul de la dire. Au-dessus des besoins factices, ils bravoient le mépris, ou tout au moins le ridicule attaché à leur dénuement volontaire; un bâton et une besace étoient toutes leurs propriétés, mais ils portoient tout avec eux. *Omnia mecum porto*, disoit l'un d'eux dans un naufrage. Cette mission étoit belle sans doute : et si de tels gens furent méconnus pendant leur vie, la postérité les vengea de leurs compatriotes. La lampe de terre d'Épictète, long-tems disputée, fut vendue trois mille drachmes; et le tonneau de Diogène fut regardé comme le Temple de la vertu.

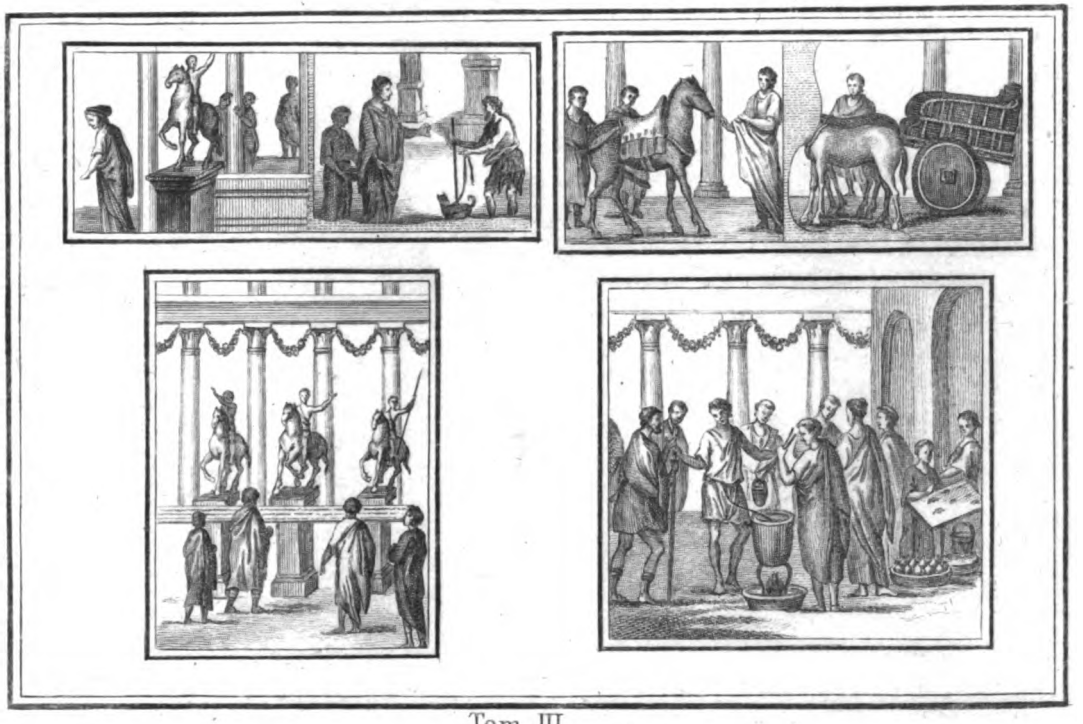
Vers l'an 1470, il parut un Ordre de Religieux, au-dessus peut-être des Philosophes de l'antiquité; ils se désignoient sous le nom de *Pauvres volontaires;* ils étoient tous laïcs, ne recevoient point de Prêtres, ne savoient pas lire pour la plupart, et vivoient d'aumônes; mais ils travailloient de différens métiers, ils servoient les malades, ils enterroient les morts, ne possédoient rien, etc. Depuis long-tems ces bons Cénobites n'ont plus de successeurs.

N'oublions pas de dire, en finissant cette digression bien pardonnable, que les Anciens avoient personnifiée la pauvreté et mise au rang des Divinités. Les habitans de Gadera l'honoroient d'un culte particulier, parce qu'ils la regardoient comme la mère de l'industrie, des talens et de plusieurs vertus.

Quatrième sujet. Le principal objet qui se présente, est une statue équestre de la couleur du bronze. La femme qui lui tourne le dos porte une robe verte, et par-dessus un manteau rougeâtre. Deux autres figures vêtues de blanc, paroissent jouer autour d'une colonne; et à quelque distance d'elles, sur le bord du Tableau, on voit encore un personnage debout et habillé aussi de blanc.

Cinquième

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cinquième Sujet. Ce Tableau nous offre un portique en forme de Colonnade enrichie de festons jaunes. Sur un des côtés, on voit une figure paroissant discourir avec une autre plus petite, et en habit verd. Celle-ci paroît être la marchande de ce qui est étalé sur une Table dressée devant elle. A terre sont deux cabats plus grands l'un que l'autre, et pleins de denrées, dont on ne sauroit spécifier la nature : à côté, sous la Table, est une espèce de seau. Suit un groupe de trois figures diversement peintes. Sur le devant, une Chaudière à trois pieds, posée sur un brasier allumé, occupe le milieu de cette composition. On voit le manche de quelqu'instrument plongé dans cette espèce de marmite, et qui probablement doit servir à en retirer quelque comestible ; c'est peut-être une écumoire, ou une cuillier à pot : le jeune Homme qui paroît en être le vendeur, est vêtu d'un habit court qui ne lui vient qu'au milieu des cuisses, et qui tire sur le violet. Il parle à un Vieillard qui, appuyé sur un bâton, s'approche de lui pour l'écouter ; le vêtement de celui-ci est court aussi ; un manteau brun le recouvre, et il en tombe un pan par dessus son bras. Le même Cuisinier, de la main droite, tend à un homme drapé en brun une espèce de fourche ou de fourchette à deux pointes. Derrière est un autre personnage qui porte à la main un petit seau : d'autres figures occupent le fond du Tableau entre les colonnes.

Sixième sujet. Cette dernière partie de notre Planche nous offre une double colonnade, ou un portique à deux ordres, l'un sur l'autre, orné de guirlandes à l'ordinaire, et de trois statues équestres de métal. Les bases qui en sont très-hautes, sont peintes en marbre : une Tablette longue et étroite est posée et comme attachée au-devant de ces trois bases. On y distingue parfaitement quatre lignes d'écriture : quatre figures de diverses grandeurs, et de couleurs différentes, sont occupées à lire cette inscription. Contiendroit-elle l'éloge et le récit des actions de ceux en l'honneur desquels on a érigé ces statues équestres ? Voyez Ovide, Fast. V. 563, etc. Seroit-ce l'affi-

Digitized by Google

che de quelqu'ordonnance ou de quelqu'effet perdu? ect. C'est un vaste champ ouvert aux conjectures : nous ne nous en permettrons qu'une. Cette inscription pourroit avoir rapport à une louable coutume établie à Rome. Pendant trois jours de marché, *per trinundinum*, on soumettoit à l'examen de tous les Citoyens, dans les places publiques de cette ville, les loix nouvelles, les réglemens, les traités de paix ou de guerre, en un mot, toutes les affaires civiles et religieuses qui devoient être proposées, agitées et terminées dans les *Comices*. Alors le peuple, compté pour quelque chose dans ses propres affaires, assemblé en armes au Capitole ou au champ de Mars, votoit à haute voix ou par écrit; et ses Magistrats, choisis par lui, ne pouvoient rien conclure que le Président du Sénat n'eût dit à la Nation présente à ses délibérations : *Rogo vos, quirites, velitis; jubeatis, suffragium inite*, etc. C'est dans ces véritables *États Généraux* que le peuple, d'après son propre suffrage, régloit, modifioit, changeoit la forme de son gouvernement et de son culte, nommoit les Consuls, élisoit les Généraux, désignoit les Censeurs, ordonnoit les Prêtres, déposoit ses Officiers publics, décernoit les honneurs du triomphe, s'imposoit lui-même ses subsides, faisoit les Traités, les alliances, etc. Le Peuple Romain ne dut qu'à ses *Comices* l'honneur d'être regardé comme le premier des Peuples : et il devint esclave comme les autres, du moment que la liberté de ses assemblées nationales fut gênée plus ou moins par Jules-César, et les Princes plus ou moins despotes ses successeurs.

Planche XCIII.

Ces deux fragmens de peinture appartiennent aux morceaux précédens. Le premier objet qu'on remarque est un âne portant sur le dos une espèce de selle, ou si l'on veut un bât. Il paroît manger du foin, attaché à une muraille. On se rappellera à ce sujet que les premières enseignes militaires des Romains n'étoient qu'une poignée de foin, qu'un bouchon de paille,

Digitized by Google

mis au haut d'une perche, *Manipules*. On sait que les Turcs se servent de queues de cheval; et les Tartares, de plumes d'oiseaux.

Une inspection détaillée de l'animal peint dans notre Tableau, atteste la fidélité de l'Artiste; la Nature ayant doué ce quadrupède d'organes générateurs, hors des proportions de son individu. Cependant, quoique l'âne ait de grands talens, il est peu fécond. Jadis en Grèce, on vantoit beaucoup les ânes d'Arcadie : aujourd'hui en France, ce sont les ânes de Mirebalais qui ont le pas : il y en a eu qui ont valu jusqu'à 1200 et 1500 livres.

Le second fragment représente d'abord un homme à pied, tournant le dos à un de ces Cavaliers que les Romains appelloient *Eques singulator*. On y voit aussi une troisième Figure à cheval qui tient les rênes de trois autres chevaux attelés de front. C'est peut-être un de ces écuyers anciens qui, en courant, montoient trois ou quatre chevaux successivement. On les appelloit *Equites desultores;* et leurs chevaux, *Equi desultorii*. On les employoit à la Guerre et dans les Jeux du Cirque. Voici ce qu'en dit Tite-Live, XXIII. 29 : *Quibus desultorum in modum binos trahentibus equos inter acerrimam saepè pugnam in recentem equum ex fesso armatis transilire mos erat.* Un seul vers de Properce peint encore mieux cet exercice que les trois lignes de prose de l'Historien Romain :

Trajecit alterno qui leve pendus equo.
El. IV. 225.

Suétone nous apprend, *in Caes. Cap.* 39 : *Equos desultorios agitaverunt nobilissimi juvenes.*

Nos jeunes Seigneurs d'à présent ne sont plus que les témoins de ces exercices, qu'ils font faire en leur nom. Leur bourse seule en fait les honneurs.

Digitized by Google

Planche XCIV.

Deux fragmens qui ont beaucoup souffert, composent cette Planche, dont les deux originaux ont été trouvés unis ensemble dans les excavations de Gragnano.

Dans le premier morceau, on voit les restes d'une belle Figure, dont la tête conservée toute entière heureusement, est du plus beau caractère : elle est couronnée de feuilles. Sur le sommet est une espèce d'ornement en forme de support qui pourroit faire soupçonner notre élégante figure du genre des *Caryatides* ou *Persiques*. Consultez Vitruve, Liv. I. Chap. I.

Dans l'autre fragment, on ne voit qu'une tête d'Homme affligé. On apperçoit aussi derrière un fût de Colonne, un morceau de Bouclier : écrites partie sur cette Colonne, partie sur le mur, on lit ces lettres mal formées D I D V. Tous ces détails dénotent vraisemblablement un tombeau de guerrier.

Planche XCV.

Ce petit Sujet de forme carrée, n'est pas difficile à expliquer, quoique les différens objets soient vaguement peints. On y voit plusieurs figures dans une posture suppliante et religieuse devant la statue de quelque Divinité. Cet objet de vénération est dressé sur un pilastre près d'un Temple ou autre édifice rustique, et ombragé d'un arbre. Non loin de-là, on distingue aussi une espèce d'Hermès. Dans le fond du Tableau, on soupçonne encore deux autres statues sur un pont.

La statue de la Divinité représente peut-être un Priape, ou une Diane; l'épieu ou le roseau qui l'accompagne, donne lieu à cette conjecture.

Digitized by Google

93



94



95



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

PLANCHES XCVI, XCVII, XCVIII.

De ces deux tableaux ronds, cotés nos 96 et 97, et trouvés ensemble dans les fouilles de Civita, le 17 Mai 1760, le premier sujet est le portrait d'une jeune femme peinte en buste; ses cheveux blonds et bouclés ont pour coëffe un réseau d'or : *Reticulum*. Des cercles d'or lui servent de pendans d'oreilles. Trois rangs de perles composent son collier : son vêtement de dessous est verd, et celui de dessus rouge : de la main droite elle porte un stylet de couleur de fer, et en approche de ses lèvres là pointe comme pour l'humecter; ou seulement par un mouvement involontaire qui caractérisse une personne qui se recueille et médite avant d'écrire : de sa main gauche, elle porte un livre fermé et dont la couverture est jaune. Ne seroit-ce pas Sapho, préludant à quelqu'une de ces aimables compositions, dont les fragmens seuls ont fait venir jusqu'à nous son nom avec tant d'éloge?

La coëffure de cette agréable figure nous rappelle ce vers de Juvénal, pour peindre un jeune efféminé :

Reticulumque comis auratum ingentibus implet.
Sat. II. 96.

Sa longue chevelure emplit un réseau d'or.

La mode de porter des cercles d'or aux oreilles n'étoit pas encore en vogue à Rome du tems de Plaute, puisque ce Poëte comique, dans sa Pièce des Carthaginois, Act. V, Sc. II, vers 21, fait dire à un esclave, à la vue de quelques étrangers qui venoient de Carthage,

Atque, ut opinor, digitos in manibus non habent :
Quia incedunt cum annulatis auribus.

L'anneau qu'on porte aux doigts, ils l'ont à leurs oreilles.

« On sait que pour écrire, les Anciens gravoient leurs » lettres sur des tablettes enduites de cire. Les stylets dont » on se servoit pour unir la cire se nommoient *stili*, et les

» tablettes *pugillares* : ce que les Modernes appellent *res-*
» *souvenirs* peut en donner une idée. Dans la sixième épitre
» de Pline, on trouve ce passage : *erant in proximo stilus*
» *et pugillares, meditabar aliquid, enotabamque.* On or-
» noit ces tablettes de différentes manières ; il y en avoit de
» bois de cèdre, enrichies d'ivoire. On trouva et l'on montre
» à *Reggio* le testament d'un Édile, qui parmi différens dons
» précieux qu'il fait au Temple d'Apollon, lègue une de
» ces tablettes enrichie d'ouvrages et d'ornemens en ivoire :
» *pugillares membranaceos operculis eboreis.*

» Les Anciens employoient encore pour écrire, de l'encre
» et des plumes comme aujourd'hui ; avec cette différence,
» que leurs plumes, taillées comme les nôtres, étoient d'une
» espèce de jonc ou de corne. On en conserve une au Musœum
» de Portici qui est en bois de cèdre et parfaitement entière.

L'usage du stylet et des tablettes de cire étoit connu des Hebreux. Isaïe et Jérémie en font mention dans leurs Prophéties.

Les Tablettes des Romains contenoient deux, trois, ou quatre feuillets, et selon le nombre de ces feuillets, elles étoient appellées : *diptycha*, à deux feuillets ; *triptycha* à trois feuillets ; *penteptycha*, à cinq feuillets : celles qui en avoient un plus grand nombre se nommoient *polyptycha*, d'où nous avons *puletica*, *poulets*, terme dont on se sert encore pour désigner des lettres de galanterie et d'amour. Catulle, Ode 43, nous apprend que les Anciens écrivoient ordinairement des lettres d'amour sur des tablettes, et que la personne à qui on avoit écrit l'épitre amoureuse, faisoit réponse sur les mêmes tablettes, qu'elle renvoyoit.

N°. XCVII.

Cette autre peinture, exactement semblable à la précédente pour la forme et la grandeur, nous offre le buste d'un beau jeune homme couronné de lierre. Quelques perles de diverses grosseurs ornent aussi son front. Un pan de draperie jaune lui

Digitized by Google

couvre le bras et l'épaule gauche : le reste est nu. Il porte un rouleau entre ses mains.

La couronne de lierre indique un Poëte.

. . . . *Hederas, Bacchila serta, comis*
Ista decent latos felicia signa poetas.
Ovide I. Trist. VII. 2.

Le lierre n'est dû qu'aux Poëtes heureux.

Pour désigner aussi un Poëte, on mettoit un rouleau dans les mains de la figure. Sur un Portique, à Athènes, on voyoit une très-ancienne statue de bronze, représentant Pindare, tenant un rouleau sur ses genoux.

Le petit ruban qui sort du rouleau peint sur notre tableau est sans doute l'étiquette du livre.

La physionomie de notre jeune homme est sérieuse ; il paroît occupé de quelques conceptions profondes.

Ces deux têtes d'expression pourroient caractériser l'étude et la réflexion.

N°. XCVIII.

Ce Sujet demandoit à être rapproché des deux portraits qui le précèdent ; il a été découvert au même endroit, mais non pas précisément dans le même temps. On le retira des fouilles de Civita un mois après, le 14 Juin de la même année.

Ce carré oblong contient un fragment de frise, ornée d'arabesques. Sur le champ du tableau peint, ainsi que le fond des deux numéros précédens, de la couleur du ciel, on voit un livre tout ouvert, dont les pages sont d'un rouge foncé, et les marges jaunes, ainsi que les petites proéminences du milieu ; quelques traits blancs indiquent les lettres. Le stylet couleur de fer est pointu par un bout et plane de l'autre.

Les tablettes de cire dont étoient composés les livres des Anciens, remontoient à la plus haute antiquité chez les Grecs et chez les Romains. Les habitans de l'île de Chypre enduisoient de cire des peaux sur lesquelles ils traçoient des caractères avec des stylets.

Digitized by Google

Pausanias termine son voyage de la Phocide par cette anecdote qui n'est point étrangère à notre sujet.

« Esculape avoit un Temple dans la ville de Naupacte (1); » c'étoit un particulier nommé Phalysius qui l'avoit bâti, et » voici à quelle occasion. Phalysius ayant mal aux yeux jus- » qu'à en être presqu'aveugle, le Dieu d'Epidaure lui envoya » par Anité (2), femme que ses poésies avoient rendue célèbre, » une lettre cachetée. Cette femme avoit cru voir en songe » Esculape qui lui donnoit cette lettre; et en effet, à son ré- » veil, elle se la trouva entre les mains. S'étant donc embar- » quée, elle arrive à Naupacte, va trouver Phalysius et lui » dit de décacheter la lettre et de la lire. D'abord il croit » qu'on se moque de lui; puis au nom d'Esculape, il con- » çoit quelque espérance, il rompt le cachet, *jette les yeux* » *sur la cire* (3), et recouvre si bien la vue, qu'il lit ce qui » lui étoit écrit. Transporté de joie d'une guérison si mira- » culeuse, il remercie Anyté et la renvoie après lui avoir » compté deux mille pièces d'or, suivant l'ordre contenu dans » la lettre ».

(1) C'est à présent *Lepante*, ville célèbre que les Turcs et les Vénitiens se sont tant disputée, et qui enfin, depuis 1687, est demeurée aux Ottomans, sous le nom de *Einbachti*. L'ancien nom latin de cette ville, *Naupactus*, venoit d'un mot qui signifie *bâtir un vaisseau*. Vénus y avoit un Temple dans une grotte, où particulièrement les Veuves qui vouloient se remarier, venoient brûler un cierge.

(2) C'est sans doute cette même Poëte grecque dont on trouve des vers dans le recueil intitulé : *Carmina novem poetarum fœminarum*. Anvers, 1568, 8°. Elle étoit d'Épidaure, et vivoit dans la cent vingtième Olympiade. On lui attribue des Poëmes Philosophiques; et on l'accuse d'avoir mis aussi en vers les Oracles que rendoient les Prêtres du Temple d'Esculape. On caractérisoit sa Muse par un Lis. Euthycrates et Cephisodotus avoient fait sa statue.

(3) Par ce passage, il faut entendre la Lettre même, ou les Tablettes enduites de cire, et sur lesquelles étoient empreints les caractères divins d'Esculape.

Ce

Digitized by Google

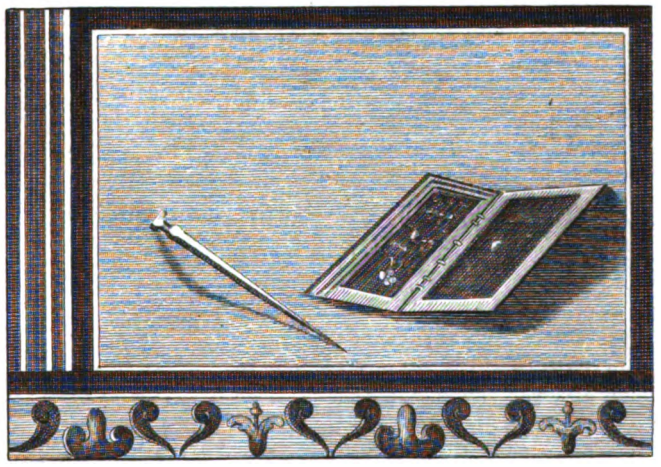
96



97



98



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

99

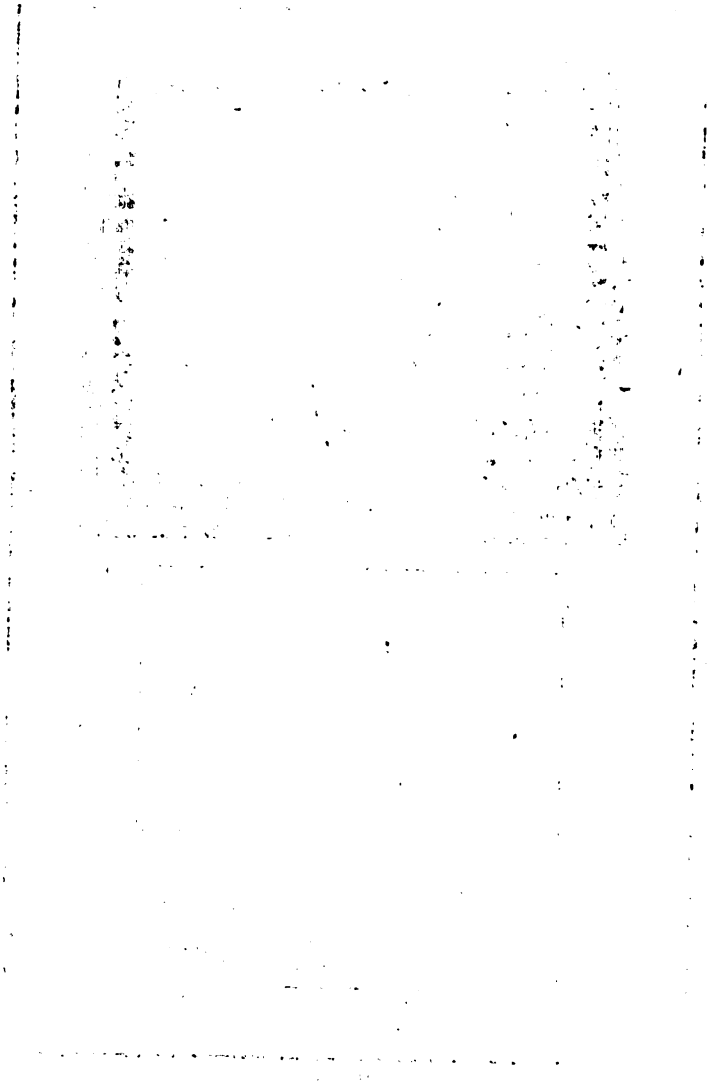


100



Tom. III.

Digitized by Google



Digitized by Google

Ce rôle d'Anyté est bien peu digne d'une femme à qui on attribue des poésies philosophiques.

Quoi qu'il en soit, à ce trait curieux nous ajouterons quelques autres détails, tirés du même Historien voyageur, et qui confirment l'authenticité et la haute origine des tablettes de cire. Dans l'enceinte du même Temple d'Esculape, dont nous venons de parler, il y avoit autrefois (dit encore Pausanias, II. 27.) un grand nombre de colonnes sur lesquelles sont écrits les noms de ceux que le Dieu a guéris, la maladie que chacun d'eux avoit, et la manière dont il a été guéri. Strabon parle aussi de ces tablettes, VIII, pag. 374. XIV. 657. espèce *d'ex-voto*, sur lesquelles Hippocrate a, dit-on, fait son cours de médecine.

On faisoit les styles ou stylets de diverses matières et de bois différens. Les plus estimés étoient ceux de cèdre. Le galant Ovide ne se servoit que d'un stylet de buis.

Vulgari buxo sordida cera fuit.
Properce, I.

Les premiers stylets des Grecs furent de fer; on en fit aussi avec des os d'animaux. Quant à la couleur de la cire, elle étoit tantôt rouge, quelquefois verte, à cause de la vue; plus souvent noire.

Planche XCIX.

Ce tableau carré renferme deux figures de femmes peintes à mi-corps. La première, celle sur le devant, a les cheveux bouclés naturellement, proprement séparés sur le sommet de la tête et épars sur ses épaules. Des perles pendent à ses oreilles. La couleur de son vêtement est d'un verd changeant. Elle tient à la main de petites tablettes ouvertes, et dans sa main droite est un stylet de couleur de fer dont elle porte la pointe à ses lèvres. La figure placée derrière elle a la tête couverte d'une draperie jaune en forme de turban, et des perles à ses oreilles. C'est peut-être la suivante ou la confidente.

Digitized by Google

Les tablettes de notre tableau paroissent être du genre de celles que les Anciens désignoient sous le nom de *codicili*, et sur lesquelles ils écrivoient leurs lettres, à table, entre les deux services, au théâtre, ou en voyage dans leurs litières. Les Amans s'en servoient pour leurs billets doux. *Codicili* étoit opposé à *epistolae*, et il y avoit entre ces deux mots la même différence qu'entre *courts billets et longues épitres*. Plutarque nous apprend que ce fut César qui, le premier, mit en usage la forme des *billets*. La multiplicité et l'importance de ses affaires l'empêchant de voir ses amis, de converser long-tems avec eux, il leur donnoit de ses nouvelles, en leur écrivant trois ou quatre lignes. Cependant, les Grecs connoissoient aussi les *Codicili*, ou tablettes de deux feuillets, *diptycha*, dont nous avons déja parlé plus haut.

La description de notre peinture est complettement rendue dans ce vers d'Ovide et les suivans :

Dextra tenet ferrum; vacuam tenet altera ceram.
Métamorph. IX. 520. et seqq.

Planche C.

Un homme couronné de laurier et vêtu de blanc, tient d'une main un plat de couleur de cuivre et de l'autre un vase de même métal. C'est peut-être un Ministre des Autels servant au Sacrifice.

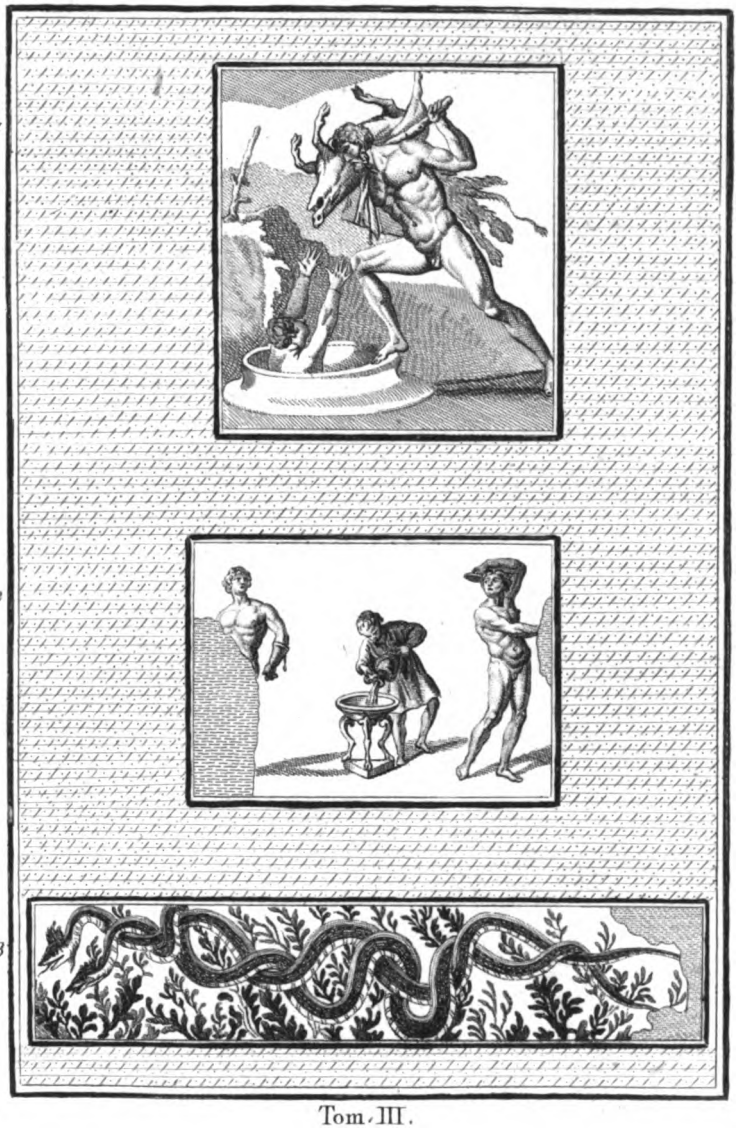
L'original de cette Planche, ainsi que celui de la précédente, est beaucoup endommagé.

Tous deux furent découverts dans les excavations faites à Portici.

Planche CI.

Ce Tableau, que nous devons aux fouilles de Portici, en fut retiré le 24 Août 1761, mais non pas intact. On en dis-

Digitized by Google



101

102

103

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

tingne à peine le coloris. Hercule en est le sujet. Il porte sur son épaule gauche, couverte d'une peau de lion, un sanglier, dont il soutient la charge avec sa massue; tout le reste de son corps est nu. Il a le pied gauche sur le bord d'un grand vase de couleur de cuivre, et enfoncé dans la terre. Du fond de cette espèce de tonneau d'airain, un jeune homme sans barbe élève la tête, et tend les bras vers le Héros; c'est sans doute le timide Eurysthée qui se cache à la vue du sanglier, et supplie son frère de ne pas approcher trop près. Cette composition représente le troisième des douze fameux travaux d'Hercule, dont le récit est dans tous les livres de Mythologie.

Le tonneau où s'est retiré le lâche Eurysthée, nous confirme la coutume des Anciens, de conserver leur vin dans des tonnes de bronze ou d'argile enfouies en terre.

Au premier aspect on seroit tenté d'accuser l'Auteur de notre Tableau d'avoir fait un contre-sens, en ne donnant pas de barbe à Eurysthée, qui cependant étoit l'aîné d'Hercule; mais outre que la barbe et les cheveux crépus sont des signes de force, il existoit une tradition peu répandue, qui faisoit d'Eurysthée un beau jeune homme aimé d'Hercule, plus qu'on n'aime ordinairement un frère. On ajoute que les douze travaux d'Hercule n'étoient dus qu'à la complaisance du Héros pour toutes les fantaisies de son mignon chéri. *V. Athénée, XIII. 8. p. 603.*

Planche CII.

Cette Planche, dont l'original, aussi mal conservé que le précédent, fut découvert dans les mêmes fouilles, le 27 Août 1761, représente deux Athlètes nus. Il ne reste de l'un d'eux que la poitrine, la tête et un bras armé du ceste. L'autre tient son disque élevé par dessus sa tête. Au milieu du Tableau est une conque ou vaisseau circulaire élevé sur une espèce de trépied de couleur de cuivre. Un jeune homme, en habit court

Digitized by Google

et violet, verse de l'eau, peut-être de l'huile qui sort d'un vase, dont l'embouchure est rétrécie. C'est sans doute un esclave qui apprête ce qu'il faut pour oindre les deux lutteurs.

Cette composition peut avoir quelque rapport à Hercule, comme inventeur des Jeux Olympiques.

Planche CIII.

Deux Serpens entrelassés.

Planche CIV.

On distingue à peine les contours de la première figure de ce Tableau, trouvé à Portici, le 28 Août 1761. Il paroît que c'est un homme assis sur une pierre, et le coude appuyé contre une colonne. Le premier personnage tient de la main gauche une longue draperie qui tombe jusques sur une pierre qu'il touche de son genou ; il semble prendre les ordres d'une troisième figure assise près d'une porte d'appartement. Son cimier, sa lance et son bouclier annoncent une Minerve.

Cette composition auroit-elle quelque rapport avec Oreste ou avec Hercule, guéris de leurs accès de fureur par l'entremise de quelque Divinité.

A trois stades de Gythées, ville de Laconie, habitée par les *Eleutherolacons* (1), on voit (dit Pausanias, III, 22.) une grosse pierre toute brute : on dit qu'Oreste s'y étant assis, recouvra son bon sens ; et à cause de cela, on a renommé cette roche, en langue dorique, Jupiter *Cappautas* (2). Eschile, dans sa Tragédie des Euménides, prétend qu'Oreste, par le conseil d'Apollon, entra dans le Temple de Minerve, et fut délivré des furies qui le poursuivoient.

---

(1) Peuple libre.

(2) Mot grec qui veut dire *Cessare facio, je fais cesser.*

Ainsi la Roche où Oreste fut délivré de sa frénésie, eut le nom de *Pierre d'allégement et de repos.*

Digitized by Google

Hercule, devenu furieux, et dans son accès ayant tué ses propres enfans, menaçoit du même sort Amphytrion, quand il reçut un coup de pierre. Étourdi du coup, il s'endormit et changea de volonté. On prétend que ce fut Minerve qui le frappa, et cette pierre fut nommée *la Pierre du Bon-Conseil.* Euripide prétend que, pendant le sommeil du Héros, Minerve le fit attacher à la colonne contre laquelle il étoit appuyé en dormant.

Ces différentes variantes de la Mythologie conviennent parfaitement à notre Tableau, et en donnent une explication assez naturelle, outre qu'ils servent à caractériser le génie des Anciens.

Planche CV.

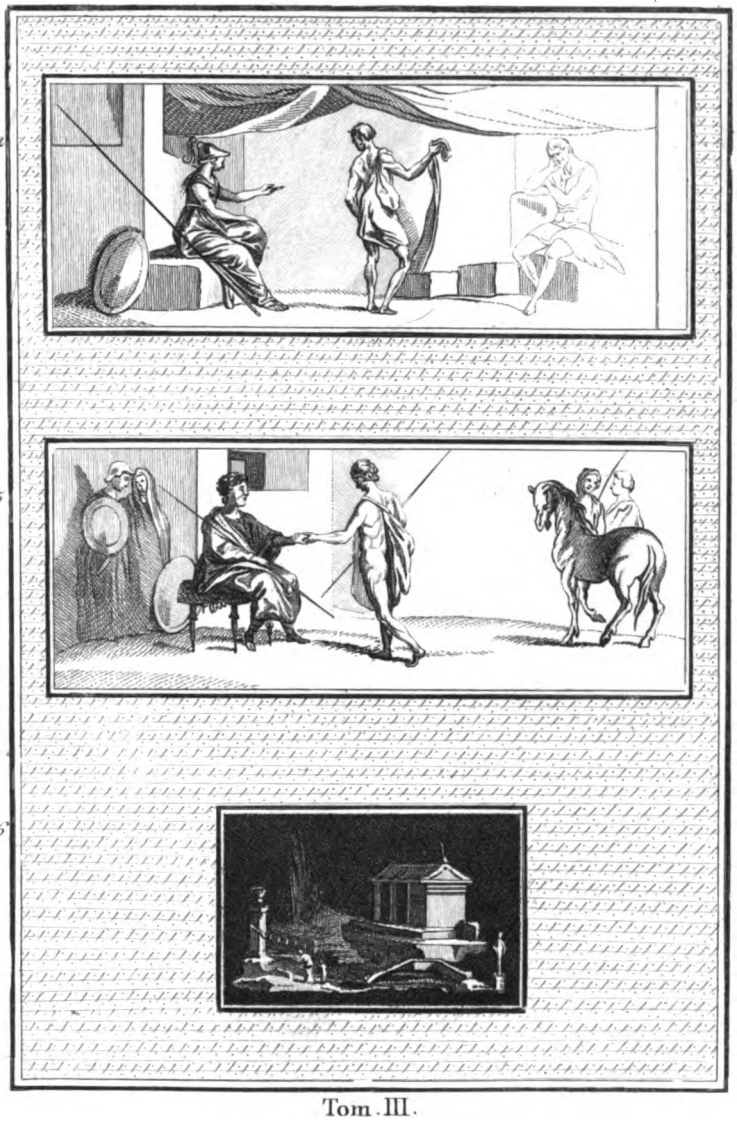
Cet autre fragment de peinture, retiré des fouilles de Portici le 21 Août 1761, a beaucoup souffert aussi, mais moins que le précédent. Sur un siége bien travaillé, on y voit un homme, la tête ceinte d'un diadème et de bandelettes, portant une longue pique de la main gauche, et serrant avec l'autre la droite d'un jeune homme debout devant lui, presque nu et armé aussi d'une lance. A terre, derrière l'homme assis, est un bouclier dressé contre son tabouret. Plus loin, dans l'enfoncement et comme dans une autre pièce, est une femme debout dont le manteau est passé par dessus sa tête. Elle a près d'elle une autre figure coëffée d'un casque, et portant au bras un bouclier; ces deux personnages paroissent s'entretenir ensemble, mais on les distingue à peine sur le tableau, tant le coloris en est effacé. A l'autre bout de cette composition, on voit un jeune homme armé d'une lance, et une jeune fille; mais c'est tout ce qu'on peut faire que de distinguer leur tête; le reste manque. Le cheval peint devant eux a été mieux conservé.

Nous ne nous perdrons pas en vaines conjectures pour rendre raison de cette scène domestique. Nous nous arrêterons un moment sur la principale circonstance de ce sujet, trop vague pour comporter des détails plus directs.

Digitized by Google

Tendre la main, se donner, se serrer réciproquement la main, étoit chez les Anciens, à peu près comme chez les Modernes, une manière de se saluer. *Dextrae jungere dextram*, dit Servius, *Æn.* I. 412, *majorum fuit salutatio : cujus caussam Varro, Callimachum sequutus, exposuit asserens : OMNEM EORUM HONOREM DEXTERARUM CONSTITISSE VIRTUTE : ob quam rem hâc se venerabantur corporis parte.* C'étoit aussi le symbole de la fidélité et le gage de l'amitié. C'étoit encore les préliminaires de l'Hospitalité, de cette Vertu dont il ne reste plus aujourd'hui de traces que sur les monumens antiques. Cependant, si l'on osoit, on feroit à ce sujet un reproche aux Anciens. L'origine et la sainteté de l'Hospitalité n'étoient point fondées chez eux, uniquement sur ce sentiment d'humanité et de bienveillance, qui devroit être le lien commun de tous les peuples. Il faut avouer que l'Hospitalité n'eut point été aussi sacrée parmi eux, si les Sages et les Poëtes n'eussent imaginé l'opinion que les Dieux voyageoient quelquefois sous la figure des mortels, et qu'ainsi, en fermant sa porte à tel étranger, on s'exposoit à faire injure à quelque Divinité ! Voyez dans la Génèse, l'Histoire des trois Anges hébergés par Abraham et Sara ; et dans la Mythologie, celle de Philémon et Baucis. Mais quels qu'en soient les motifs, nous n'en devons pas moins regretter cette louable coutume des Anciens, devenue si l'on veut impratiquable de nos jours. Les hôtelleries qui bordent nos grandes routes ne nous en dédommagent point. Un étranger délicat et sensible voit avec peine que ce n'est qu'au seul appât du gain qu'il est redevable des services qu'on lui rend ; et que les soins qu'on lui prodigue lui eussent été refusés, s'il n'eût paru en état de les payer autrement que par sa reconnoissance. Nous avons imaginé des commodités sans nombre, pour voyager, inconnues à nos pères ; mais s'ils revenoient parmi nous, tout en donnant des éloges à leurs neveux, je ne sais s'ils ne préféreroient pas à tous nos raffinemens du luxe et du commerce, cette simplicité touchante, cette noble générosité, cette con-

Digitized by Google



104

105

106

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

fiance sans bornes qui caractérisoient et justifioient leurs mœurs.

Cependant, outre les Ordres qui font spécialement vœu d'Hospitalité, dont ils portent le nom, il est encore quelques maisons religieuses, qui, dans le fond de nos Provinces, exercent cette vertu à la manière des Anciens.

On peut leur joindre les *loges maçoniques*. Les signes manuels en usage parmi les Francs-Maçons pour se reconnoître, nous rappellent les *Tessera Hospitalitatis* des Anciens, et en tirent sans doute leur origine. Puissent-ils en conserver long-tems l'esprit, sans altération et sans abus !

Planche CVI.

Un Temple et une Statue sur un piédestal. D'un autre part, un Pilastre élevé et un vase dessus : deux figures sur le devant. Dans le fond, un groupe de cyprès. C'est peut-être un tombeau, avec tous ses accessoires.

Cette composition, qui a de l'effet, nous vient de Gragnano, le 6 Août 1759.

Planche CVII.

Ce fragment de peinture, trouvé ainsi que le suivant dans les excavations de Civita, paroît appartenir à l'Histoire de Psyché et de l'Amour. Le premier de ces trois petits personnages porte sur son épaule gauche une cassette carrée qu'il soutient de ses deux mains. C'est un petit amour, ainsi que la troisième figure qui tient à sa main droite une petite branche probablement de myrthe. Psyché est au milieu : elle a, comme à l'ordinaire, des aîles de papillon, et porte devant elle sur ses deux mains une casette carrée-oblongue.

On sait que les Platoniciens, pour donner une idée sensible de l'ame, la comparoient aux aîles de papillon ; c'est-à-dire,

Digitized by Google

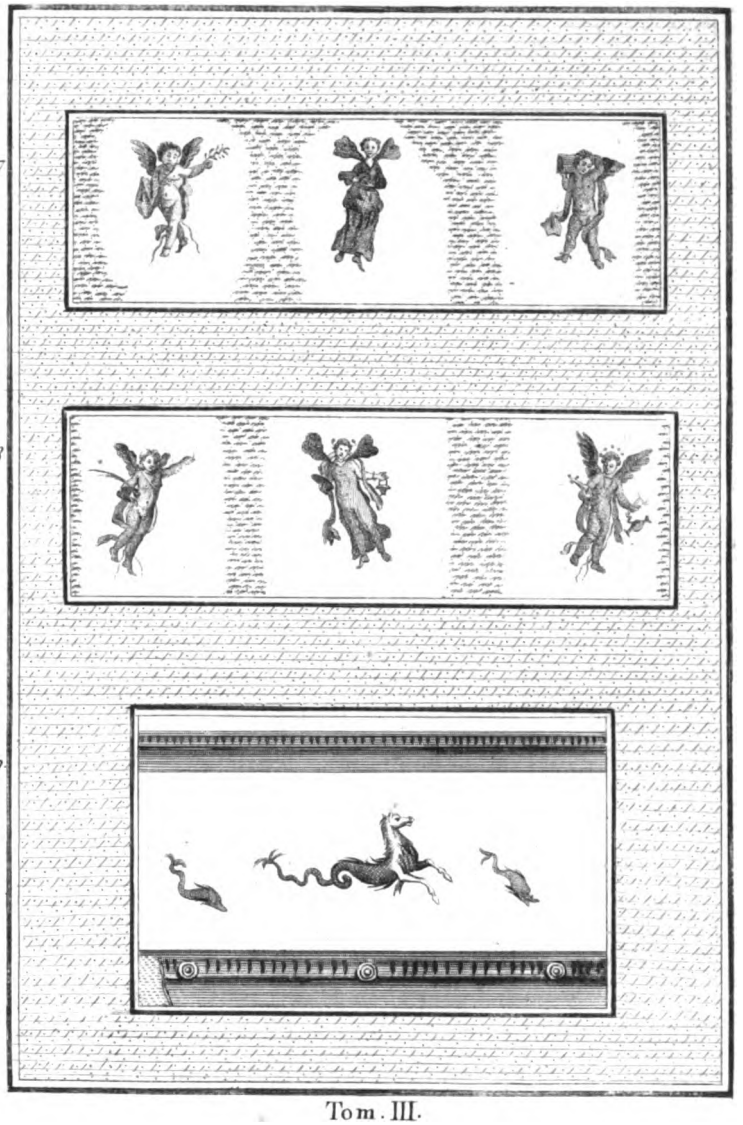
à ce qu'ils avoient pu trouver de plus délié, de moins matériel dans la nature. Ensorte que chez les Anciens, *Psyché, papillon* et *ame*, sont trois mots qui n'en font qu'un dans leur étymologie. Le papillon, dans la mythologie grecque, étoit l'emblème de l'ame. On voit à Rome un bas-relief de marbre, représentant un jeune homme étendu sur un lit, et un papillon qui semble, en s'envolant, sortir de la bouche de ce mort. Car le peuple chez les Anciens croyoit que l'ame sortoit par la bouche. C'est ce qui fait dire à Homère, au livre IX de son Iliade, que quand l'ame a passé une fois la barrière des dents, elle ne peut plus rentrer. L'ame n'étoit autre chose aux yeux des Anciens que le souffle de la vie, le dernier soupir de l'homme, une espèce de zéphir invisible. Voilà à peu près à quoi se réduisoit leur *Psycologie*.

Les aventures de Psyché et de l'Amour n'auroient-elles point été inventées par quelques Philosophes remplis d'imagination, tels que Platon. Ces Sages auront voulu par cette fable ingénieuse nous faire entendre que les plaisirs intellectuels sont les plus vifs de tous; qu'envain les sens le disputent à l'ame et lui envient ses jouissances; l'ame goûte la suprême volupté à la recherche et dans la contemplation de la Vérité : la Vérité, trop semblable au papillon long-tems poursuivi par des enfans, qui croyant enfin le tenir, n'attrapent que ses ailes.

Les Anciens regardoient aussi Psyché comme la Déesse de la Volupté, et le papillon voltigeant sans cesse autour d'elle, qu'ils lui ont donné pour attribut, désigne le peu de consistance et de durée des plaisirs de l'amour. Il est aussi l'emblème de ses goûts passagers et frivoles.

L'Histoire ancienne de la Grèce fait mention d'un Ordre de Prêtres consacrés au culte des mânes, ou des ames des morts; on les appelloit *Psychagoges*. Ils admettoient des femmes parmi eux, sans avoir commerce avec elles; ces espèces de Magiciens et de Pythonisses qui évoquoient les ombres, avoient au moins trouvé dans leur profession puérile et vaine un motif pour vivre irréprochables

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

irréprochables dans leurs mœurs. Quelque soit la cause, qui oseroit la blâmer, tant qu'elle produit de tels effets.

Ces Prêtres ne mangeoient point des choses qui eussent eu vie; on appelloit *Psychomancie* leur art, qu'ils exerçoient dans des lieux souterrains.

La cassette que tient dans ses mains la Psyché de notre tableau, fait peut-être allusion à un épisode de son Roman. Vénus chargea cette jeune Princesse d'une boëte pour la remettre à Proserpine en son nom; elle contenoit, disoit-on, une essence de beauté. Tout en faisant sa commission, Psyché n'y put tenir; elle ouvrit la boëte; et la mort eut été le châtiment de son indiscrète curiosité, si l'Amour ne l'en eût préservée. Avis aux femmes, qui, par une coquetterie mal entendue, profanent les dons de la Nature, en leur associant les raffinemens de l'art.

Planche CVIII.

Le sujet de cet autre fragment est le même. Le premier petit Amour tient d'une main un vase par son manche, et de l'autre un petit sceptre. Il paroît avoir la tête couronnée de roses. La Psyché du milieu tient à sa gauche une patère, et à sa droite un petit seau; par allusion sans doute à la commission que lui donna Vénus d'aller puiser de l'eau du fleuve du Cocyte. Le second Amour tient une palme et quelqu'autre chose mal-aisée à spécifier. Peut-être est-ce un clou. Spon rapporte un monument antique représentant l'Amour qui cloue un papillon par les aîles à un tronc d'arbre, pour désigner un Amant qui enfin a su fixer le cœur de sa Maîtresse. La Palme est le signe de la victoire qu'il vient de remporter: le Génie des Anciens perce dans les petites choses comme dans les grandes.

Planche CIX.

Ce fragment de frise est peint dans l'original en bleu et en rouge, divisé par bandes. Le champ du Tableau est blanc. Au

Digitized by Google

milieu est un Cheval marin entre deux Dauphins coloriés en verd-de-mer.

Ce morceau fut retiré des excavations faites à Gragnano, le 30 décembre 1760.

« La figure du Dauphin étoit un ornement des Cirques an-
» ciens. On les y voyoit sur des petites colonnes, à l'endroit
» appellé *Spina Circi*. On prétend qu'on élevoit un Dauphin
» à chaque course, et qu'on pouvoit compter le nombre des
» courses par celui des Dauphins. D'autres ajoutent qu'ils
» étoient placés sur des globes, comme on voit des coqs au
» haut de nos clochers ».

Planche CX.

Tous ces Tableaux ronds ont été retirés au mois de Mai 1760, des excavations de Civita. Ils furent trouvés tous ensemble dans un même appartement, de forme circulaire, sur des murailles peintes en jaune, et de la hauteur de six palmes. Les peintures qui représentent les sept jours de la semaine, étoient placées par ordre tout autour de la pièce où elles furent découvertes, et on les enleva fort heureusement de dessus le mur qu'elles couvroient, en y faisant une incision. Les autres morceaux étoient beaucoup plus endommagés, et n'avoient presque plus de coloris. On en conserva ce qu'on put; mais la suite en fut interrompue, et souffrit plus d'une lacune. La bordure de tous ces ronds est d'un jaune clair. Le fond du dehors est d'un jaune plus foncé. Le champ du dedans des Tableaux, et sur lequel les figures sont peintes, est bleu.

Premier sujet. La bande du milieu, composée de sept morceaux entiers, représente les sept planètes selon l'ordre des jours de la semaine.

Dans le premier rond est Saturne avec sa faulx de couleur de fer; c'est son attribut caractéristique; la barette qui couvre sa tête, et son habillement, sont jaunes.

Le second portrait est celui d'Apollon ou du Soleil. Sa tête est environnée d'une zône de lumière, d'une auréole radiée.

Digitized by Google

Sa clamyde rouge lui laisse la moitié du sein découvert. tient une verge ou un fouet. Artemidore, II. 36, dit qu'on représentoit le Soleil en habit de cocher.

La troisième tête est celle de Diane, ou la Lune environnée aussi d'une auréole qui n'est point dentelée. Elle est habillée de blanc, et porte un sceptre ; le sceptre est l'attribut commun à tous les Dieux et à toutes les Planètes ; mais il étoit spécialement consacré à la Lune en qualité de *Siderum Regina.*

Mars vient ensuite avec sa cuirasse de fer, son bouclier, son casque garni du cimier et des oreillettes ; tous ces objets sont de couleur de cuivre ; on n'a pas oublié non plus de lui donner sa lance.

Dans le quatrième cadre rond, on voit un Mercure tout nu, la tête couverte d'un bonnet ailé avec sa mentonière : *offendices.*

Le sixième personnage est Jupiter ; il porte un manteau rouge foncé. Il n'a aucune marque distinctive, soit parce que la lumière de cet astre est assez reconnoissable par elle-même, soit pour indiquer que Jupiter n'est point ici pris pour le Dieu de la foudre ; mais seulement pour une constellation bienfaisante.

Le septième et dernier portrait est celui de Vénus assez modestement vêtue ; un collier tombe sur son sein, et sa tête est ornée d'une couronne d'or en forme de fleurs. Un petit Amour ailé l'accompagne ; peut-être par allusion à l'influence que les Astrologues lui donnent sur le cœur des jeunes gens. On notera que quelquefois l'étoile de Vénus porte le nom de Junon.

La division du tems par semaine (1), est très-ancienne. Tous les Auteurs Chrétiens s'accordent à en faire honneur aux Juifs qui la transmirent aux Payens. Goguet pense qu'il faut en rapporter l'invention à la Tradition des sept jours qu'avoit duré la création du monde. Il étoit peut-être plus

(1) Le mot *Semaine* est une altération du latin *Septimana* ; *assemblage de sept jours.*

Digitized by Google

simple de faire dériver cet usage des phases de la Lune, qui changent à peu près tous les sept jours.

Les Chaldéens, qui prétendoient (1) au contraire que la matière est de toute éternité, et que n'ayant point eu besoin de génération, elle n'est pas sujette à corruption ; ce peuple qui faisoit remonter l'ancienneté de ses premières observations à l'an 473000 avant le passage d'Alexandre en Asie, connoissoit la division du tems par semaine, fondée sur la vicissitude perpétuelle des cinq grandes Planettes, auxquelles il ajoutoit le Soleil et la Lune. Ils commençoient la série de leurs sept astres (ainsi que sur notre Planche) par Saturne, qu'ils appelloient *Cronus*. Ils croyoient à l'influence particulière de ces sept Planettes sur la naissance, la nature, et les actions des hommes.

D'autres Auteurs attribuent la division des sept jours aux Babyloniens et aux Egyptiens, instruits par Zoroastre : c'est ce que les Mages appelloient l'*Harmonie Septennaire*. Philostrate, *in Appoll.* Tyan. III. 131, rapporte qu'Iarchas, l'un des Brachmanes, donna à Apollonius de Thiane sept anneaux inscrits du nom des sept Planètes ; chaque jour de la semaine, on portoit l'anneau dont le nom correspondoit à l'astre qui présidoit à ce jour.

Les anciens Persans donnoient le nom d'un Ange ou d'une Divinité à chaque jour du mois : mais le 1, le 8, le 15 et le 23 de chaque mois, étoient distingués par un nom particulier ; ce qui indique visiblement la division du mois par semaines. Le savant Hyde appelle ces quatre jours-là *les Sabbats des Mages*.

Pour autorité, citons un passage de Puteanus, de Nund. Cap. 7. Tom. VIII. A. R. *Sed ut Heptadis ratio sivè ab Hebraeis, sivè ab Egyptiis accepta ceteris gentibus placuit : ita Ogdoadis, sivè Pythagorae, sivè Pompilii, Romanis.*

---

(1) *Chaldaei mundi quidem naturam sempiternam esse perhibent, quæ neque certum principii ortum habeat, neque corruptionem ullo deinceps tempore admittat.* Diodore de Sicile, Liv. II.

Digitized by Google

Ce Savant rapporte à ce sujet un marbre antique qui fait preuve de la division du mois en sept jours, et du commencement de la semaine par la Planète de Saturne : et ce monument n'est pas le seul.

On trouve cet autre passage dans les annales des Chinois : « Les anciens Rois, au septième jour appellé le *Grand* » *Jour*, faisoient fermer les portes des maisons, on ne faisoit » ce jour-là aucun commerce, et les Magistrats ne jugeoient » aucune affaire. C'étoit-là l'ancien Calendrier ».

Cette expression *les anciens Rois* (continue le savant Auteur du *Monde Primitif*) « semble désigner les Rois antérieurs à Yao... « On ne peut douter que la division septenaire » des jours n'ait été en usage long-tems avant les Hébreux » et avant leur Législateur.

» La semaine s'est trouvée jusques chez les Péruviens.

» Cet usage pénétra aussi dans les contrées du Nord. Les » Calendriers runiques sont divisés par semaines ; et les jours » en sont marqués par sept lettres, comme les lettres nundi- » nales des Romains, et comme nos Dominicales.

» On croit communément que les Grecs et les Romains » n'eurent aucune idée de cette manière de diviser le tems. » On en voit cependant quelques traces parmi eux.

» Philon et Joseph prétendirent que la division du tems » en sept jours étoit de tout peuple, et aussi ancienne que » le monde.

» Cependant les jours de la semaine offrent un arrange- » ment fort différent de celui des Planettes. Cette différence » n'a pas été l'effet du hasard ou de l'erreur ; elle est une » suite des formules harmoniques auxquelles les Égyptiens » réduisoient toutes les sciences. Ils comparoient les Planètes » à l'octave de la musique ; mais un octave se divise en deux » quartes. Les Egyptiens virent donc deux quartes égales » dans l'octave planétaire ; 1°. Saturne et le Soleil ; 2°. le » Soleil et la Lune. Ils voulurent donc y adapter les jours ; et » pour cet effet ils les désignèrent, non par l'ordre physique

Digitized by Google

» des Planètes, mais par leur ordre harmonique, en partant » de *Saturne* la plus élevée, ou du jour du repos. Ainsi après » le Samedi vint le Dimanche.

» Cet arrangement présentoit d'ailleurs le plus grand rap- » port avec l'Histoire du Monde. Le jour de *Saturne* étant » le premier, représentoit fort bien le *Tems* où n'existoit » encore que le Créateur, *Sator*. Aussi Saturne étoit-il ap- » pelé (1) le père des Dieux et des Hommes.

» Le vendredi ou le jour de Vénus, étant le dernier jour, » s'accorde avec ce que nous apprend Moyse, que les œuvres » de la création finirent par celle de la femme, etc.

Voyez le savant ouvrage de l'Abbé Roussier, sur la Musique des Anciens, *in*-4°.

« Les Perses donnoient un nom différend à chaque jour du » mois, et ils comptoient depuis 1 jusqu'à 30; chaque mois » étoit de 30 jours, comme dans le Calendrier Egyptien. Les » cinq jours de l'année au-dessus de 360 étoient comptés » séparément sous le nom *d'Epagomènes*.

» Les Grecs au contraire divisoient le mois de dix en » dix jours; ce qu'ils appelloient *mois commençant*, » *mois moyen et mois finissant;* et ils les comptoient de 1 » à 10... etc.

» Il est fort apparent que les Grecs tinrent cette façon de

---

(1) Rapprochons de ce trait de la Théologie Egyptienne, un passage curieux de la Cosmogonie des Perses, cité par M. Anquetil dans le Zendavesta. « Dans la loi de Zoroastre, il est déclaré po- » sitivement que Dieu (Ormusd) a été créé par le Tems (avec) tout » le reste (des êtres); et le (vrai) Créateur est le Tems, et le Tems » n'a point de bornes; il n'a rien au-dessus de soi, il n'a point de » racine (principe); il a toujours été et sera toujours. Quiconque a » de l'intelligence ne dira point: d'où le Tems est-il venu? Dans » cette grandeur où étoit le Tems, il n'y avoit point d'être qui pût » l'appeler Créateur, parce qu'il n'avoit pas encore créé. Ensuite » il créa le feu et l'eau, et de leur mélange vint Ormusd. Le » Tems en fut le créateur.... etc.

Digitized by Google

» compter les jours par dixaine, des Égyptiens qui, outre les » semaines, divisoient aussi les jours par dixaines; ce qui » faisoit trente-six divisions par an, à chacune desquelles ils » faisoient présider autant de Génies appellés les *trente-six* » *Décans*.

» Comme cette division par dixaines est plus commode que » celle par sept, il ne seroit pas étonnant que les Grecs eus- » sent abandonné cette dernière, pour s'attacher uniquement » à celle-là.

» Les Romains comptoient les jours de huit en huit, par » octaves, et ils les marquoient par les huit premières lettres » de l'alphabet.

» Quelques Anciens ont cru que les jours avoient pris leurs » noms du nom même de l'Heure par laquelle ils commen- » çoient. Ainsi, en appellant les sept premières Heures du nom » des Planètes, et de même les quatorze suivantes, la vingt- » deuxième Heure du premier jour s'appelle Saturne, la vingt- » troisième Jupiter, la vingt-quatrième Mars; ensorte que » la premiere Heure du jour suivant, s'appelle le Soleil; et » de-là, le nom du second jour ».

» Mais les faits détruisent cette conjecture; la division du » jour en vingt-quatre heures n'ayant point existé avant » qu'on donnât aux jours le nom qu'ils portent, etc. ».

Il résulte de tous ces détails curieux, que notre peinture est un des plus précieux monumens de l'antiquité.

On pourroit ajouter que le Calendrier, malgré les réformes successives de chaque peuple, en est encore susceptible; et qu'il seroit à desirer qu'il n'y en eût qu'un seul pour toutes les Nations éclairées par un seul Soleil. Un code universel fondé sur les devoirs et sur les droits de l'Homme, seroit encore plus nécessaire; mais l'exécution n'en seroit pas plus facile.

Deuxième sujet. Les deux premiers fragmens supérieurs sont deux Tableaux ronds l'un desquels représente une Femme, le sein tout découvert. On distingue à peine son manteau qui s'élève derrière elle, après avoir passé par dessous son aisselle. Elle porte à sa gauche une corne d'abondance de

Digitized by Google

couleur d'or, d'où sortent quelques feuillages. Seroit-ce Cérès, ou la Terre, Rhéa ou Cybèle? Cybèle, selon les anciens Astronomes, présidoit à toute la Zône planétaire, ou au Zodiaque.

Dans le second cadre est un Faune, ou le Dieu Pan dans sa première jeunesse; il est tout nu : une guirlande verte passe en bandoulière sur sa poitrine; un tissu de feuilles de vigne forme sa couronne. On lui a donné aussi son *Pedum* et sa flûte à sept tuyaux, symbole de l'harmonie céleste, ou du système planétaire.

Pan, dit-on, est fils de la chaste Pénélope, et ne dut son nom qu'à la multiplicité d'Amans que la chronique scandaleuse de l'antiquité donne à sa mère.

Les Égyptiens font jouer un autre rôle à ce personnage : c'étoit, selon eux, un des Généraux d'armée d'Osiris qui l'envoya contre Typhon. Pan sut pendant la nuit surprendre son ennemi, et le mettre en fuite. De-là vient ce qu'on appelle *Terreur panique*. On ne peut guère aller chercher plus loin une étymologie.

D'autres Mythologues plus philosophes font du Dieu Pan une allégorie de la Nature, considérée comme un grand animal, comme l'assemblage personnifié de tous les êtres; en un mot, Pan est l'Univers déifié; et c'est sans doute à cette vieille source que Spinosa a puisé les matériaux de son système. Voyez le *Panteisticon* de Toland, *in*-8o. 1720.

Troisième sujet. Ce second fragment est encore composé de deux Tableaux ronds. Dans le premier, on voit un jeune Homme coëffé d'un bonnet Phrygien verd. La draperie qui le couvre est de la même couleur. Il porte une hache. On conjecture que c'est *Mitra*, dont les mystères les plus saints de tous, inspiroient aussi le plus de terreur. On mettoit ainsi cette Divinité au rang des sept Planètes, à la place du Soleil. L'instrument dont notre figure est armée, nous rappelle que les Ministres de Cybèle avoient dans leurs mains des épées et des haches.

L'autre portrait est celui de Bacchus : un diadême orne son front

Digitized by Google

front déja couronné de lierre et de pampre ; son thyrse est entrelacé de bandelettes. Bacchus étoit quelquefois aussi regardé comme la même Divinité que le Soleil.

Quatrième sujet. La bande inférieure de notre Planche contient plusieurs portraits ronds sur une seule file, divisée cependant en quatre parties.

La première renferme trois cadres, dont l'un représente une Femme en habit verd, et un voile sur la tête. De la main gauche, elle tient une corne d'abondance de couleur d'or, du fond de laquelle s'élève un fruit ou une fleur ; sur sa main droite elle porte un disque, espèce de plat rond, où sont encore deux fruits d'une forme sphérique.

Le rond suivant offre le buste d'un jeune homme habillé de jaune, et portant un rateau.

La figure du troisième rond est couverte d'un manteau et d'un capuchon jaune. Ces trois bustes peints ne représenteroient-ils pas les trois saisons des Égyptiens, le Printems, l'Été et l'Hyver ? Ils appelloient aussi Minerve, *Tritogène*, à cause des trois températures différentes que l'air reçoit dans les trois saisons de l'année. Car Minerve chez eux étoit l'air, fille de Jupiter, née de son cerveau et vierge, parce que l'air est incorruptible, et qu'il s'étend jusqu'aux Cieux. On l'appelloit encore *Glaucopis*, parce que l'air est bleu dans sa profondeur. Diodore, Liv. II. XII. Les Grecs et les Romains avoient personnifié les saisons, et en reconnoissoient quatre ; mais chez les Grecs, les quatre saisons étoient du genre féminin : ὧραι. Chez les Romains elles étoient du genre neutre : *anni tempora*. L'Hyver étoit sous la protection spéciale de la Déesse *Libera*. Le Printems appartenoit à *Vénus*, l'Automne à *Bacchus*, l'Été au jeune Dieu *Pan*.

Relisez les *Saisons* de *Tompson*, le Triomphe de la Poésie descriptive.

La seconde division de notre galerie de portraits, n'en renferme qu'un seul, qui représente Diane, le front orné du Croissant de la Lune. L'Arc qu'elle a pour attribut est dé-

Digitized by Google

tendu, et il ne falloit rien moins que ces marques distinctives pour la reconnoître, son costume d'ailleurs contrastant avec l'idée de pudeur qu'on se fait ordinairement de cette vierge céleste; on ne peindroit pas autrement Vénus. Cette tête et les autres qui font suite, indiquent peut-être qu'on avoit voulu désigner dans une galerie les douze mois de l'année, auxquels, chez les Égyptiens, présidoit un nombre égal de Divinités. Chez ce même Peuple, Minerve ou la Lune étoit la même qu'Isis, mot qui signifie *Ancienne*, à cause de l'opinion que les Égyptiens avoient de l'éternité de cette Déesse. Diodore de Sicile, à l'endroit déja cité.

Le troisième fragment contient deux ronds. Dans le premier est un Jupiter couvert d'un vêtement jaune, et portant un sceptre. Le second nous offre Vénus, le sein tout découvert, portant un sceptre pareil à celui du Dieu son voisin, et la tête ceinte d'une couronne d'or travaillée en forme de perles.

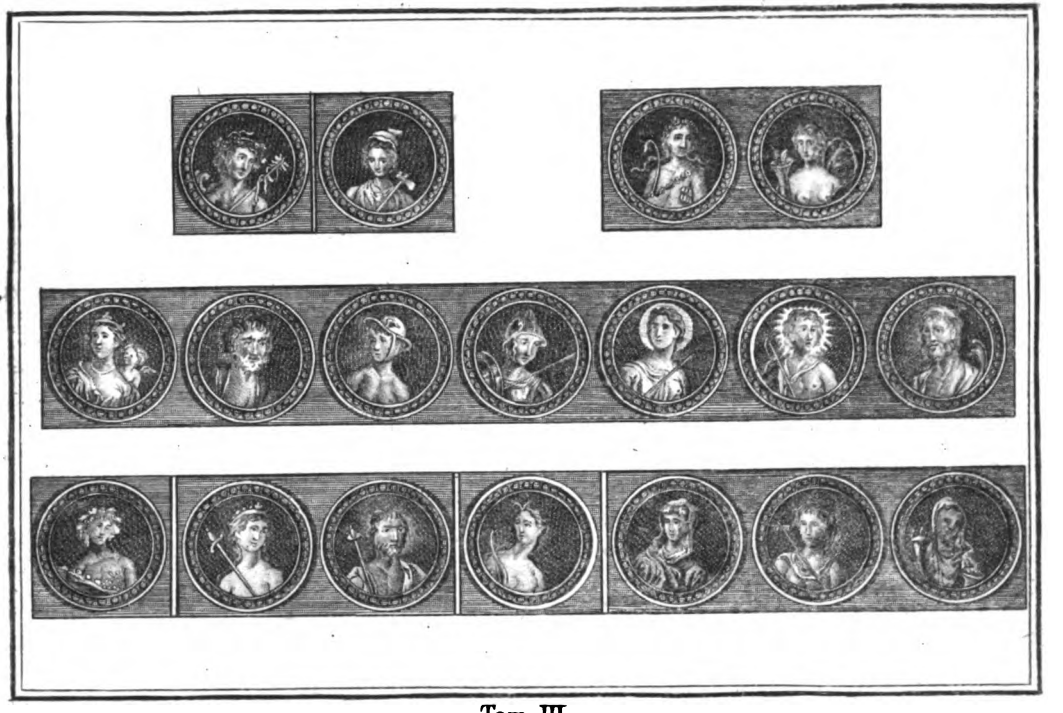
Le dernier fragment enfin n'est composé que d'un seul morceau, représentant un jeune Homme moitié nu, sa tête couronnée de pampre et de raisins; il porte des fruits sur son sein dans un pan de sa draperie : c'est peut-être Vertumne.

Toutes ces figures nous confirment qu'on a voulu peindre ici les douze mois de l'année, et sont conformes à un Calendrier antique rapporté par Grutter, CXXXVIII. Jupiter y préside au mois de Juillet; Vénus à Avril; Diane à Novembre; Vesta à Décembre; Mars à Octobre; Vulcain à Septembre; Cérès au mois d'Août; Mercure à Juin; Apollon à Mai; Minerve à Mars; Neptune à Février, et enfin Junon au mois de Janvier.

Plusieurs Peuples, entr'autres les Habitans de Chypre et de Paphos, par une basse adulation, tentèrent de donner aux mois de l'année les noms et surnoms de quelques Princes. L'Empereur Commode voulut se décerner lui-même cet honneur; mais l'usage, plus despote encore que les Tyrans, prévalut aussi-tôt après leur mort, et même de leur vivant.

Terminons cet article par un trait peu connu, et qui ne

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

sauroit l'être trop. Avant la venue de Mahomet, les Arabes Payens avoient quatre mois dans l'année qu'ils regardoient comme sacrés, pendant lesquels toute guerre et tout acte d'hostilité cessoient. Il n'étoit pas permis durant cet intervalle de se venger de ses plus cruels ennemis, ni même de porter des armes. La violation de cette loi étoit regardée comme la plus grande impiété, et s'observoit avec la plus grande exactitude. Pourquoi Mahomet ne l'a-t-il point adoptée dans son Code religieux ?

Planche CXI.

Ce Tableau, retiré des excavations de Gragnano le 13 Juin 1759, contient sur un fond blanc cinq figures parfaitement conservées, dans toute la fraîcheur et la vivacité du coloris. Ces cinq personnages ont tous un long vêtement blanc qui leur tombe jusques sur les pieds, et par dessus un autre habillement étroit et moins long, mais à larges manches qui ne passent point le coude. La première et la dernière figures sont en couleur d'amaranthe; les trois autres du milieu sont en bleu. Toutes les cinq ont la tête voilée et ceinte d'une bandelette couleur d'or. Sur leur front est un panache ou une aigrette, ou un ornement dans ce genre. Leurs cheveux épars couvrent leurs épaules. Les trois du milieu portent une longue barbe, les deux autres n'en ont point. La première des cinq figures pourroit passer pour une femme, à cause du bracelet qu'elle porte. Les chaussures, ou plutôt le pan de draperie qui recouvre leurs pieds est de couleur d'or. Ces cinq personnages ont, suspendue perpendiculairement sur leur poitrine avec deux bandelettes, une petite lame d'or où sont écrites plusieurs lignes horizontales, et quelques autres caractères entre chaque ligne. La première et la cinquième figures portent sur leurs mains une espèce de large soucoupe, ou de jatte circulaire, soutenue sur des pieds bas et paroissant criblée de trous; c'est peut-être un réchaud. Dessus est posé un vase renflé dans sa partie inférieure, s'étrécissant par le haut, garni d'une anse très-légère,

Digitized by Google

et d'un long bec de cigogne. Le tout est peint en or. On rencontre souvent sur les monumens de ces sortes de vases à bec d'épervier, de cigogne, ou à tête de bœuf, de lion, etc. La première des trois figures du milieu tient à la main un petit seau couleur d'or, et une espèce de goupillon ou aspersoir du même métal. Le personnage suivant porte pareillement d'une main un seau, et de l'autre un couteau d'or aussi. La figure d'après porte encore un seau, un aspersoir et un petit trident de la même couleur. *Fuscinula tridens*, espèce de fourchette qui servoit à enlever les morceaux de chair que le couteau avoit divisé, et aussi à examiner les entrailles des victimes.

Il est évident que ce sont cinq Prêtres; mais on ne sauroit affirmer s'ils sont Grecs ou étrangers. Presque tous les Prêtres de l'Antiquité, Grecs, Hébreux, Egyptiens ou autres, étoient habillés de blanc, excepté dans les cérémonies de deuil; car dans ce cas ils prenoient des vêtemens noirs. Les Mages et les Magiciennes étoit toujours en noir. Voyez le portrait qu'Horace nous a laissé de Canidiè, I. *sat.* 8. Le vêtement de dessus que portent nos figures ressemble beaucoup aux dalmatiques des Diacres, *Calubris Lineis, quae vix ad cubiti ima pertingunt, nudas de reliquo circumferent manus*. Cassien. I. 5. Ce vêtement entroit dans le costume des Prêtres Egyptiens, Grecs et Romains.

Les Prêtres Egyptiens faisoient usage pour l'ordinaire de longues robes blanches de lin; mais chez les Perses, les Mèdes, les Lydiens, les Grecs et les Etrusques, auxquels on en attribue l'invention, les Ministres sacrés des mystères de Bacchus et de la grande Mère, étoient vêtus de diverses couleurs.

Le panache, ornement du front de nos figures, les feroit croire Egyptiennes, si d'ailleurs elles n'avoient point de barbe, et si elles étoient en blanc. Mais cette espèce de mitre indique plutôt des Prêtres Persans, Arméniens, ou Caldéens. On sait aussi que les Pontifes Hébreux portoient des thiares,

Digitized by Google

et avoient sur le front une lame d'or, où étoit écrit le nom de Dieu en caractères sacrés.

Dans les mystères de Bacchus, dans les cérémonies religieuses de la Déesse Isis, dans les évocations magiques, il étoit d'étiquette d'avoir les cheveux épars sur les épaules, comme on le voit sur notre planche.

Les Mages de la Caldée portoient aussi une longue barbe. Il étoit défendu par une loi expresse, aux Hébreux, et surtout à leurs Prêtres, de se faire la barbe. La barbe étoit une chose sacrée chez les Grecs. Euripide fait dire à Hécube, v. 752 :

Agamemnon, supplico tibi per hæc genua,
Et tuam Barbam, *dextramque felicem.*

Plutarque nous apprend qu'Alexandre ordonna aux Macédoniens de se faire raser, de peur que les ennemis ne les prissent par la barbe. Philippe son père est représenté sans barbe sur les médailles.

« Dans les autres Pays (dit Hérodote, II. 36.) les Prêtres » portent de grands cheveux; en Egypte, ils sont coupés. » Dans les autres Pays, on a coutume de se faire raser aux » funérailles d'un parent; les Egyptiens se laissent croître » les cheveux; mais ils se font couper la barbe. En Egypte » aussi (ajoute le père de l'Histoire) la femme n'y sauroit » être la prêtresse d'aucun Dieu, ni d'aucune Déesse ». Le ministère religieux demande de la prudence et de la discrétion. Les autres Nations n'ont pas été si scrupuleuses.

Cependant Diodore de Sicile I. et Plutarque, de Is. et Osir. ne sont point d'accord avec Hérodote, et prétendent que les Prêtres Egyptiens se faisoient raser la tête en signe de tristesse, quand ils célébroient la mort d'Osiris.

Pline observe que les Romains ne commencèrent à se raser que l'an de Rome 444, quand P. Ticinus leur amena de Sicile une provision de barbiers : il ajoute que Scipion l'Africain fut le premier qui fit venir la mode de se raser chaque jour.

Digitized by Google

Les Romains avoient coutume de se faire des visites de cérémonie, à l'occasion de la première coupe de la barbe qui avoit lieu à l'âge de vingt-un ans. Ils enfermoient la première barbe dans une boëte d'or ou d'argent, et la consacroient à quelque divinité. Passé quarante-neuf ans, il n'étoit plus permis, selon Pline, de ne pas porter la barbe longue.

Les Anciens Philosophes portoient de longues barbes : d'où est venu le proverbe rapporté par Plutarque : *la barbe et le manteau ne font pas le Philosophe :* proverbe que nous avons parodié : *l'habit ne fait pas le moine.*

Kingson assure que la Religion des Tartares consiste principalement dans le gouvernement de leur barbe. Les Tartares et les Persans se sont fait des guerres longues et sanglantes pour leur moustache.

Dans l'Eglise autrefois on usoit de grandes cérémonies, en bénissant *la barbe*. De vieux rituels nous ont conservé les prières qui accompagnoient sa consécration.

La discipline ecclésiastique enjoignit de porter la barbe ; parce qu'une barbe longue sied bien à la gravité du Clergé. D'autres fois aussi, elle l'a défendue comme suspecte de cacher de l'orgueil sous un air vénérable. Voyez *Annales Capucinorum, in-fol.*

Saint-Chrysostome remarque que les Rois de Perse portoient leur barbe tissue et nattée avec un fil d'or. Quelques-uns des premiers Rois de France faisoient nouer et boutonner leur barbe avec de l'or.

On prétend que l'étymologie du nom des Lombards est due à la longueur de leur barbe : *Longuo-bardi,* quasi *Longuobarbati.*

Saumaise a renfermé tout ce qui concerne la *Barberie*, dans un ouvrage latin intitulé : *Cl. Salmasii Epistola, ad And. Colvium : super Cap. XI. primæ ad Corinth. Epist. de Caesarie virorum et mulierum comâ.* Elzevir, 1644. *in*-8°. 750 pag.

Le bracelet que porte l'une de nos cinq figures, rappelle les

Digitized by Google

Camilli et *Camillae*, jeunes garçons et jeunes filles de condition libre, qui servoient de ministres aux prêtres Romains pendant leurs fonctions.

Chez les Hébreux, les Lévites n'étoient point admis aux services du Temple avant l'âge de trente ans; et après une espèce de noviciat de cinq ans. Parvenu à la cinquantième année, le Lévite ne pouvoit plus exercer le ministère des autels. Moïse eut soin en même tems d'ordonner qu'on n'admettroit point dans l'ordre sacerdotal aucun homme en qui se trouveroit quelque difformité de corps ou quelqu'infirmité permanente. Les Lévites étoient toujours pieds nus dans le Temple, et les Prêtres laissoient leurs chaussures à la porte, en y entrant. Les cinq figures de notre Tableau ont le pied couvert à la manière des Prêtres Egyptiens qui se chaussoient avec des feuilles de palmier.

Le *Pectoral* de nos cinq personnages a quelque ressemblance avec le *Rational* que le grand Pontife des Hébreux portoit sur sa poitrine par dessus sa robe d'hyacinte, et sur lequel étoient écrits ces deux mots : *Urim* et *Thummim*, qui veulent dire, à ce qu'on croit, *Lumière* et *Perfection*. Outre cet ornement, il portoit encore l'*Ephod*, espèce de manteau enrichi de douze pierres précieuses disposées sur quatre files, et où étoit gravé le nom des douze Tributs d'Israël. Ce costume rappelle aussi cette coutume des Egyptiens : le plus âgé de leurs Prêtres, devenu le Président du Tribunal des Juges, ne rendoit point de jugement avant de s'être revêtu d'une image de la Vérité sculptée sur une saphir suspendu à son col.

Les Prêtres de la grande Mère, les *Galli* de Cybèle avoient aussi un *Pectoral*, où étoit le portrait de leur Divinité.

Il est probable que l'Auteur de la peinture que nous avons sous les yeux, aura eu en vue le grand Pontife des Hébreux, ou les Prêtres de Cybèle. Il les aura peints de mémoire, ce qui fait qu'il n'a point suivi le costume dans toute son exactitude, comme il n'arrive que trop souvent aux Artistes

Digitized by Google

modernes, quand ils s'occupent de cérémonies étrangères.

Si l'Auteur de notre Tableau a voulu désigner les Ministres de Cybèle, ces cinq figures, dont deux seulement sont sans barbe, nous confirmeront dans l'opinion de quelques Savans Antiquaires, qui ont prétendu que les pontifes de la grande Déesse étoient de deux sortes; qu'il y avoit la classe des Prêtres proprement dits : *Magnae Matri Sacerdotes;* et la classe *Gallorum,* qui, comme on sait, se faisoient eunuques en entrant au service de Cybèle, et qui par conséquent devoient perdre leur barbe avec leur sexe.

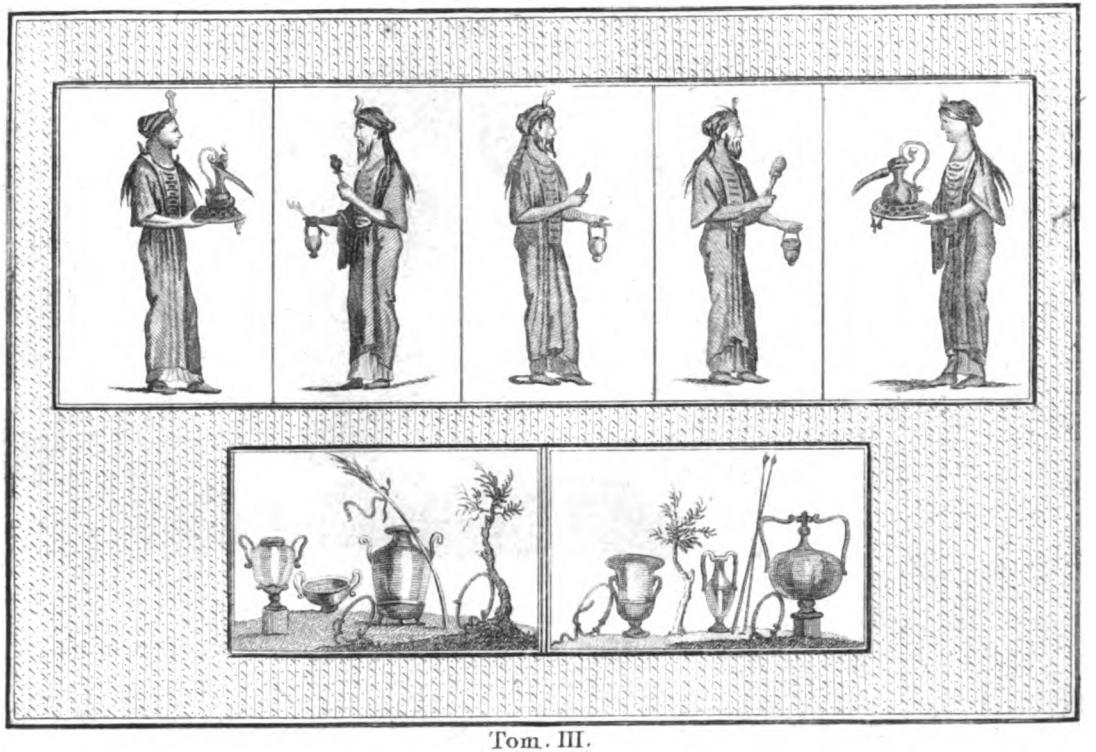
Saint Justin et Saint Clément d'Alexandrie, nous apprennent aussi que les femmes Prêtresses de Cybèle, qui alloient mendier en son nom, portoient suspendu sur leur sein un portrait de leur Déesse.

Dans toutes les Religions du monde, on trouve établi l'usage des aspersions. Chez les Payens on arrosoit l'autel avec de l'eau *lustrale;* c'est-à-dire, une eau dans laquelle on avoit plongé un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Un brin de laurier, une branche de palmier, ou bien des crins de cheval au bout d'un manche servoient d'aspersoir. Les Hébreux faisoient leur goupillon avec l'hyssope, autour duquel il attachoient des fils de laine. On le trempoit dans le sang de la victime égorgée, et on le secouoit sur la tête du peuple. Les Égyptiens avoient aussi un instrument qu'ils appelloient *Purificatoire,* et avec lequel des Ministres placés à l'entrée des Temples aspergeoient les dévots assistans.

C'étoit parmi les Grecs une sorte d'excommunication, que d'être privé de l'eau lustrale. Œdipe, dans Sophocle, Act. II, Sc. 1, défend expressément de faire aucune part de cette eau sacrée au meurtrier de Laïus.

A la table des princes, des Officiers préposés répandoient quelques gouttes d'eau lustrale sur les viandes : et encore aujourd'hui au mariage des Souverains, leurs Aumôniers vont bénir la couche nuptiale, en l'arrosant d'eau bénite.

Il en est de l'Eau lustrale comme du Feu sacré. Les Anciens rendoient



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

rendoient une sorte de culte à ces deux élémens, non comme symboles de la Divinité : l'utilité seule déifia d'abord ces deux belles productions de la nature. On les proposa ensuite en exemple. On en fit un emblème de la conduite que les hommes réunis en société devoient tenir réciproquement. La *pureté* et la *charité* sont en effet les deux premières vertus de la morale, et c'est à quoi se réduisent la Loi et les Prophètes. Malheureusement le peuple perdit bientôt de vue *l'esprit* du dogme et s'en tint à la *lettre*. Il en vint à croire que l'eau lustrale expioit réellement ses fautes à mesure qu'il les commettoit. Il en résulta que, ce qui dans le principe avoit été imaginé pour servir de barrière aux passions, devint par la suite une espèce d'asyle où la conscience du coupable se mettoit à l'abri et demeuroit impunie. *Les Prêtres du Paganisme*, loin de rappeller le véritable sens de toutes ces cérémonies religieuses, virent en souriant le peuple se borner aux actes extérieurs du culte et prendre l'hiéroglyphe pour la réalité : leur crédit en augmentoit d'autant. Et c'est ainsi que les plus louables institutions dégénèrent en vains simulacres, en formules puériles, aussi nuisibles qu'elles étoient salutaires.

Planche CXII.

Ces deux petits Tableaux carrés furent découverts au même endroit dans les excavations faites à Civita en 1754.

Dans le premier, on voit placé sur un cube de pierre un vase à deux anses, dont les flancs sont très-larges et le goulot très-étroit. Il est de couleur de cuivre. Un cercle du même métal, et autour duquel sont passés plusieurs petits anneaux et plusieurs rubans, est dressé contre le vase. Deux lances sont aussi appuyées contre l'une des deux anses de cette même ampoule. Ne seroit-ce point deux sceptres à l'usage des juges des jeux; car ces différens objets paroissent avoir rapport aux exercices des Athlètes et aux prix qu'on décernoit aux vainqueurs. Le second vase à deux anses aussi est beaucoup plus *svelte*. Il est peint en argent. L'arbuste est un olivier repré-

Digitized by Google

senté au naturel. Les couronnes qu'on distribuoit dans les jeux olympiques étoient d'olivier; parce que, dit-on, Hercule a planté cet arbre et s'en est couronné le premier. Le troisième vase a la forme d'une cloche; il a deux anses très-étroites, et il est de couleur d'or; près de lui est un cercle semblable au précédent.

L'arbuste du second Tableau est semblablement un olivier peint d'après nature. On y voit aussi deux cercles pareils aux premiers. Le vase posé sur une espèce de trépied est de couleur de cuivre. La coupe qu'on distingue à côté est peinte en argent. Le dernier vase enfin, élevé sur une petite pierre cubique, est de couleur d'or.

Planche CXIII.

On pourroit soupçonner avec beaucoup de vraisemblance que ce Tableau curieux, découvert à Portici, représente la célèbre Vénus, adorée à Paphos, sous la mystérieuse image d'une *Borne*, ou d'un cône. Et en effet le principal objet de cette composition est une grande pierre pyramidale, élevée sur un autel ou sur une base quadrilatérale. Le bas de ce cône est convexe, à la manière d'une pomme de pin. Il est couvert d'ornemens en forme de masques de diverses figures, et de petites bandelettes qui en font le tour. Le tout peint en bleu clair-obscur, comme le reste du tableau, n'est pas bien distinct. A l'extrémité supérieure est un massif rond où l'on apperçoit à peine trois petites pointes saillantes, et d'entre lesquelles s'élève un petit obélisque, dont la base a aussi la forme d'une pomme de pin. Cette petite pyramide se termine elle-même par une flamme ou par une fleur. Cette statue bizarre n'est point couverte d'un dôme. Elle s'élève bien au-dessus de la hauteur des parois du Temple demi-circulaire, au milieu duquel elle est placée. C'est une corniche soutenue par quatre colonnes. Entr'elles est une cloison qui forme l'enceinte de l'édifice. L'entrée est défendue par deux espèces de remparts, sur lesquels on a placé deux vases ou deux urnes, semblables

Digitized by Google

mix sept autres vases qu'on peut remarquer sur la corniche. L'une de ces deux espèces de cassolettes laisse échapper quelque peu de fumée par une ouverture qui paroit pratiquée à sa partie latérale. Des branches ou rameaux serpentent le long de la colonnade. Des draperies en forme de bandelettes sont attachées au piedestal du cône et sur l'appui qui règne entre les colonnes. Un long roseau est dressé contre le cône; une épée (ou quelqu'autre chose approchant), ornée de nœuds de rubans, est placée au bas de l'une des deux cassolettes dont nous avons parlé. Tout le bâtiment est environné d'eau. D'un côté, sur une langue de terre, on voit un homme nu, tenant d'une main une longue verge ployante, et portant sa droite à son front, orné de trois pointes, ou de trois cornes. On pourroit aussi soupçonner trois rayons ou aigrettes. On conjecture que c'est Adonis, personnage mythologique qui représentoit le soleil radieux : d'autres prétendent que le peintre a placé ici un homme cornu, pour nous apprendre une vieille tradition qui attribuoit des cornes aux Anciens habitans de Chypre : tradition qui dut son origine sans doute à la coëffure en forme de diadême, que portoient ces insulaires voluptueux. De l'autre part de l'édifice, est une Nymphe en habit court : son manteau ou son voile voltige au gré du vent. Elle tient à la main une lance de chasse; on apperçoit le haut de son carquois. Elle porte à sa bouche le doigt index de la main droite : c'est peut-être Diane, ou même Proserpine. Toutes deux aimèrent Adonis. Voyez leur Histoire. A ses pieds est un chien qui boit. Dans le lointain on en voit un autre qui court. Au-devant du tableau, est une femme assise sur un tertre; elle est entièrement vêtue. Sa tête est ornée de quelque chose qu'on ne sauroit particulariser. Près d'elle croissent deux roseaux et quelqu'autres plantes aquatiques. Elle paroit dans la douleur et rappelle la *Vénus Archictis*, la même qu'*Astarté*, qu'on adoroit sur le mont Liban. Voyez son aventure. Macrobe, Sat. I. 21 : le cerf étoit consacré à cette Déesse, à cause de son bois qui donnoit une idée du croissant de la lune; car

Digitized by Google

Vénus en étoit le symbole chez les Arabes, peut-être par allusion à l'infirmité périodique des femmes. A quelques pas d'elle, on voit un jeune cerf se désaltérant au milieu de l'eau, dont la surface répète son image.

Reprenons les différens objets de cette intéressante composition.

On trouve dans Tacite, Hist. II. 2, ce passage qui peut servir d'explication à notre sujet principal : *simulachrum deae non effigie humanâ : continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum metae modo exsurgens ; et ratio in obscuro.* Joignons-y cet autre passage du Commentateur Servius, AEn. I. 724. *Apud Cyprios Vénus in modum umbilici, vel ut quidam volunt, metae colitur.* Maxime de Tyr, dissert. XXXVIII, dit que ce simulacre sacré étoit une pyramide blanche. Ce n'étoit pas un cône géométriquement régulier, mais un corps de forme ronde et pyramidale. Les médailles de Drusus, Vespasien, Trajan, et d'autres monumens antiques, nous représentent ainsi Vénus, à quelques petites différences près. Dans le quartier de la ville d'Athènes qu'on appeloit *les Jardins*, il y avoit un Temple de Vénus céleste, avec une statue de la Déesse, de figure carrée, comme sont les Hermès.

On remarquera que ce fut un Prêtre de la Vénus de Paphos qui prédit à Titus, né dans l'obscurité, qu'il seroit un jour Empereur.

La Vénus de Paphos n'étoit pas la seule Divinité adorée sous une forme si bizarre. Nous avons déja fait mention, Planche IX de ce volume, du Dieu *Elagabâle*, qu'on croit être le même qu'*Aglibelus*, Dieu des Palmyréniens, qu'on représentoit, selon Hérodien, sous la forme d'une grosse Pierre ronde par en bas, et finissant en pointe. C'étoit le soleil qu'on adoroit sous ce nom et sous cette figure. *Lapis maximus, ab imo rotundus sensim fastigiatus prope modum ad coni figuram niger lapidi color, quem etiam jactant caelitus decidisse, eminent in lapide quaedam, for-*

Digitized by Google

maeque non nullae visuntur. Telle est la figure de notre planche. Au rapport de Pausanias, I, 44, on voyoit à Megare (1), vers la porte Nymphade; au milieu d'un ancien gymnase, une pyramyde de hauteur médiocre, qu'il a plu aux Habitans de la Ville de nommer Apollon *Carneus* ou *Carneïus*. Le même Historien rapporte qu'à Sicyone (2), près du tombeau d'Aratus (3), on voyoit deux statues, l'une de Jupiter *Melichius*, c'est-à-dire, *le Bon, le Débonnaire;* l'autre de Diane *Patroa;* toutes les deux fort grossières et sans art: la première est faite en pyramide, et l'autre est taillée comme une colonne.

Les Thespiens (4) (dit encore Pausanias, IX. 27), de

(1) Aujourd'hui *Megra*, jadis ville célèbre, la patrie de Théognis, le Poëte moraliste d'Euclide, le chef de la Secte Mégarique, et disciple de Socrate; d'Eubulide, maître de Démosthènes, et enfin du Sage Stilpon, tous grands hommes, dont il faudroit apprendre le nom aux Turcs leurs successeurs.

(2) Aujourd'hui *Basilica*, à trois lieues de Corinthe; cette ville autrefois si florissante, et remplie de statues et de monumens inestimables, n'est plus qu'un monceau de ruine: on n'y compte que trois familles de Turcs, et autant de Grecs. Selon le P. Petau, l'Empire des Sicyoniens dura près de mille ans. Les Prêtres d'Apollon y exercèrent l'autorité souveraine pendant 30 ou 40 ans. On y adoroit Bacchus sous un nom que la décence défendoit de prononcer.

On fabriquoit dans cette ville, fameuse par son luxe, des souliers si galans, qu'ils étoient passés en proverbe. C'étoit la patrie de *Prascilla*, femme célèbre par ses Poésies Lyriques.

(3) Grand capitaine de l'antiquité, homme de bien, libérateur de Sicyone, sa patrie; il fut empoisonné par Philippe II, Roi de Macédoine. On lui érigea un monument héroïque.

(4) On prétend que les Habitans de Thespie faisoient gloire d'ignorer tous les arts, même l'agriculture. Cependant on célébroit tous les ans dans cette ville une fête en l'honneur des Muses; chacune d'elles y avoit sa statue de marbre dans un petit Temple. Le Poëte Hésiode avoit aussi une statue de bronze à Thespie. On y solemnisoit encore des fêtes à Cupidon, qu'on nommoit *Erotidies*.

Digitized by Google

toute ancienneté ont eu Cupidon en singulière vénération. Sa Statue, comme dans les premiers tems, est une pierre informe qui n'a jamais été mise en œuvre. L'Historien grec ajoute à ce sujet : le Vulgaire s'imagine que Cupidon est le plus jeune des Dieux, et le croit fils de Vénus. Cependant Olen, qui a composé pour les Grecs des Hymnes d'une grande antiquité, dans un Hymne en l'honneur de Lucine, fait Lucine mère de ce Dieu. On sait que Platon, dans son Banquet, dit que l'Amour est le plus ancien des Dieux.

Enfin le même Voyageur nous apprend, III. 20, qu'aux portes de Sparte, on voyoit sept colonnes érigées suivant la Religion de l'ancien tems, et qu'on disoit représenter les sept Planètes. Il raconte encore, VII. 22, que dans la ville de Pharès, près d'une statue, et d'un vivier consacré à Mercure, il y avoit une trentaine de grosses pierres carrées, dont chacune étoit honorée par les Habitans du lieu, sous le nom de quelque Divinité : c'étoit peut-être les jours du mois déifiés.

Le Jupiter Ammon étoit, selon Quinte-Curce, IV, *Umbilico similis, smaragdo, et gemmis coagmentatus..... lapidi seu calculo eminentiae rotundae figura.*

La Vénus de Paphos étoit originaire d'Egypte, et si on en doutoit, les hiéroglyphes figurés sur le cône qui la représente, pourroient servir d'autorité à cette conjecture.

Mais pourquoi ce culte presque généralement établi en l'honneur d'une pierre informe? Pourquoi couronner de fleurs et charger de pierreries une pyramide grossière? Pourquoi faire des onctions et brûler de l'encens à un cône tronqué? .... Il en a été sans doute de ces pierres couvertes d'hiéroglyphes, comme des *Termes* devenus des *Hermès*. Pendant les premiers tems, et dans l'enfance des arts, un monceau (1) de pierres brutes tint lieu de monument pour attester un évène-

(1) On trouve cette coutume établie chez les Hébreux; mais grace à leur peu d'imagination, et à la sagesse de leur Législateur, jamais ils ne prirent le change.

Digitized by Google

ment remarquable. A ces pierres entassées, on substitua des blocs entiers, des cubes irréguliers sur lesquels on grava quelques signes conventionnels; tels furent les premiers matériaux de l'Histoire. Ces élémens susceptibles de plusieurs sens, devinrent intelligibles, en proportion que la tradition des faits dont ils étoient les emblêmes, vint à s'affoiblir. Les traces de ces signaux presqu'effacées, il ne resta plus qu'un souvenir confus de ce qu'ils représentoient : mais ces monumens en furent vénérés d'autant, le peuple étant porté à adorer tout ce qu'il ne comprend pas. Quelques hommes adroits, pour donner une valeur de plus à leurs possessions sur le sol desquelles se trouvèrent placés ces monumens, profitèrent de l'ignorance commune, et n'eurent pas beaucoup de peine, avec un peu de charlatanisme, et aidés des circonstances, de consacrer un culte en règle à ces pierres brutes déja si respectables par leur ancienneté : de-là les oracles d'Ammon, et notre Vénus de Paphos, etc. etc. etc.

Cette marche est d'autant plus vraisemblable, que notre Vénus nous offre la preuve d'une méprise qui n'est pas moins grossière. La Vénus de Paphos ne réveille en nous que l'idée des plaisirs des sens, *Venus terrestris;* on la regarde communément comme la divinité qui préside à la Jouissance; *Venus popularis, vulgaris,* c'est la volupté déifiée : et cependant dans l'origine, c'étoit précisément le contraire. La Déesse de Paphos étoit la Vénus céleste; la Vénus Platonique, *Venus Urania, celestis, aeria,* celle qui n'inspiroit que l'amour du beau idéal.

Les Anciens avoient grand soin de distinguer deux Vénus, et chacune d'elles avoit ses attributs caractéristiques. Dans la ville d'Elis, on voyoit une statue de *Vénus céleste,* composée d'or et d'ivoire, ouvrage de Phydias. Le pied de la Déesse étoit placé sur une tortue, symbole de la retraite et du silence qui conviennent à une femme mariée, dit Plutarque. C'étoit aussi un emblême de la modestie et de la chasteté. Dans le même temple, on voyoit encore une statue de la *Vénus vul-*

Digitized by Google

gaire. Cette figure de bronze étoit assise sur un bouc de même métal, ouvrage de Scopas. Le bouc représentoit l'impudicité.

Les trois pointes ou rayons qu'on remarque au haut de notre pyramide, ont peut-être rapport à la *Triple Hécate* qui étoit la même que Vénus; ou bien encore, elles font allusion aux trois Parques, dont la Vénus Céleste passoit pour la plus ancienne; ou bien enfin, elles expriment la division du tems en usage chez les Égyptiens, qui n'admettoient que trois saisons; et alors le massif rond figurera le Zodiaque.

Quelques Savans ont présumé que la Vénus de Paphos représentoit la Nature, fondée sur ce passage de Pierius Valerianus : *per pyramidem veteres rerum naturam, et substantiam illam informem formas recipientem significare voluerunt*. Et en effet, de toutes les formes données aux édifices, la pyramidale est celle qui résiste davantage à la lime sourde du tems : ensorte qu'un tel obélisque étoit déja par lui-même l'hiéroglyphe de l'un des plus beaux attributs de la Nature, la *sempiternéité*. Pour peu qu'on y traçât des caractères symboliques, des figures allégoriques, on venoit à bout, à l'aide de signes matériels, d'exprimer les idées les plus abstraites attachées à ce grand sujet. Si on terminoit le sommet de la pyramide par une flamme (comme on peut le voir sur notre planche), alors elle désignoit la Nature échauffée, vivifiée par les rayons du soleil; ou bien c'étoit la Nature brûlée de tous les feux de l'amour. C'étoit l'emblème de la génération, de ce feu élémentaire que les Anciens donnoient pour principe à la vie. La Vénus de Paphos représentoit à elle seule les deux sexes. Voyez Macrode, III. Sat. 8. C'étoit une variante du culte que tout l'Orient rendoit au double *Phallus*, mâle et femelle, dont, au rapport de Lucien, *de Deâ syriâ*, on voyoit le simulacre en grand sur les portes du Temple de cette Divinité.

Si au lieu d'une flamme, l'obélisque étoit terminé par une fleur (comme on peut encore le conjecturer sur notre peinture), alors cette fleur fera allusion au pavot que les Sycioniens mettoient dans la main de Vénus, pour désigner *vim prolificam, et seminis copiam*

copiam, comme dit Pierius Val. lib. 42. ou bien avec Saint Augustin, C. D. VII. 25, parce que *gentiles virilia Atis flori comparaverunt.*

On se rappelle aussi qu'Adonis fut changé en fleur par Vénus. Ovide, Métam. X. 735.

L'Auteur du Tableau qui nous occupe, a représenté le Temple de *Vénus Paphia* sans couverture; ce qui est conforme à ce qu'en disent Tacite, à l'endroit déja cité, et Pline, liv. II. ch. 96, que sur l'Autel de cette Divinité, il ne pleuvoit jamais. *Nec ullis imbribus quamquam* IN APERTO, *altaria madescunt, celebre fanum habet Veneris Paphos, in cujus quamdam aram non impluit.* L'Historien de la Nature ajoute qu'on remarque le même phénomène à Néa, ville de Troade, autour de la Statue de Minerve; on y remarque de plus (dit-il encore) que les restes des sacrifices laïssés sur l'Autel ne se corrompent point.

Il est curieux de surprendre Tacite et Pline, racontant le même miracle.

Les plus grandes pluies n'éteignoient donc point le feu et l'encens qu'on brûloit sur l'Autel de *Vénus Paphia.* On y offroit des victimes mâles, et spécialement le bouc; mais il n'étoit pas permis de les immoler et de souiller le Temple de leur sang. C'est ce qui fait que nous ne remarquons sur notre Tableau que des cassolettes de parfums : et en effet la douleur et la mort ne devoient point entrer dans un culte consacré à la Mère du plaisir; des offrandes vivantes étoient seules dignes de la Divinité qui présidoit à la génération.

Cependant on a cru voir dans ces cassolettes des urnes cinéraires, d'après Saint Clément d'Alexandrie et Arnobe, qui nous apprennent que le tombeau de Cinyre, Roi de Paphos, et de tous ses descendans, étoit placé dans le Temple même qu'il avoit élevé à Vénus.

Le roseau peint sur notre planche a quelque rapport avec celui que portoit à la main ou conservoit dans sa loge le portier et le gardien du Temple. Pline nous apprend que le Ro-

Digitized by Google

seau Cyprien étoit d'usage en médecine. La fleur de sa chevelure, dit-il, entrée dans l'oreille, rend sourd.

On conjecture aussi que l'épée placée à l'endroit du Temple de Paphos fait allusion à l'Histoire de Cinyrus. Voyez Ovide, Mét. X. 298.

Le Temple de Vénus Paphia est entouré d'eau, conformément à ce passage remarquable d'Apulée, Métam. XI. *Tu, cœlestis Venus, quae, primis rerum exordiis sexuum diversitatem generato amore sociasti, et aeternâ sobole genere humano propagato, nunc* CIRCUMFLUO PAPHI SACRARIO *coleris.*

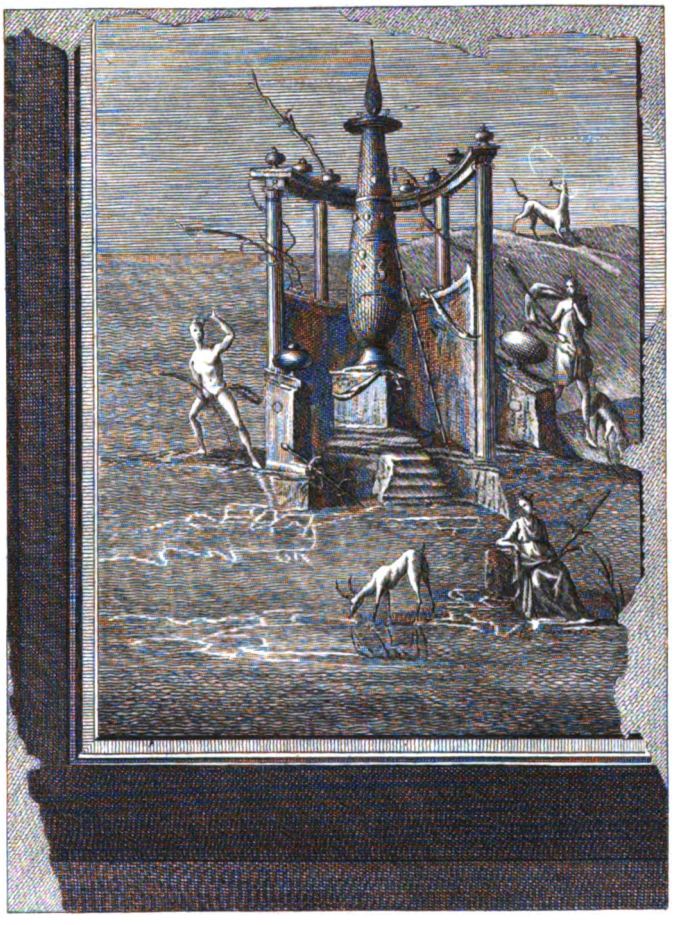
Paphos, aujourd'hui Baffe, étoit la Ville capitale de l'Isle de *Cyprus* ou *Cypre*, aujourd'hui *Chypre*; Pays si fertile, si agréable, que les Grecs lui donnèrent le nom de *Macaria, terre fortunée*. C'est dans cette Isle que se trouvoient les lieux célèbres d'Amathonte, de Cythère, de Palepapho (1), et la forêt d'Idalie. La nature indulgente et libérale en avoit fait le séjour de la volupté. Et les heureux Cypriens s'abandonnoient tellement à la douce impulsion de la nature, que leur Patrie fut regardée comme celle de Vénus elle-même : *cui Cypriae puellae suam ipsarum pudicitiam dicabant,... ante nuptias puellae dotem quaesiturae, in honorem Veneris in littore se prostituebant... Justinus, libr. 18. Pomponius, libr. 2. Strabon, 14. Plin. libr. 5, cap. 31.*

Les Courtisannes qui vouloient contrefaire les Sages se désignoient par Vénus Uranie; mais c'est sous la figure de Vénus Paphienne que Julia, fille de Titus, et Faustine la jeune, se trouvent représentées sur quelques médailles.

Les fêtes de Vénus qu'on célébroit à Paphos, commençoient le premier jour du mois d'Avril, qui pour cela se nommoit *mensis Veneris*. Les jeunes filles faisoient des veillées pendant trois nuits consécutives. On préludoit par des

(1) On dit que c'est à *Palaphos* que Vénus aborda en sortant de la Mer.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

hymnes et des danses en l'honneur de la Divinité : *amorum copulatrix*. Relisez le *Pervigilium Veneris*.

Cypre étoit la Patrie *de Sopater de Paphos*, Poëte comique, qui vivoit sous Alexandre et ses deux Successeurs les Ptolémées.

Saint Paul (ou Saint Barnabé l'Apôtre) vint à Paphos. Il y prêcha avec succès une religion austère à des hommes efféminés, et arbora la croix sur l'autel même du Dieu du plaisir.

Cette Isle, qui renfermoit autrefois neuf Royaumes, se vit gouvernée d'abord par les Rois d'Egypte, ensuite par les Romains, les Grecs, et les Templiers; les Vénitiens s'en emparèrent l'an 1480, et la perdirent en 1570. Les bosquets délicieux de Paphos et d'Amathonte; les bois de myrthes d'Idalie, totalement dénaturés par mille révolutions successives, longtems disputés pour des intérêts étrangers, sont restés au pouvoir de l'Empire du croissant. Des Eunuques tiennent sous leur verge de fer une poignée de Cypriots, restes infortunés d'un peuple qui, jadis, ne cédoit qu'aux douces invitations de Vénus.

PLANCHE CXIV.

Le cadre de ce Tableau, trouvé à Civita, est noir avec un filet blanc et un bord verd. Un petit ruisseau occupe le premier plan de ce paysage. Sur la rive est un bœuf mangeant de l'herbe, et à quelque distance un chien qui aboie après lui. Un peu plus avant, dans le Tableau, on voit une brebis blanche et une chèvre roussâtre. Plus loin est une fabrique basse et circulaire, contre le mur de laquelle sont appuyées deux cannes de roseaux. Cette espèce d'enclos à deux fenêtres, et renferme un petit bosquet de cyprès au pied d'une roche. Tout auprès s'élève sur une haute base une Statue de métal : on diroit une Minerve; du moins autant que semblent l'indiquer le carquois dont on apperçoit un bout par dessus son épaule gauche, le croissant qui orne sa tête, le dard, et un autre instrument de chasse qu'elle tient à la main, et qu'on

Digitized by Google

distingue mal : c'est une espèce de palme. Cette conjecture n'est pas détruite par son vêtement qui lui tombe jusques sur le petit bout de son pied. Derrière cette Statue est un édifice composé de deux pilastres qui portent une corniche sur laquelle on a placés deux vases de métal. Un tronc d'arbre occupe l'entre deux des piliers et se divise en deux branchages élevés. Au pied de cette souche est une pastourelle assise sur une pierre. Une partie de ses cheveux châtains sont noués sur le sommet de sa tête ; le reste tombe en boucles sur ses épaules. Son vêtement est blanc ; et la draperie qui tombe sur ses genoux est d'un rouge foncé. Elle tient à la main un *pedum* renversé. Non loin de cette jolie figure aux pieds nus, est un autel presqu'à rase-terre, espèce de table ou banc de marbre ; deux bâtons ou roseaux sont appuyés contre. Derrière, dans l'enfoncement, est un bœuf couché à terre et tenant la tête élevée et tournée vers la bergère assise. Plus loin encore est une brebis blanche ; et enfin, tout-à-fait dans le fond, on voit un homme étendu sur le sol, appuyé sur son coude droit. L'horison est borné par une grande roche, et des bosquets qu'on n'apperçoit qu'assez vaguement.

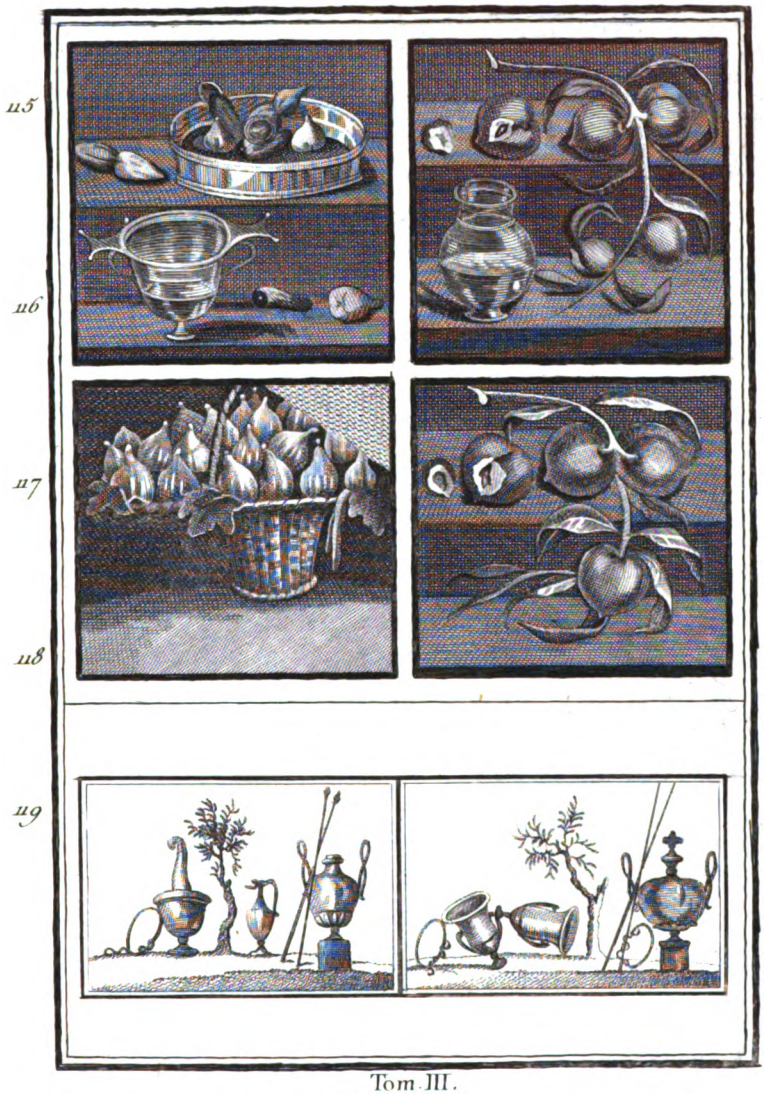
Planche CXV.

Des fruits, et un vase de verre rempli à moitié d'une liqueur rouge qu'on peut soupçonner être du vin. Pline XXXVI. Voyez la note de M. Guettard, dans la Traduction de M. Poinsinet de Sivry. Consultez aussi l'Encyclopédie, article *verre*.

Planche CXVI.

Un vase de verre avec un peu de vin dans le fond. Une corbeille (de l'espèce de celles que les Anciens appelloient *vanni*), où l'on voit plusieurs fruits et deux pièces de monnoie ; l'une d'or où l'on distingue l'empreinte d'une tête, et l'autre d'argent.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche CXVII.

Ce N°. est à-peu-près la même chose que le N°. 155. Il fut découvert dans les mêmes excavations de Civita, ainsi que le N°. 116.

Planche CXVIII.

Beaucoup de figues dans un panier d'osier.

« On ne peut s'empêcher d'admirer la prodigieuse variété » que la Nature met dans ses procédés particuliers, sans dé- » roger néanmoins à l'uniformité de son plan général, puis- » qu'elle a si bien caché dans la figue les parties sexuelles » dont elle a doué la plupart des plantes, qu'elles ont échappé » jusqu'à nos jours à l'œil des Naturalistes les plus attentifs ».

Le figuer est sacré dans l'Inde. Personne n'ose l'y détruire: quelques-uns l'appellent *l'arbre de Dieu* de l'Inde. Cette espèce de figuier étranger forme un arbre qui s'élève sur un tronc boiseux à une hauteur considérable. Les Banians construisent avec ses branches des arcades régulières et posent au-dessous leurs padoges, et voilà leur Temple.

Voyez le liv. XIII. ch. 7. de Pline, où cet Auteur parle d'une espèce de *caprification*, ou opération pour faire mûrir les figues, qui a quelque rapport avec un des métiers qu'exerçoit le Prophète Amos; son occupation étoit de piquer des figues sauvages, ch. 7. verset 14. Parmi les vingt-neuf espèces de figues cultivées, Pline nomme les *Pompeïennes* et les *Herculaniennes*, qui demandoient un sol gras et bien fumé, au rapport de Caton.

Galien dit que depuis l'âge de vingt-huit ans, il s'est abstenu de toutes sortes de fruits d'été; *horaei*, *fugaces*, excepté des figues bien mûres et des raisins; et il attribue à ce sage régime la santé dont il a joui jusque dans un âge avancé.

Digitized by Google

Pausanias rapporte que Cérès voulant récompenser Phytalus Athénien, de ce qu'il avoit exercé envers elle l'hospitalité, lui fit présent d'un figuier, dont on se servit pour toutes les plantations de l'Attique.

Les Grecs croyoient que la figue pouvoit tenir lieu de toute autre espèce d'aliment.

Les Anciens nourrissoient leurs Athlètes avec des figues sèches.

On connoît ces vers d'Horace :

Olim truncus eram ficulnus inutile lignum.
Cùm faber incertus ne Deum faceret né Priapum.

Je n'étois qu'un tronc de Figuier ;
Je suis Dieu, grace à l'ouvrier.

PLANCHE CXIX.

Ces deux petits sujets ont été découverts ensemble dans les excavations de Gragnano, en 1754.

Le premier vase du premier Tableau est de couleur d'or. Le second qui paroît doré à l'extérieur, est peint en argent dans l'intérieur. Le troisième est l'inverse du précédent ; c'est-à-dire, d'or en dedans, d'argent en dehors.

Le premier vase du second cadre est d'or, l'autre d'argent : le troisième d'or aussi, a un manche d'une forme particulière ; il est long, élevé, va en s'amincissant jusqu'à son extrémité qui se courbe et se roule sur elle-même.

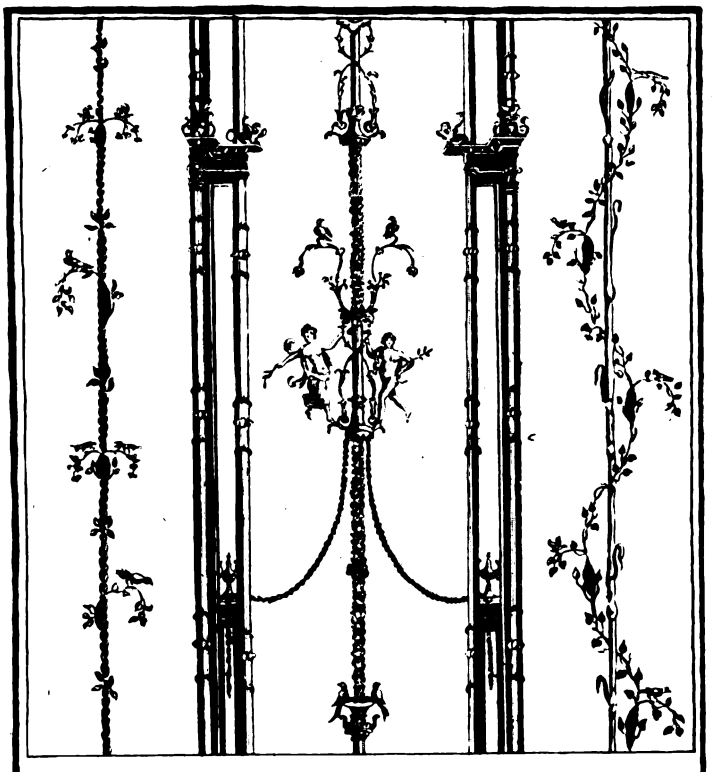
Nous avons déja vu, dans nos Planches précédentes, des cercles garnis d'anneaux, et d'autres objets semblables à ceux qui se trouvent répétés sur cette Planche.

PLANCHE CXX.

Ce Tableau d'ornement, découvert à Gragnano, le 9 Mai 1760, est précieux par le goût et la délicatesse des détails. Raphaël n'a rien imaginé qui ait plus de légèreté, plus de

Digitized by Google

120



121



Digitized by Google

Digitized by Google

fraîcheur : rien de plus galant que le candélabre qui occupe le milieu de cette agréable composition, peinte sur un fond blanc. Le milieu est cannelé et de couleur rouge. Le bas représente une espèce de vase jaune, orné de feuillages, et sur les bords duquel sont perchés deux perroquets au naturel. De ce vase sort une colonne entrelassée de feuilles vertes, et de fleurs blanches et rouges, avec quelques fruits. Un petit pavillon jaune est au-dessus. Deux figures l'accompagnent, posées sur un pied : l'une est un jeune homme; une draperie rouge retombe par dessus son bras ; de la main droite, il porte une espèce de rameau d'arbre. L'autre est une jeune femme dont la draperie jaune, bordée de rouge, laisse tout son sein à découvert. De la main elle porte aussi une petite branche ou quelque plante. Ces deux figures ont un pied en l'air et se tiennent d'une main à deux rameaux enlassés autour du candélabre. A cet endroit s'épanouit un grande fleur d'un rouge clair. A ses deux côtés, sont deux autres branches à l'extrémité desquelles pend une fleurette jaune. Deux petits oiseaux se balancent dessus. Du milieu de la grande fleur sort une colonne de feuilles, de fleurs et de fruits semblable à la colonne inférieure et terminée comme elle par un pavillon jaune. Le fût du candélabre continue ensuite et finit par une fleur, ainsi qu'on a déja vu celui de dessous. Du premier pavillon partent deux festons verds qui vont faire ornement aux deux édifices latéraux et en tout pareils. Ils sont composés de deux colonnes rouges, garnies en trois endroits d'anneaux ou de nœuds jaunes. Sur la corniche rouge, soutenue par un pilastre vert, bordé de blanc et de rouge, est une figure de Sphinx. En bas sur une espèce de base, est un vase de couleur brune. A l'un des côtés du Tableau, est un jonc dans toute sa longueur, et entrelassé d'une branche de lierre, sur les feuilles de laquelle on a peint au naturel quelques oiseaux et quelques insectes. De l'autre part, on voit à peu près la même chose.

Digitized by Google

Planche CXXI.

Ce petit Tableau de genre fut retiré des excavations de Civita, le 24 Mai 1760.

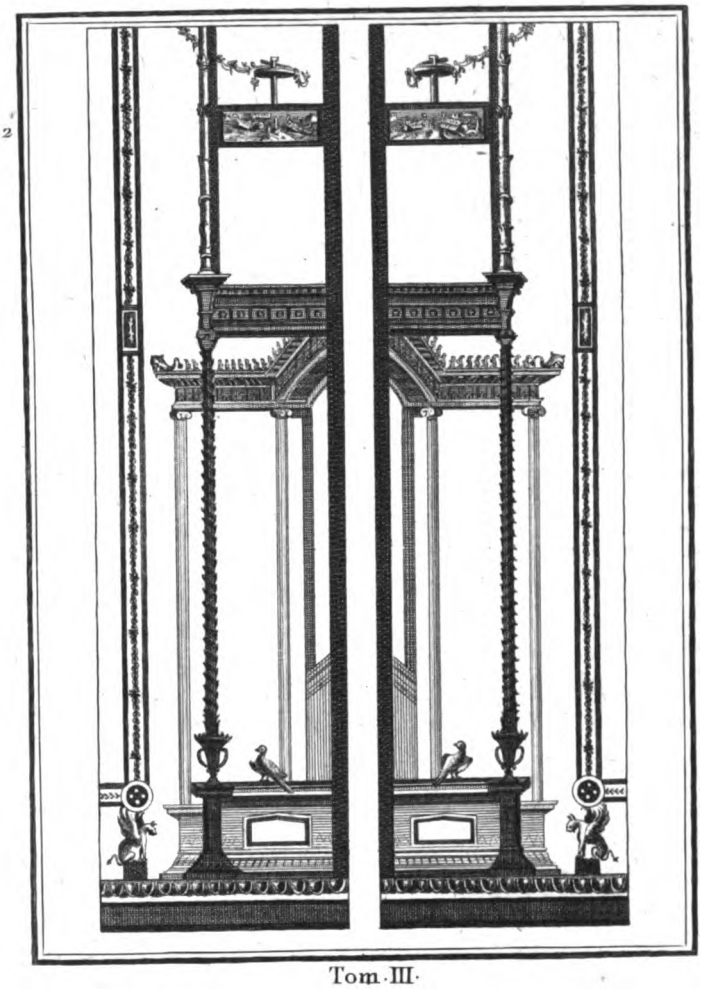
Les ornemens du cadre sont peints en arabesques de couleur jaune. Le champ du Tableau est blanc ; la terrasse et les différens animaux sont représentés au naturel. Il y a du mouvement et de l'expression dans cette petite composition.

Planche CXXII.

Cette planche est composée de deux Tableaux d'architecture, parfaitement semblables, et trouvés tous deux dans les excavations de Civita, le 27 Mai 1760. La bande inférieure est verte. Celle qui suit, plus étroite, est d'un blanc sale. La bande qui vient après est ornée de petits écussons jaunes. On voit par-dessus un piédestal en feuillages, qui porte un vase de couleur rouge. De ce vase sort une colonne coloriée du bleu au verd, et entortillée d'une guirlande rouge. Le chapiteau et la corniche sont rouges aussi, à la réserve de la frise qui est peinte comme la colonne. Mais les trygliphes et les metopes sont rouges. L'espèce de pilastre, ou la bande perpendiculaire, est de couleur verte. L'autre colonne qui s'élève sur la corniche est jaune, ainsi que tous les ornemens, les anneaux et les feuillages. La bordure des deux petites marines carrées-longues est rouge : les différens objets de ces deux peintures sont représentés au naturel ; on distingue parfaitement la mer, les édifices, les vaisseaux, et les figures qui donnent du mouvement à ces deux compositions semblables, à quelques différences près de peu d'importance. Ces deux Tableaux soutiennent chacun un bâton, espèce de petite colonne, sur lequel est un van, ou un vase qui en a la forme, et la couleur de l'argent. Des festons verds, et des bandelettes rouges liées ensemble passent dans l'anse, et laissent

Digitized by Google

122



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

laissent tomber leur extrémité. Le bas de cet édifice, résultat de l'imagination du Peintre, est une espèce de parapet, avec une ouverture au milieu qu'on pourroit prendre pour un *soupirail.* Ce parapet est garni d'une corniche jaune. Les oiseaux posés dessus sont d'un blanc qui tire sur le bleu : ce pourroit bien être des Colombes qui se font l'amour. Un autre grand édifice occupe le fond du Tableau ; il est composé de quatre colonnes avec leur chapiteau, d'ordre ionique ; leurs bases sont attiques. On distingue parfaitement sur la corniche et la frise, les tryglyphes, les métopes armés de petits crochets, et deux dauphins placés à l'extrémité. Le tout est d'un blanc sale. Les deux pilastres inférieurs sont verds. Les deux parties latérales de ce Tableau se ressemblent encore ; on voit d'abord un hippogryphe jaune sur un piédestal cube de la même couleur. Il soutient avec ses aîles une petite roue, dont le fond est verd. Le cercle et la fleur du milieu sont rouges ; les deux bandes qui s'élèvent sur cette roue sont rouges aussi. Le feston du milieu est verd, ainsi que la fleur renfermée dans le petit carré oblong qu'on rencontre à la moitié de la hauteur de cet ornement en arabesque.

Ce genre d'architecture vient, dit-on, des Egyptiens, et se retrouve à la Chine. Vitruve aime mieux y voir le faux goût des Architectes modernes.

Les deux colombes se faisant l'amour, peintes sur notre Tableau, nous donneront occasion de citer un des plus agréables endroits de l'Histoire Naturelle de Pline, quelqu'étranger qu'il paroisse au sujet de cette Planche : mais la sécheresse de ces descriptions d'architecture antique, semble devoir nous excuser de reste.

*Pudicitia illis (*Columbis*) prima, et neutri nota adulteria. Conjugii fidem non violant, communemque servant domum ; nisi Cœlebs aut vidua, nidum non relinquit ; et imperiosos mares, subinde etiam iniquos ferunt : quippè suspicio est adulterii, quamvis natura non sit. Tunc plenum querelâ guttur, saevique rostro ictus : mox in satisfactione*

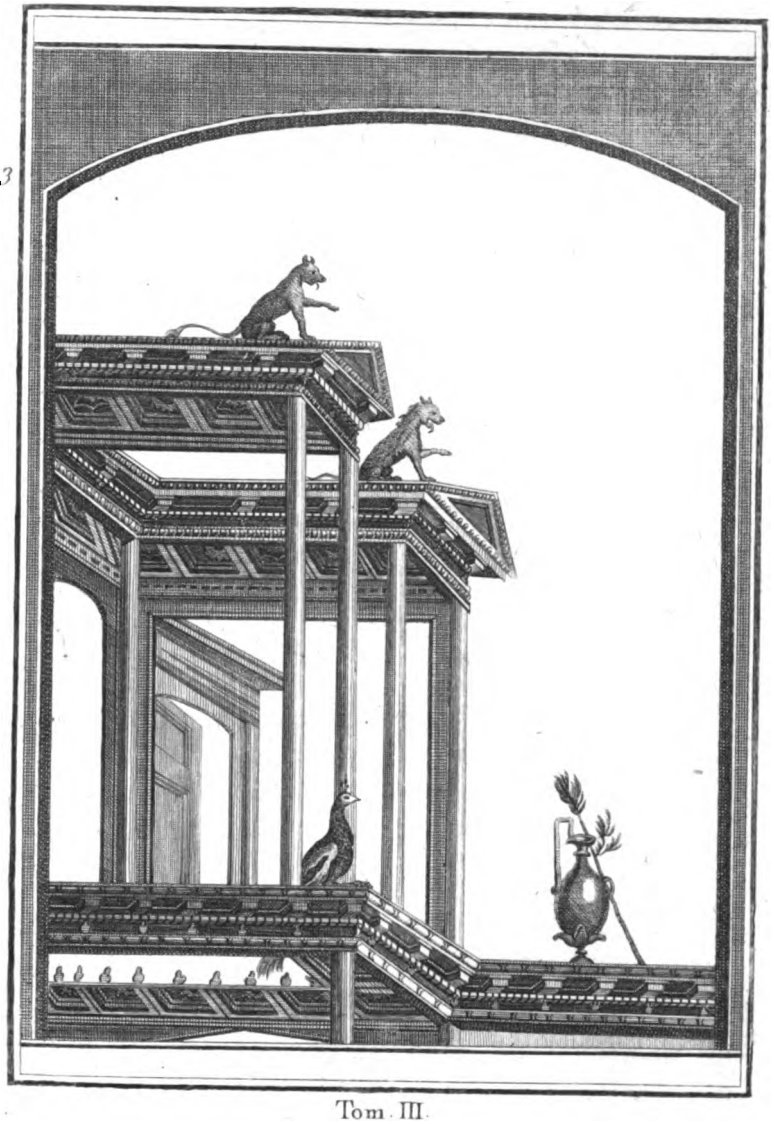
exosculatio et circa veneris preces crebris pedum orbibus adulatio. Amor utrique sobolis aequalis. Saepè et ex hâc causâ castigatio, vigriùs intrante fœmina ad pullos : parturienti solatia et ministeria ex mare : Lib. X. Cap. 35.

La chasteté parfaite est leur vertu première;
Et l'un et l'autre sexe ignore l'adultère.
Pour eux toujours sacré, l'Hymen rempli d'appas
Les attache à leur nid jusques à leur trépas.
De son mari jaloux la Colombe fidèle
Souffre en paix les humeurs, les mauvais traitemens,
Les coups de bec cruels : mais ces époux-amans
Bientôt par des baisers terminent la querelle.
C'est alors qu'il faut voir le Pigeon amoureux!
Aux yeux de sa compagne il vole et fait la roue;
Il la flatte, et dans l'air avec elle il se joue;
Par ses roucoulemens il explique ses vœux;
Il presse; elle se rend; et le couple est heureux.....
A leurs chastes plaisirs un autre soin succède;
Leur naissante couvée obtient tout leur amour:
A la mère attentive, ah! loin que l'époux cède,
Il veille sur le nid, assidu nuit et jour;
Si la mère indolente un moment se relâche,
Il la gronde et la force à reprendre sa tâche.
Fait-elle son devoir? Il partage ses soins,
La console, et prévient ses goûts et ses besoins.

Planche CXXIII.

Un Bâtiment divisé en deux ailes, et soutenu sur une corniche appuyée elle-même sur des colonnes, dont on ne voit que les chapiteaux, est le sujet de ce Tableau retiré des fouilles de Civita, le 21 Octobre 1760. Ces deux ailes sont composées de deux colonnes qui en supportent la couverture et le fronton triangulaire : le tout est jaune, et la frise rouge. L'arcade qui joint les deux ailes est de couleur verte. On voit aussi dans le fond une porte entr'ouverte peinte en jaune clair.

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Sur le bord du toit des deux aîles, sont deux Panthères ou semblables animaux de couleur cendrée ; leur langue est rouge. Sur la corniche du devant du Tableau, on voit un Paon représenté au naturel, et à quelque distance de lui, un vase à l'anse élevée, au col étroit, et de couleur d'argent. Une branche de palmier est dressée contre. Le champ de ce Tableau est blanc. Le premier cadre convexe par en haut est noir; le cadre extérieur est d'un rouge foncé.

Cet édifice qu'on a peint construit en bois, pourroit passer pour le vestibule d'un Temple, le Portique servant d'entrée à une Basilique.

Quand à la forme triangulaire du toit et du fronton, consultez Vitruve, VII. 3, et Cicéron, *de Oratore : Capitolii fastigium illud, et ceterarum Ædium non venustas, sed necessitas fabricata est : nam quum esset habita ratio quem ad modum ex utráque parte tecti aqua dilaberetur, utilitatem Templi fastigii dignitas consecuta est : ut etiamsi in cœlum Capitolium strueretur, ubi imber esse non posset nullam sine fastigio dignitatem habiturum fuisse videatur.*

Cet édifice est probablement le vestibule d'un Temple; le vase et la palme qui l'accompagne confirme cette conjecture.

Les Anciens plaçoient ainsi à l'entrée de leurs Chapelles des vases remplis d'eau lustrale, comme aujourd'hui nous voyons des bénitiers à la porte des Eglises.

Planche CXXIV.

Ce Tableau trouvé à Civita représente sur un fond blanc un lambris peint en rouge-clair, soutenu sur le devant par une espèce de charpente carrée dont la partie extérieure est jaune; la petite bande intérieure est d'un rouge foncé. Derrière sont deux colonnes qu'on a feint de stuc, ainsi que l'architrave ou la corniche, au milieu de laquelle est placé un Sphinx ayant le visage et le sein d'une femme; ses aîles sont coloriées d'une telle sorte, qu'on les croiroit de marbre. Ses

Digitized by Google

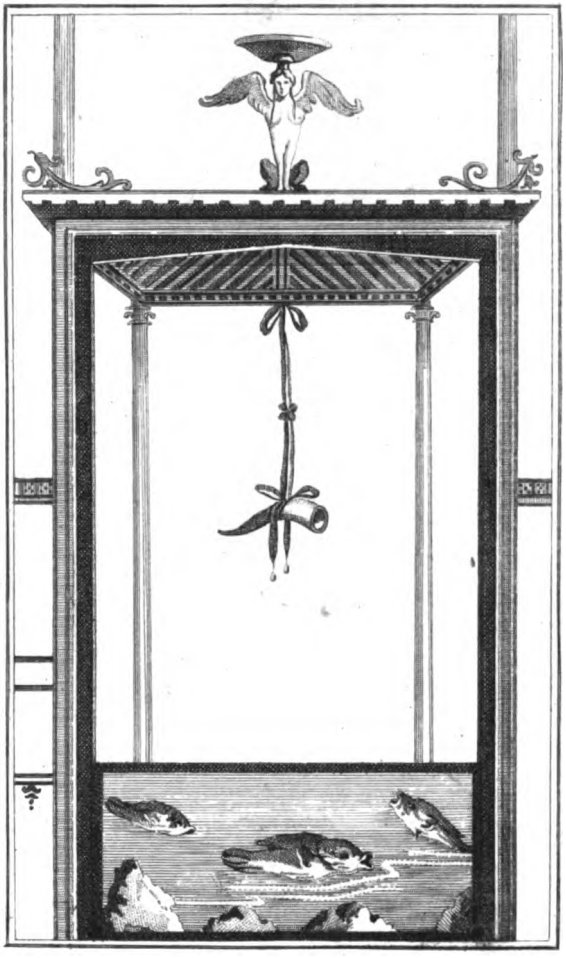
cheveux sont jaunes. Cette figure bizarre porte sur sa tête un vase de la couleur du marbre. Du milieu du lambris est suspendu une corne d'or liée avec un nœud de rubans rougeâtres. Un passage de Servius en donne l'explication : *Tholus propriè est veluti scutum breve, quod in medio tecto est : ad quod dona suspendi consueverunt.* Ce cornet est un attribut de Bacchus, qui étoit aussi une Divinité Egyptienne. Le bas de cette composition forme comme un Tableau carré et bordé de noir, représentant la Mer avec des Poissons, et quelques pointes de Roches.

Ce morceau d'architecture est vraisemblablement ce que les Anciens appelloient : *Tholus ; tectum sine parietibus, subnixum columnis.* Vitruve fait mention, V. 2, de corniches de stuc. Les Anciens appelloient cette construction : *Opus albarium, opus marmoratum.* C'étoit de la chaux, ou du marbre blanc réduit en poudre. Sur la côte de Coromandel, on fabrique un enduit qui sert de plâtre, et qui se fait avec les coquillages du bord de la Mer. Voyez le Mémoire de M. *de la Faye,* contenant les Recherches sur la Chaux, et sur les Mortiers des Romains, Paris, Imprimerie Royale, 1778, *in*-8°. *Usus Gypsi in albariis,* dit Pline, XXXVI. 24. *Le Plâtre sert à faire des crépis.* Voyez les Notes qui accompagnent la Traduction de M. de Sivry, à cet endroit.

Plutarque dit que les Egyptiens mettoient des Sphinx à l'entrée de leurs Temples, pour marquer que dans leur Religion, tout étoit énigmatique. Il en est résulté que ce peuple étoit devenu la plus superstitieuse des Nations ; ce qui doit rendre suspecte la haute sagesse des Egyptiens, dont la tradition est venue jusqu'à nous. La Religion ne devant être que la morale consacrée dans toute sa perfection, pourquoi faire aux Hommes un mystère de leurs devoirs? Un Prince ne s'exposeroit-il pas à la désobéissance, s'il ne rendoit ses Ordonnances que par énigmes? L'évidence doit être la première qualité d'une législation, ainsi que d'un culte.

Diodore de Sicile, III. 35, parle du Sphinx comme d'un

Digitized by Google

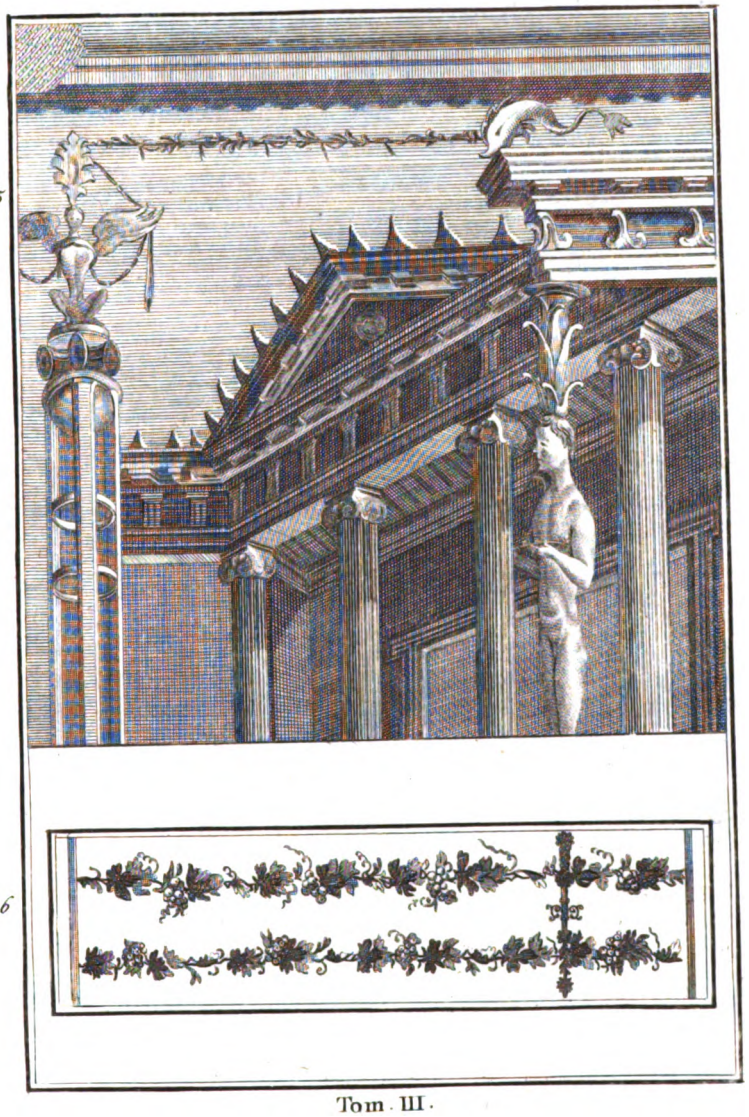


Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

125



126

Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

animal qui n'est rien moins que fabuleux. Il est vraisemblable que les Anciens donnèrent ce nom à une espèce de singes *Inter simias habentur et Sphinges* (dit Solin. Cap. 27.) *Villosa comis, mammis prominulis ac profundis :* et on observera avec Saumaise, que les Latins, du mot *Sphinge*, avoient fait celui de *Spinturnix*, terme d'injure pour désigner une femme brute et grossière. On trouve dans Plaute le mot de *Spinturnicium*, synonyme de *Pithecium*.

Planche CXXV.

Le champ de ce Tableau d'architecture, trouvé à Portici, le 1 Septembre 1761, est rouge. On y a peint le superbe vestibule de quelque Temple, dont le fronton triangulaire est orné de pointes, comme nous en avons déja observé dans notre Tome I. La corniche est soutenue par quatre colonnes d'ordre Ionique, de l'architecture la plus belle, la plus régulière, et digne des beaux jours de la Grèce. Un autre morceau de corniche qui touche au vestibule, et sur le bord de laquelle est un Dauphin, est soutenu par une figure d'homme qui paroît dans le style Egyptien, et qui porte sur la tête un bout de colonne recouverte par de larges feuilles pointues. A cette corniche est suspendue une espèce de feston attaché par son extrémité à un miroir placé sur la tête d'un Sphinx ailé. Cette figure symbolique est accroupie sur un trépied fort haut. Dans la pompe Isiaque, on se servoit de miroir. C'est Apulée qui nous l'apprend, Métamorph. XI. *Corona multi-formis variis floribus sublimem distrinxerat verticem, cujus media quidem super frontem plana rotunditas in modum speculi, vel imò argumentum Lunae candidum lumen emicabat.*

Un Trépied surmonté d'un Sphinx, et placé à l'entrée d'un Temple, désignoit les saints Mystères qu'on y pratiquoit. La

Digitized by Google

forme particulière du Trépied de notre peinture, peut faire conjecturer que le Temple dont on voit le vestibule, appartient à Apollon ou à Osiris.

Planche CXXVI.

Deux festons verds parsemés de fleurs jaunes et rouges, sur un fond blanc, trouvés dans les excavations de Civita, le 24 Mai 1760.

Planche CXXVII.

Au milieu de plusieurs autres morceaux d'architecture, s'élève un *tholus*, une coupole, ou rotonde, soutenue par huit colonnes d'ordre ionique. La corniche circulaire est ornée de pointes. On en voit aussi sur la corniche de l'édifice voisin. Sur un fronton vu à moitié sur le devant et au bas de ce Tableau, on voit une espèce de cigne ou autre oiseau terminé en arabesque. Entre deux grands pilastres, surmontés chacun d'un vase orné de larges feuilles, est une espèce d'appui de mur sur lequel on voit trois autres petits pilastres ou autels quadrangulaires.

On élevoit ordinairement à Vesta des Temples ou Chapelles qu'on appelloit Tholus et qui avoient la forme de notre coupole. Ovide fast. VI. 281.

Par facies Templi: nullus procurrit in illo
Angulus: à pluvio vindicat imbre Tholus.

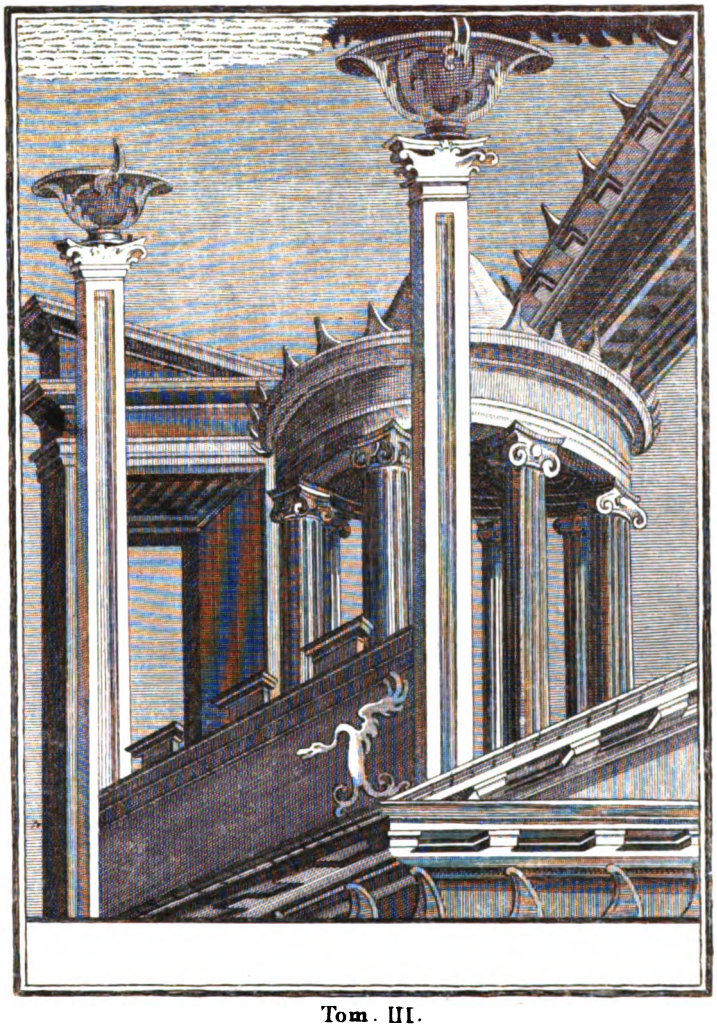
Voyez Vitruve, III. I. IV. 7.

Ce beau morceau d'architecture peint a été découvert dans l'excavation de Portici.

Planche CXXVIII.

Tous les différens objets peints sur ce fond blanc sont repré-

Digitized by Google



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

sentés au naturel. Le bas de ce Tableau pouvoit être une frise; elle est coloriée en jaune, ainsi que l'hippogryphe. La guirlande de dessus est verte, entre deux bandes étroites rouges. Rouge est aussi la petite roue qu'on voit à l'angle. Le carré qui tient le milieu du feston, ainsi que la base cubique où pose l'hippogryphe, sont d'un jaune clair.

Ce petit sujet a été trouvé à Civita, le 24 Mai 1760.

PLANCHE CXXIX.

Le champ de ce Tableau carré, trouvé à Gragnano le 24 Juillet 1759, est rouge. On y distingue une tour ronde, ceinte d'une draperie nouée. Une fenêtre est au milieu; elle est terminée par une balustrade, ou colonnade qui rappelle ces bâtimens des Anciens qu'ils appelloient *caenatio solaria in superioribus hyemalia marmoribus et columnis ornata.* De part et d'autre sont deux édifices peu hauts, mais longs, percés de quantité de petites fenêtres. A leur extrémité sont deux petites tours ou pilastres, sur l'un desquels est une Statue. Ces bâtimens paroissoient renfermer de petits bosquets de cyprès verts. Derrière sont deux autres édifices dont l'un carré. Le second, de forme circulaire, est recouvert d'un toit qui se termine en pointe et qui a la forme d'une cloche. Le devant du Tableau offre sur une base une statue de vieillard tout nu et portant un trident à la main. Non loin de là, est un personnage qui porte quelque chose à la main. Le trident, comme on sait, est l'attribut de Neptune, et servoit, dit-on, à indiquer la division de l'empire des eaux, en mer, fleuves et lacs. Servius, dans son commentaire sur l'AEnéide I, 742, explique ainsi l'allégorie du trident de la mythologie. *Jupiter trifido utitur fulmine; Pluto cerbero trifrauci, Neptunus* TRIDENTE: *haec tria sceptra significant etiam ipsa tria Elementa physica quâdam ratione conjuncta.*

Digitized by Google

PLANCHE CXXX.

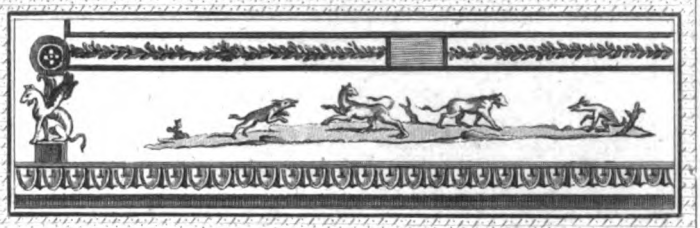
Le fond de ce Tableau, peint au-dessus d'une frise, est blanc. On y voit un cheval et un veau marins. Les quatre dauphins sont d'une couleur de verd-de-mer. Les ornemens des deux corniches sont rouges et jaunes. Découvert à Civita le 30 Décembre 1760.

Fin du Troisième Volume.

Table

Digitized by Google

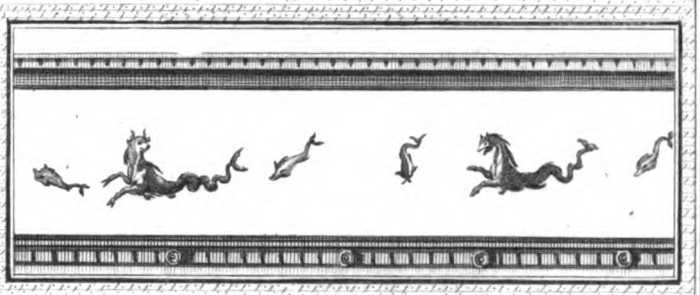
128



129



130



Tom. III.

Digitized by Google

Digitized by Google

Table de la grandeur des Tableaux contenus dans ce troisième Volume.

Nos	*hauteur.*	*largeur.*
1	3 pieds 5 pouces.	2 pieds 4 pouces.
2	2 pieds 9 pouces.	2 pieds 2 p. et d.
3	2 pieds 8 pouces.	2 pieds 6 pouces.
4	2 pieds 1 pouce.	1 pied 3 p. et d.
5	1 pied 6 pouces.	1 pied 3 pouces.
6	1 pied 6 pouces.	1 pied 4 pouces.
7	4 p. et d.	3 p. et d.
8	2 pieds 1 p. et d.	1 pied 7 pouces.
9	5 pouces.	6 pouces.
10	4 pouces.	9 pouces.
11	6 pouces.	4 pouces.
12	1 pied 6 p. et d.	1 pied 3 pouces.
13	2 pieds 8 pouces.	2 pieds 6 pouces.
14	8 pouces.	10 pouces.
15	3 pouces.	10 pouces.
16	6 pouces.	10 pouces.
17	1 pied 7 p. et d.	1 pied 2 pouces.
18	5 pouces.	11 pouces.
19	3 pouces.	7 pouces.
20	2 pouces.	11 pouces.
21	2 pieds 1 p. et d.	1 pied 9 pouces.
22	1 pied 9 pouces.	9 p. et d.
23	9 pouces.	1 pied 9 pouces.
24	1 pied	1 pied 6 pouces.
25	2 pieds 2 pouces.	1 pied 10 pouces.
26	1 pied 6 pouces.	1 pied
27	3 pieds 3 pouces.	3 pieds 2 pouces.
28	3 pieds 10 pouces.	3 pieds 10 pouces.
29	2 pouces.	5 pouces.
30	2 pieds	3 pieds 1 pouce.
31	2 pieds	3 pieds 1 pouce.
32	2 pieds	7 pieds
33	6 pouces.	2 pieds.
34	5 pouces.	8 pouces.
35	1 pied	1 pied 3 pouces.
36	7 pouces.	8 pouces.
37	1 pied 4 pouces.	11 pouces.
38	11 pouces.	1 pied 5 pouces.

Digitized by Google

Nos	hauteur.		largeur.	
39		11 pouces.	1 pied	5 pouces.
40		11 pouces.	1 pied	5 pouces.
41	1 pied	6 p. et d.	1 pied	4 p. et d.
42	1 pied	7 pouces.		9 p. et d.
43		4 pouces.		11 pouces.
44		9 p. et d.	1 pied	1 pouce.
45		8 p. et d.	1 pied	2 pouces.
46	1 pied	2 p. et d.		7 pouces.
47	1 pied	4 p. et d.	1 pied	
48	1 pied	4 p. et d.	1 pied	
49	1 pied	2 pouces.	1 pied	2 pouces.
50	2 pieds	4 pouces.	1 pied	3 pouces.
51	1 pied	10 p. et d.	1 pied	3 pouces.
52	1 pied	10 pouces.	1 pied	3 pouces.
53		6 pouces.	3 pieds	2 pouces.
54		6 pouces.	3 pieds	2 pouces.
55		6 pouces.	3 pieds	2 pouces.
56		6 pouces.	3 pieds	2 pouces.
57		6 pouces.	3 pieds	2 pouces.
58	1 pied	2 pouces.	1 pied	10 pouces.
59		8 p. et d.		6 p. et d.
60		10 p. et d.	4 pieds	10 pouces.
61		8 p. et d.		6 p. et d.
62		10 p. et d.	4 pieds	10 pouces.
63		8 p. et d.		6 p. et d.
64		10 pouces.	1 pied	
65		8 p. et d.		6 p. et d.
66		10 pouces.	4 pieds	10 pouces.
67		6 pouces.	2 pieds	
68		11 pouces.	1 pied	2 pouces.
69		9 pouces.	2 pieds	6 pouces.
70	3 pieds		4 pieds	10 pouces.
71	3 pieds		4 pieds	10 pouces.
72	3 pieds		4 pieds	10 pouces.
73	1 pied	1 pouce.	2 pieds	2 p. et d.
74	1 pied		4 pieds	
75		10 pouces.	1 pied	4 pouces.
76	7 pieds		5 pieds	6 pouces.
77	7 pieds		5 pieds	6 pouces.
78	1 pied		3 pieds	
79	1 pied		3 pieds	
80	1 pied		3 pieds	
81		9 pouces.	1 pied	
82	1 pied	4 pouces.	1 pied	1 p. et d.

Digitized by Google

Nos	*hauteur.*	*largeur.*
83	1 pieds 8 pouces.	1 pied 6 pouces.
84	3 pouces.	9 pouces.
85	2 pieds 6 pouces.	2 pieds 6 pouces.
86	1 pied	3 pieds
87	2 pieds	2 pieds
88	1 pied	4 pieds 3 pouces.
89	1 pied 8 p. et d.	2 pieds 8 pouces.
90	3 pieds 6 pouces.	5 pieds
91	3 pieds 6 pouces.	5 pieds
92	3 pieds 6 pouces.	5 pieds
93	1 pied	2 pieds 6 pouces.
94	7 p. et d.	2 pieds
95	1 pied	1 pied
96	1 pied 4 pouces.	2 pieds 9 pouces.
97	1 pied 4 pouces.	2 pieds 9 pouces.
98	1 pied	1 pied 7 pouces.
99	1 pied 5 pouces.	1 pied 8 pouces.
100	1 pied 3 p. et d.	1 pied 3 pouces.
101	1 pied 10 pouces.	1 pied 8 pouces.
102	1 pied 11 pouces.	1 pied 8 pouces.
103	2 pie 's	11 pieds.
104	1 pied 7 pouces.	4 pieds 2 pouces.
105	1 pied 7 pouces.	4 pieds 2 pouces.
106	8 pouces.	1 pied 1 pouce.
107	8 pouces.	2 pieds 2 pouces.
108	8 pouces.	2 pieds 2 pouces.
109	1 pied	1 pied 6 p. et d.
110	1 pied	7 pieds 6 pouces.
111	8 pouces.	2 pied 1 p. et d.
112	8 pouces.	2 pieds 3 pouces.
113	2 pieds 7 pouces.	2 pieds 2 pouces.
114	3 pieds	2 pieds 5 pouces.
115	2 pieds 4 pouces.	2 pieds 4 pouces.
116	2 pieds 8 pouces.	2 pieds 4 pouces.
117	2 pieds 4 pouces.	2 pieds 4 pouces.
118	2 pieds 4 pouces.	2 pieds 4 pouces.
119	8 pouces.	2 pieds 2 pouces.
120	4 pieds 6 pouces.	4 pieds
121	6 p. et d.	1 pied 8 pouces.
122	7 pieds	3 pieds 10 pouces.
123	4 pieds 2 pouces.	3 pieds 2 pouces.
124	4 pieds	2 pieds 2 pouces.
225	3 pieds 5 pouces.	3 pieds

Digitized by Google

Nos	hauteur.		largeur.	
126		6 pouces.	1 pied	8 pouces.
127	3 pieds	3 pouces.	2 pieds	4 pouces.
128		6 pouces.	1 pied	8 pouces.
129		10 pouces.	1 pied	2 pouces.
130	1 pied		2 pieds	6 pouces.

Fin de la Table du troisième volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google